



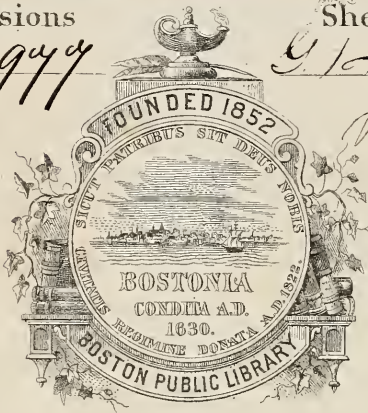
Accessions

195.944

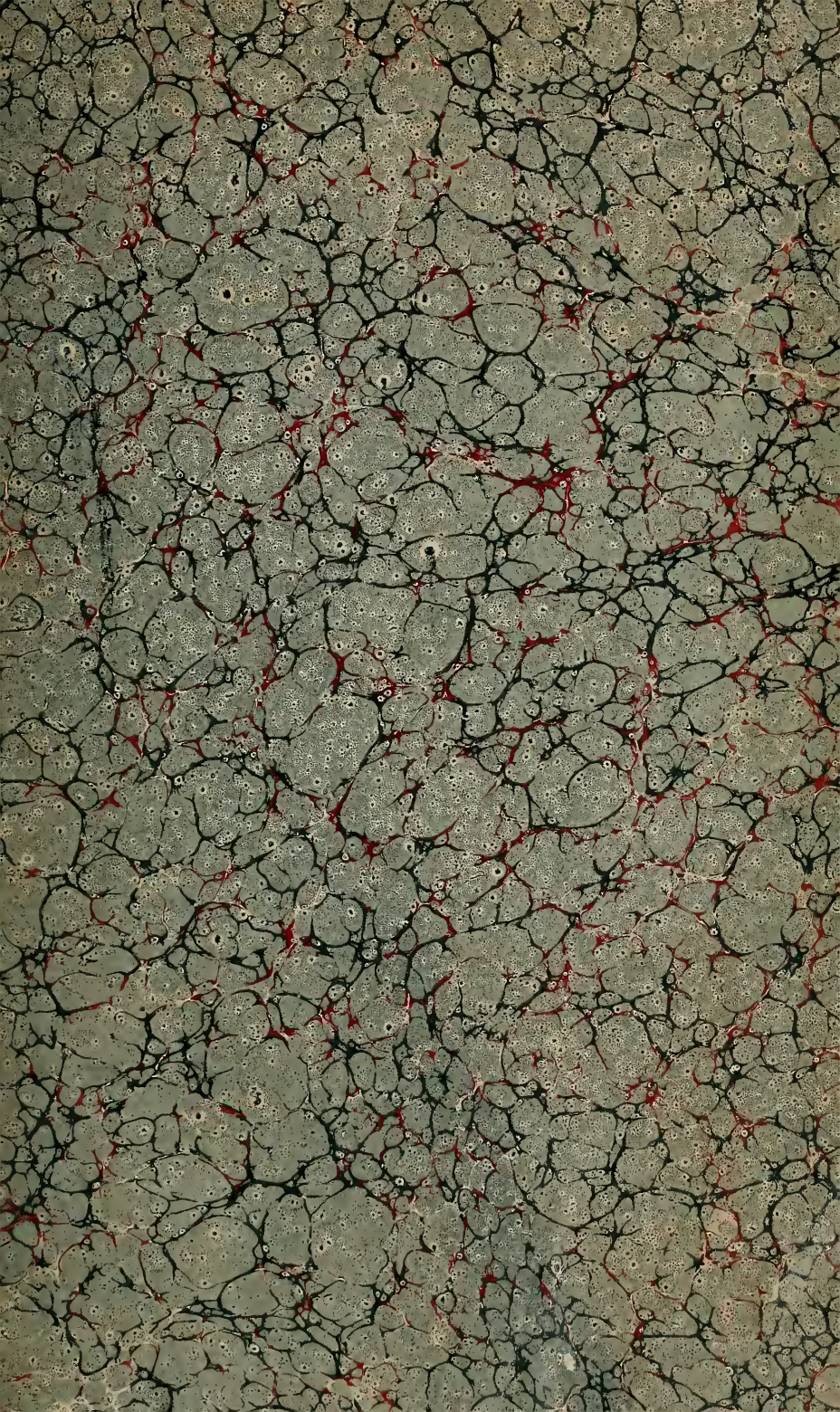
Shelf No.

Y. 143. 3

Vol. 2



Received Apr. 19. 1876





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

CHEFS-D'OEUVRE

DE

SHAKESPEARE

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1875.

CHEFS-D'ŒUVRE
DE
SHAKESPEARE

TRADUCTION EN VERS

PAR

M. ALCIDE CAYROU

AVEC UNE INTRODUCTION DE M. MÉZIÈRES
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ouvrage orné d'un Portrait de Shakespeare gravé à l'eau-forte par Rajon

TOME SECOND

OTHELLO — ROMÉO ET JULIETTE



PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

—
1876

Tous droits réservés.

195877

24. 19. 1976.

OTHELLO

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

A MON AMI

M. A. CANOT

D'AVALLON (YONNE)

PERSONNAGES

LE DOGE de Venise.

OTHELLO, le More de Venise.

BRABANTIO, sénateur, père de Desdémona.

GRATIANO, frère de Brabantio.

LODOVICO, neveu de Brabantio.

CASSIO, lieutenant d'Othello.

IAGO, enseigne d'Othello.

RODERIGO, jeune gentilhomme de Venise.

MONTANO, prédécesseur d'Othello dans le gouvernement de l'île de Chypre.

PREMIER ET DEUXIÈME SÉNATEUR.

PREMIER, DEUXIÈME, TROISIÈME ET QUATRIÈME GENTIL-HOMME au service de Montano.

LE BOUFFON D'OTHELLO.

UN HÉRAUT. UN OFFICIER DE NUIT. UN MATELOT.

DESDÉMONA, femme d'Othello.

ÉMILIA, femme d'Iago, suivante de Desdémona.

BIANCA, courtisane.

SÉNATEURS, OFFICIERS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS DE NUIT, MUSIENS, MATELOTS, SERVITEURS, etc.

Le premier acte se passe à Venise ;
les quatre derniers actes dans le port principal de l'île de Chypre.

L'action a lieu en 1570.

OTHELLO

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Venise. Une grande place, sur laquelle se trouve le palais de Brabantio.

Il est nuit.

Entrent RODERIGO et IAGO.

RODERIGO.

Non, ne m'en parlez pas. Je me tiens pour blessé
Que ce soit Iago qu'en tout temps j'ai laissé
Maître de mes deniers d'après sa convenance,
Qui m'ait pu d'un tel fait déguiser l'existence.

IAGO.

Voyons. De vous enfin quand serai-je écouté ?
Si jamais je m'en suis un seul instant douté,
Maudissez-moi du coup.

RODERIGO.

Vous l'aviez tant en haine,
Disiez-vous ?

IAGO.

Mais je veux votre mépris pour peine,
Si c'est faux : écoutez. M'accordant leur appui,
Trois sénateurs s'en vont, chapeau bas, près de lui
Pour que de lieutenant il m'accorde le grade :
Je connais ma valeur, et, sans fanfaronnade,
J'avais droit de prétendre à cet avancement.
En homme entier toujours dans son commandement,
Mais masquant son orgueil, tout d'abord il oppose
A mes nobles patrons, que par prudence il n'ose
Ouvertement froisser, un langage évasif ;
Puis dans un feu roulant, hors-d'œuvre intempestif
De termes de bataille et de jargon technique,
Il déclare à la fin que vaine est leur supplique,
Son choix s'étant fixé sur un autre officier.
Et quel était le choix de ce haut justicier ?
Un Michel Cassio débarqué de Florence,
Un homme qui du chiffre a, dit-on, la science ¹,
Et dont la maîtresse est certe un charmant fleuron ²,
Mais qui, quand il s'agit du soin d'un escadron,
S'entend à la manœuvre autant qu'une donzelle.
Ce beau muguet peut-être en théorie excelle
Pour l'avoir ressassée en quelque plat bouquin ;
Mais chez les avocats trouvez donc un faquin
Qui ne soit à ce titre apte à parler de guerre ?
Et c'est ce discoureur, ce pseudo-militaire

¹ Venise la guerrière exprime ici son dédain pour Florence la marchande.

² Allusion à Bianca la courtisane, personnage du drame.

Qu'avantage le More ; et moi qui, sous ses yeux,
A Rhodes comme à Chypre et dans vingt autres lieux
Ou chrétiens ou païens, ai montré mon courage,
Je me vois évincé, je le dis avec rage,
Pour un chiffreur vulgaire, ornement de comptoir,
Que bientôt, bel honneur ! l'escadron doit avoir
Pour lieutenant, quand moi je resterai l'enseigne
De ce beau seigneur More... Ah ! que l'enfer l'étreigne !

RODERIGO.

Je serais, pour ma part, bien plutôt son bourreau.

IAGO.

Au service, il est vrai, l'abus n'est pas nouveau :
Le moindre avancement, la faveur le confère,
Les chefs foulant aux pieds la règle tutélaire
Où seule est l'équité, règle qui du premier
Veut que le second soit en son temps l'héritier...
Après cela faut-il que je vous dise encore
Si j'ai quelques raisons de n'aimer point le More ?

RODERIGO.

Sous ses ordres, eh bien, je ne resterais point.

IAGO.

Oh ! tranquillisez-vous bien vite sur ce point :
J'y reste pour tramer encor mieux ma vengeance.
N'est pas maître qui veut ; mais cette altière engeance
N'est pas non plus servie ainsi qu'on peut penser.
Sans doute autour d'un maître on verra se presser
De ces lâches valets pour lesquels l'esclavage

De leur ignominie est le digne apanage :
Comme à l'âne en l'étable, au bout de leur labeur
La pitance du jour suffit à leur bonheur,
Et quand ils se font vieux, sans vergogne on les chasse ;
Fouettez-moi ces gaillards dont la vertu m'agace !
Mais il existe aussi d'avisés serviteurs
Qui, parés d'un visage et d'un maintien flatteurs ,
En eux-mêmes pour but n'ont que leur seul bien-être
Et qui, semblant voués à l'intérêt du maître,
A leur tâche attentifs, en leur zèle rampants,
Savent, dès qu'ils se sont gorgés à ses dépens,
Fièrement revenir à leur indépendance :
Ceux-là seuls ont du cœur, et j'en suis, sans jactance.
Donc, aussi vrai qu'ici je vois Roderigo ,
Si j'étais le More, oh ! j'aurais peur d'Iago :
En semblant le servir je ne sers que moi-même.
Tant mieux pour mes projets s'il pense que je l'aime
Et le suis par plaisir ; mais si jamais il lit
Ma réelle tendance au fond de mon esprit,
Je veux bien que mon cœur, placé nu sur ma manche,
Soit offert aux corbeaux à becqueter par tranche.
Non, non, je ne suis point ce qu'il paraît aux yeux.

RODERIGO.

Son bonheur insolent, sans nom, prodigieux,
Il faudra bien qu'un jour l'homme à la lèvre épaisse
Le paye avec usure.

IAGO.

Oh ! oui... Mais le temps presse.

Tout d'abord piétinez sur son rêve vermeil ;
 Empoisonnez sa joie ; arrachez au sommeil
 Le père de sa belle ; aux échos de la place
 Jetez son nom maudit ; armez toute la race
 De ses nouveaux parents ; qu'il l'ait comme un essaim
 Bourdonnant, furieux, s'abattant sur son sein :
 Que son ivresse ainsi qu'il croit goûter si pure
 Reçoive à pleines mains l'opprobre et la souillure !

RODERIGO , montrant le palais de Brabantio.

Oui, justement voici le palais paternel.
 Que j'apprenne au vieillard son malheur trop réel :
 Je le dois.

IAGO.

Faites donc ; mais criez comme on crie
 Quand le feu dans la ville éclate avec furie :
 Donnez à votre voix l'accent de la terreur.

RODERIGO , se plaçant sous les fenêtres de Brabantio et d'une voix retentissante.

Signor Brabantio ! levez-vous ! Au voleur !

IAGO , sur un ton plus aigu.

Au voleur ! au voleur ! levez-vous, on vous pille !
 Regardez dans la chambre où couchait votre fille !
 Visitez la maison ! Vos sacs , comptez-les bien !
 Cherchez, fouillez, voyez s'il ne vous manque rien !
 Au voleur ! au voleur !

BRABANTIO , paraissant, à demi habillé, à l'une des fenêtres basses du palais.

Hé ! quel appel sauvage !

Que me voulez-vous donc à faire un tel tapage ?

RODERIGO.

Votre famille est-elle au grand complet chez vous ?

IAGO.

Aviez-vous bien fermé les portes aux verrous ?

BRABANTIO.

Et pourquoi, s'il vous plaît, cet interrogatoire ?

IAGO.

Mais vous êtes volé, l'aventure est notoire.
Au nom de la pudeur, passez un vêtement.
Votre cœur va subir un grand déchirement :
On vous a dérobé la moitié de votre âme ;
Déjà le noir béliet en son étreinte infâme
Tient la blanche brebis. Levez-vous, levez-vous !
Ici plus de dormeurs ! qu'on les réveille tous
A son de cloche et vite, ou le diable va faire
De vous incontinent, je vous jure, un grand-père.
Levez-vous !

BRABANTIO.

Parlerais-je à deux fous à la fois ?

RODERIGO.

Vous me devez, seigneur, reconnaître à ma voix ?

BRABANTIO.

Nullement. Votre nom ?

RODERIGO.

Roderigo.

BRABANTIO.

De sorte

Qu'en vain je vous ai dit de respecter ma porte.
 Vous savez pourtant bien, j'ai parlé sans détour,
 Que ma fille ne peut agréer votre amour :
 Comment donc osez-vous dans un état d'ivresse
 Faire sous mon balcon tout ce bruit qui me blesse ?

RODERIGO.

Mais, signor...

BRABANTIO.

Finissons. Il est en mon pouvoir
 De punir votre audace, et vous allez le voir.

RODERIGO.

Ah ! de grâce, signor...

BRABANTIO, sans l'écouter.

A quoi sert cette histoire
 De vol que vous contez ? C'est chose dérisoire :
 Nous sommes à Venise, et ma maison, je crois,
 N'est pas un toit désert au fond de quelque bois.

RODERIGO.

Noble Brabantio, la cause qui m'anime
 Est pure et ne doit point m'être imputée à crime.

IAGO, à Brabantio, du ton le plus insolent.

Vous êtes étonnant. Le diable vous dirait
De rendre hommage à Dieu, que cela suffirait
Pour vous en détourner. Nous vous rendons service ;
Vous nous appelez fous : singulière justice !
Votre fille pourtant se livre sans combats
Avec un cheval barbe à d'étranges ébats :
Voulez-vous donc, que diable ! avoir toute une race
De petits-fils venant vous hennir à la face,
Et pour descendants voir bondir sur vos talons,
Tous vos vieux jours durant, des troupes d'étalons ?

BRABANTIO, exaspéré.

Çà, quel drôle es-tu, toi ?

IAGO.

Mais une âme candide
Qui vous dit que les deux font une paire hybride.

BRABANTIO.

Tu n'es qu'un misérable !

IAGO, riant.

Et vous... qu'un sénateur.

BRABANTIO.

De cet indigne affront dont rougit mon honneur,
C'est vous, Roderigo, que je rends responsable.

RODERIGO.

J'y consens, si je suis en cet acte blâmable.
Mais répondez, de grâce : est-ce avec votre aveu,

Par votre volonté, — je le voudrais, grand Dieu ! —
Que votre fille vient, à cette heure insolite,
Se faisant de la nuit un manteau qui l'abrite,
De sortir de chez vous, n'ayant pour cavalier
Qu'un maraud de louage, un simple gondolier,
Et qu'elle court ardente aux bras lascifs du More ?
Votre aveu paternel, je le demande encore,
Est-il vraiment acquis à cette liaison ?
Notre présence alors est ici sans raison
Et vous choque à bon droit ; mais si le fait se passe
A votre insu, signor, nous pensons sans audace,
En parlant, vous servir. J'atteste, au nom de Dieu,
Que de vos sentiments je ne fais point un jeu ;
Mais à moins de l'avoir vous-même autorisée,
Vous jugerez, je crois, votre fille insensée
D'avoir sacrifié son esprit et son cœur,
Sa beauté, ses devoirs, son rang et sa pudeur,
A ce noir étranger, à ce fier matamore
Qui va courant le monde et qu'on nomme le More.
Cherchez-la maintenant dans toute la maison,
Et si vous l'y trouvez, qu'on me jette en prison.

BRABANTIO. Il a écouté, comme atterré, ce que vient de dire Roderigo ; puis,
se retournant avec véhémence vers l'intérieur de l'appartement dont il occupait la
fenêtre.

Qu'on éveille mes gens ! Vite de la lumière !...
O Dieu ! cette aventure horrible et singulière,
J'y rêvais à l'instant... Je suis épouvanté
D'être si près de croire à sa réalité !...
De la lumière, dis-je !

Il disparaît à l'intérieur de l'appartement.

IAGO.

A présent je vous quitte ;
La prudence prescrit que je rentre en mon gîte.
Dans mon emploi je dois éviter avec soin
De jouer en ceci le rôle de témoin.
Au surplus, quoi que pense et veuille la justice ,
N'allez point vous flatter que jamais on sévisse
Contre le damné More : un blâme mitigé
Est ce qui lui sera , j'imagine , infligé.
Venise ne saurait sans péril s'en défaire :
Le Turc menace Chypre ; or, comme homme de guerre ,
Nous n'avons jamais eu de chef qui le valût :
L'État sait qu'il peut seul assurer son salut.
Donc, bien que je l'exècre autant que l'enfer même ,
Par des nécessités de prudence suprême
J'arbore les couleurs d'un faux attachement ,
Et, sous ce sûr abri, j'attends le bon moment.
Ne cherchez point notre homme ailleurs qu'au Sagittaire ¹.
J'y sera. Je m'esquive. Adieu. Voici le père !

Iago sort précipitamment. Entre Brabantio venant de son palais et suivi
de nombreux serviteurs armés de torches.

BRABANTIO, très-agité, à Roderigo.

Tu disais vrai : partie ! Elle a pu me quitter...
La honte à mes vieux jours va donc seule rester !
Parle, Roderigo ! Dans quel lieu l'as-tu vue ?
Tu dis avec le More ? Oh ! l'as-tu reconnue ?...

¹ L'arsenal de Venise servant de résidence aux officiers généraux de terre et de mer. La figure d'un archer tendant un arc était sculptée au-dessus de la porte d'entrée principale : de là le nom de l'édifice.

Qui voudrait être père à présent ? Dieu ! combien
Cette enfant m'a trompé !... Que t'a-t-elle dit ? Rien ?

A quelques serviteurs.

D'autres flambeaux ! Courez : éveillez ma famille !...

Les serviteurs sortent.

A Roderigo, d'un ton d'anxiété déchirante.

Les crois-tu mariés ?... O malheureuse fille !

RODERIGO.

Je le pense.

BRABANTIO.

C'est donc pour ne plus revenir !...

Oh ! trahison du sang ! Pères, à l'avenir,
Ne soyez pas si prompts à croire à l'innocence
De vos filles ! menteuse est leur chaste apparence !...

A Roderigo.

Dis-moi, ne sais-tu point de philtre détesté
Par lequel la jeunesse et la virginité
Peuvent être en un jour à leur insu séduites ?
Il faut qu'elle en ait bu : nous en voyons les suites...
Certe on a devant toi, Roderigo, conté
Souvent ces choses-là ?

RODERIGO.

Souvent en vérité.

BRABANTIO, à un serviteur.

Cours chez mon frère, va !

Le serviteur sort.

A Roderigo.

J'aurais mieux fait sans doute
De t'accorder sa main.

A deux serviteurs, leur indiquant une rue.

Vous, suivez cette route.

Les serviteurs sortent.

A Roderigo.

Que sont-ils devenus ? Où sont ces malheureux ?

RODERIGO.

Je m'engage sur l'heure à vous mener vers eux ;
Mais prenez une escorte.

BRABANTIO.

Oh ! volons-y, de grâce :
Aux maisons, s'il le faut, frappons sur chaque place
Et sommons qu'on nous ouvre.

A d'autres serviteurs.

Armez-vous, puis sans bruit
Allez vite assembler les officiers de nuit¹.

Les serviteurs sortent.

Mon bon Roderigo, viens, faisons diligence
Et demeure assuré de ma reconnaissance.

Tous sortent.

¹ La ville de Venise était, au seizième siècle, divisée en six quartiers : chacun d'eux était pourvu d'un « officier de nuit », dont les fonctions consistaient à faire des rondes jusqu'au jour, à la tête d'un certain nombre de gardiens armés.

SCÈNE II

La place de l'Arsenal à Venise. Il fait nuit.

Entrent OTHELLO, IAGO et des SERVITEURS
portant des torches.

IAGO.

Oui, ma foi, bien que j'aie, en mes nombreux combats,
Sans l'ombre d'un remords mis plus d'un homme à bas,
Je me fais, je l'avoue, un cas de conscience
De m'en prendre à quelqu'un dans un but de vengeance,
Et je dis qu'il n'est pas si puissant intérêt
Qui doive d'un soldat faire un coupe-jarret ;
Mais ce Roderigo ! j'ai dix fois eu l'envie
De lui larder les flancs, y laissât-il la vie.

OTHELLO.

Vous avez fort bien fait de vous en abstenir.

IAGO.

Soit ! Mais en des discours qu'il ne voulait finir,
Il m'a tenu sur vous un si blessant langage,
Que peu s'en est fallu — le dégoût et la rage
Réduisant à néant ma pauvre sainteté —
Que ce méchant bavard eût son lot mérité...
Mais, songez-y, seigneur, bien qu'un vrai mariage
En cette grave affaire à coup sûr vous engage,
Il est, ce Magnifique, aussi puissant qu'aimé ;

Au sénat de Venise, il se présente armé
 D'un crédit qui balance au moins celui du Doge :
 Sans doute il jugera que sa fille déroge ;
 Il voudra le divorce , et , par suite, il n'est pas
 De loi vénitienne applicable à ce cas,
 Qu'il n'exhume et n'invoque, en homme qu'exaspère
 Une aussi rude atteinte à tous ses droits de père.

OTHELLO.

Va, je n'ai rien à craindre ici de ses rigueurs :
 Les services par moi rendus à nos seigneurs ¹
 Retentiront toujours plus haut que sa colère.
 Puis, je n'ai pas tout dit. Ce qu'il m'a plu de taire,
 S'il est de mon honneur aujourd'hui de parler,
 Chacun me l'entendra fièrement révéler.
 Sache que mes aïeux ont ceint le diadème,
 Et qu'issu d'un tel sang, né pour le trône même,
 Je pouvais, sans jactance et sans indignité,
 Aspirer aux sommets où mon bras m'a porté.
 Sache encore, Iago, qu'il n'était qu'une femme,
 Que ma Desdémona, pour s'emparer d'une âme
 Qui tient la liberté pour le premier des biens,
 Et d'une autre jamais n'eût souffert des liens,
 Non, pas pour les trésors que l'Océan recèle!
 Mais à sa voix quel cœur eût pu rester rebelle?

Montrant du doigt dans le lointain.

J'aperçois des flambeaux qui s'approchent de nous.

¹ Le texte porte : « *the signiory* », ce qui ne veut point dire : « Sa Seigneurie », appliquée à Brabantio, ainsi qu'on l'a traduit, mais bien : « l'ordre des seigneurs » ou le sénat de Venise.

Quels sont donc tous ces gens ?

IAGO, regardant.

Le père en grand courroux ,
Suivi de ses amis. Partez, je vous conjure.

Cassio et plusieurs officiers, armés de torches, se montrent dans l'éloignement.

OTHELLO.

Quoi ! me faire à moi-même , en m'enfuyant, l'injure
De fouler sous mes pieds mon nom , ma dignité ,
La force que je puise en mon intégrité !
Non ! Je l'attends ici. Vois bien si c'est lui-même.

IAGO, qui s'est avancé vers le groupe.

Par Janus ! la méprise est, de ma part, extrême.

OTHELLO, s'approchant à son tour.

Des officiers du Doge avec mon lieutenant !...
Bonne nuit, mes amis.

A Cassio.

D'où viens-tu maintenant ?

CASSIO.

Le Doge vous salue , et de Votre Excellence
A l'instant au sénat il requiert la présence.

OTHELLO.

A cette heure ? Et pourquoi me fait-il demander ?

CASSIO.

C'est, je crois, touchant Chypre. On doit appréhender

Quelque grave incident : des messagers en nombre
Nous viennent de la flotte, effarés et l'air sombre ;
Les sénateurs chez eux réveillés brusquement
Près du doge ont couru dès le premier moment ;
Et, comme on vous savait hors de votre demeure ,
Le sénat a voulu qu'on envoyât sur l'heure
Dans trois directions à la fois vous chercher.

OTHELLO.

Vous me trouvez à point : je suis prêt à marcher.

Montrant le Sagittaire.

Je n'ai que quelques mots à dire au Sagittaire ,
Et je pars avec vous.

Il pénètre dans l'arsenal.

CASSIO, à Iago.

Enseigne, quelle affaire
Pensez-vous qu'il ait là ?

IAGO.

Dans une excursion
Il a su capturer un riche galion :
Si la prise est légale et lui reste pour telle ,
Il ne pouvait rêver de fortune plus belle.

CASSIO.

Je ne saisis pas bien.

IAGO.

Il est marié !

CASSIO.

Lui !

Mais à qui donc , grand Dieu ?

IAGO.

Marié d'aujourd'hui

A la...

Il s'interrompt brusquement en voyant reparaître Othello ; puis, d'un ton obséquieux.

Mon général, quittons-nous cette place ?

OTHELLO.

Oui.

CASSIO , montrant un groupe qui se fait voir dans le lointain.

Voici de nos gens qui cherchent votre trace !

Entrent Brabantio, Roderigo, des officiers de nuit et des serviteurs armés
portant des torches.

IAGO , à Othello.

Non ! c'est Brabantio ! Prenez bien garde à vous :
Je le soupçonne en proie au plus fâcheux courroux.

OTHELLO , s'avançant vers le groupe.

Arrêtez !

RODERIGO , à Brabantio.

Monseigneur , c'est bien lui, c'est le More !

BRABANTIO , furieux, à son entourage.

Courez sus au voleur !

IAGO, avec un feint emportement.

Eh quoi ! c'est vous encore,
Roderigo ! Fort bien : à nous deux , dans ce cas !

Il fait mine de s'élancer, l'épée haute, sur Roderigo. Des deux côtés,
tous ont dégainé, à l'exception d'Othello.

OTHELLO, avec autorité.

A quoi vous sert, messieurs, ce belliqueux fracas ?
L'humidité du soir rouillerait vos épées :
Rengâinez-les, de peur qu'elles n'en soient trempées.

A Brabantio.

Monseigneur, le respect que je dois à vos ans
Prévaudra plus sur moi que vos airs menaçants.

BRABANTIO,

Où caches-tu ma fille, intrigant misérable ?
Diras-tu, réprouvé, par quel art exécration
Tu vins à la séduire ? Oh ! j'en appelle à tous :
Cette enfant au cœur chaste , obéissant et doux ,
Qui toujours rejeta , se disant trop heureuse ,
Des plus brillants partis la recherche orgueilleuse ,
Comment eût-elle pu — si quelque affreux poison
N'eût ravagé ses sens et détruit sa raison —
Affronter le mépris et quitter la tutelle
D'un père dont l'amour se concentrait en elle ,
Pour les bras basanés d'un homme tel que toi ,
Fait, non point pour charmer, mais pour causer l'effroi ?
J'en rends l'univers juge. Oui, le bon sens indique
Que des moyens hideux par toi mis en pratique ,

Qu'un philtre qui du sang doit enflammer l'ardeur,
Seuls ont pu de son âme altérer la pudeur,
Et je le veux prouver à la face du monde.
En vertu de ces faits sur lesquels je me fonde,
Je te fais arrêter comme un vil suborneur
Et l'adepte d'un art occulte, empoisonneur,
Que la loi de l'État frappe de sa sentence.

Aux officiers de nuit.

Emparez-vous de lui : s'il vous fait résistance,
Recourez à la force.

OTHELLO, calme et digne, aux siens, qui mettent de nouveau l'épée à la main.

Arrêtez, mes amis,

Aux officiers de nuit.

Et vous, messieurs, à qui pareil ordre est transmis :
Si ma réplique eût dû se faire à coups d'épée,
Ma main s'en fût déjà sans souffleur occupée.

A Brabantio.

Où faudra-t-il répondre à l'accusation ?

BRABANTIO.

Marche en prison d'abord ; puis à la session
Qui vient, on te fera comparaître en justice.

OTHELLO.

J'y consens ; mais s'il faut que ceci s'accomplisse,
Comment vais-je obéir au Doge, à son appel ?
Voici ses messagers ; le cas est solennel,
Et le sénat, dit-on, me mande avec instance.

UN OFFICIER DE NUIT, à Brabantio.

En effet, le sénat, malgré l'heure, en séance,
Entoure tout entier le Doge en ce moment :
On vous a dû, seigneur, convoquer sûrement.

BRABANTIO.

Quoi ! l'on s'est assemblé, la nuit à pareille heure !
Allons devant le Doge alors ! Et que je meure
Si, ma cause entendue, et ce haut magistrat
Et sans exception mes frères du sénat
Ne jugent mon injure un affront pour eux-mêmes.
Ah ! si de tels forfaits, nés d'audaces extrêmes,
Restent sans châtement, il faut nous résigner
A voir serfs et païens bientôt sur nous régner.

Il sort, suivi d'Othello, toujours impassible, et de toute l'assistance.

SCÈNE III

La grande salle du conseil. Le sénat siège présidé par le Doge.
Au fond se tiennent les officiers de service.

LE DOGE, feuilletant des papiers devant lui.

Ces rapports ont entre eux si peu de concordance,
Qu'on hésite vraiment à leur donner créance.

PREMIER SÉNATEUR, montrant une lettre.

En effet, je lis là cent sept galères.

LE DOGE.

Moi,

On m'en dit cent quarante.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et mes lettres, ma foi,
En accusent deux cents. Ces chiffres arbitraires,
Fondés sur des calculs sans doute téméraires,
N'empêchent pourtant pas qu'un fait incontesté
Ne soit en tout ceci pour nous bien constaté :
C'est que Chypre est le point où la Sublime Porte
A prescrit que sa flotte en secret se transporte.

LE DOGE.

De ce côté le doute est à peine permis.
Quelque nombre qu'on compte aux vaisseaux ennemis,
Une attaque sur Chypre est au fond très-certaine.

Entre un officier, suivi d'un matelot.

L'OFFICIER, annonçant.

Un nouveau messenger !

LE DOGE, au matelot.

Dis-nous ce qui t'amène.

LE MATELOT.

L'Ottoman a changé de résolution :
Rhodes, et non Chypre, est sa destination.
Le seigneur Angélo, par son courrier fidèle,
Sans tarder au sénat en transmet la nouvelle.

LE DOGE, aux sénateurs.

Que devons-nous penser d'un tel revirement ?

PREMIER SÉNATEUR.

Qu'étant sans raison d'être, il est sans fondement.
Le Turc, soyez-en sûr, n'agit là que de ruse
Et cherche à nous leurrer ; mais , si je ne m'abuse,
Chypre reste toujours son réel objectif,
Et l'on peut à cela trouver le vrai motif.
Pour lui Chypre est un point de première importance ;
Il en sait les remparts dépourvus de défense ;
Il peut donc l'attaquer bien plus impunément
Que Rhodes, où se dresse un puissant armement :
Rien que cela suffit pour empêcher de croire
Que le Turc ait commis la faute dérisoire
D'abandonner le but où tendent tous ses vœux ,
Pour un autre à la fois moins grand et plus chanceux ;
Lorsque Chypre à ses coups offre un succès facile,
Pourquoi courir ailleurs un danger inutile ?

LE DOGE.

C'est fort juste, et le fait me paraît bien constant.

Entre un officier, précédant un messenger.

L'OFFICIER.

Cet autre messenger nous arrive à l'instant.

LE MESSENGER.

Très-illustres seigneurs, aucun doute ne plane
Sur la tâche assignée à la flotte ottomane :

Rhodes qu'elle semblait menacer, ne l'est point;
 Avant d'avoir atteint cette île, elle a rejoint
 Un important convoi de vaisseaux de réserve
 Et navigue à cette heure avec eux de conserve.

PREMIER SÉNATEUR.

C'est ce que je pensais. Et combien de vaisseaux
 La flotte a-t-elle ainsi ralliés dans ces eaux ?

LE MESSAGER.

Trente. L'escadre ensuite a remis à la voile,
 Viré de bord et court à grand renfort de toile
 Sur Chypre en droite ligne ; et notre gouverneur,
 Le vaillant Montano, par ma bouche a l'honneur
 D'inviter le Sénat, en toute déférence,
 A placer dans ces faits une entière créance.

LE DOGE.

Là se trouve, il est clair, toute la vérité¹ ;
 Soit !

Au premier sénateur.

Marcus Luccicos est-il dans la cité ?

PREMIER SÉNATEUR.

Je le crois à Florence.

¹ Cette expédition des Turcs contre Chypre est historique. Elle eut lieu en 1570. Les faits se passèrent tels qu'ils sont relatés dans le drame : faux mouvement sur Rhodes, jonction des deux escadres et attaque combinée sur Chypre, qui tomba, non pas cette fois, mais un peu plus tard, en 1571, au pouvoir des Ottomans.

LE DOGE, à un officier.

En ce cas, qu'on l'avise
D'avoir à revenir au plus tôt à Venise.

L'officier sort.

PREMIER SÉNATEUR.

Voici Brabantio. Le More est avec lui.

Entrent Brabantio, Othello, Iago, Roderigo, et les officiers de nuit.

LE DOGE.

Valeureux Othello, prêtez-nous votre appui
Pour repousser du Turc l'attaque audacieuse :
C'est à vous qu'en revient la tâche glorieuse.

A Brabantio.

Je ne vous voyais point; soyez le bienvenu,
Monseigneur. Qui peut donc vous avoir retenu
Loin de nous cette nuit, où nous avons d'urgence
Tant besoin des conseils de votre expérience?

BRABANTIO.

De vos conseils aussi j'ai le plus grand besoin :
Pardon si je m'occupe avant tout de ce soin.
Les soucis de l'État ne sont point à cette heure
La raison qui me fait sortir de ma demeure :
L'intérêt général descend au second rang
Pour qui porte le deuil éternel de son sang ;
Tout pour moi disparaît sous ma douleur profonde,
Comme un flot débordé couvre tout de son onde.

LE DOGE.

Que se passe-t-il donc ?

BRABANTIO, avec une explosion de douleur.

Oh ! mon enfant !

PREMIER SÉNATEUR.

Eh quoi !

Est-elle morte, hélas ?

BRABANTIO.

Oui, bien morte pour moi !

Avec véhémence.

Lâchement on me l'a séduite et puis volée !
 Mais pour agir ainsi sur ma fille aveuglée,
 On a dû se servir d'infâmes talismans,
 D'élixirs monstrueux et d'ensorcellements :
 Jamais, non, non, jamais cette chaste nature
 Sans de pareils poisons n'eût cessé d'être pure !

LE DOGE.

Malheur à l'inconnu de qui l'art criminel
 De la sorte a frappé votre amour paternel
 Et surpris d'une enfant la crédule innocence !
 Le livre de la Loi contient votre vengeance ;
 Il est là : prenons-y le plus grand châtiment
 Qui punisse un tel crime, et je fais le serment
 D'appliquer la sentence et d'être impitoyable,
 Quand ce serait mon fils qui serait le coupable.

BRABANTIO.

Bien, Doge ! Maintenant, l'infâme, le voici !

Oui, lui, cet Othello que vous mandez ici
Pour affaires d'État !

LE DOGE ET LES SÉNATEURS, se levant.

Comment ? le noble More !

LE DOGE.

Othello, le Sénat vous aime et vous honore,
Vous le voyez sans peine à son émotion :
Pressante cependant est l'accusation ;
Qu'avez-vous à répondre ?

BRABANTIO.

Eh ! que pourra-t-il dire,
Sinon qu'il m'a donné le droit de le maudire ?

Le Doge et les sénateurs ont repris leurs sièges.

OTHELLO, s'inclinant devant le Sénat avec noblesse et parlant avec la
plus grande sérénité.

Très-graves, très-puissants, très-nobles sénateurs,
Mes maîtres bien-aimés, mes vénérés seigneurs,
Oui, j'ai de ce vieillard pris la fille adorée ;
Oui, j'en ai fait ce soir ma compagne sacrée :
Voilà, dans ce procès qui vise à mon honneur,
Mon crime vu de face en toute sa grandeur.
J'ai le langage inculte, et chez moi l'éloquence
A bien vite trahi sa complète indigence ;
Puis, comme de ces bras, dès l'âge de sept ans,
La vigueur, s'ils en ont, ne s'est en aucun temps,
Sauf en ces derniers mois d'inaction forcée,
Hors des travaux guerriers, hors des camps exercée,

Des choses d'ici-bas je ne sais presque rien ,
A moins qu'avec la guerre elles n'aient un lien.
Je sers donc mal ma cause à la vouloir défendre
Moi-même ; et cependant, si vous daignez m'entendre ,
Je veux, en un récit aussi simple que vrai,
Vous dévoiler ma vie, et puis je vous dirai
Par quel philtre secret, par quels charmes magiques,
Puisqu'il croit à l'emploi de ces moyens tragiques,
Au cœur de son enfant l'amour vint à parler.

BRABANTIO, éclatant.

Quoi ! celle qui jadis ne savait que trembler
Et, confuse, s'enfuir devant ton noir visage,
Éprise tout à coup de toi, More sauvage,
Aurait spontanément donné pour ton amour
Jeunesse, honneur, beauté, tout enfin sans retour !
Non ! J'adjure ici ceux qui m'écoutent, de dire
Si ce n'est point l'effet d'un surhumain délire
Qui peut avoir plongé dans cette abjection
Une âme, le foyer de la perfection :
De ténébreux moyens, une science impure
A dû donc engendrer ce fait contre nature ;
Et je maintiens qu'un philtre infernal et sans nom,
Dont le secret demeure aux mains de ce démon,
Employé sur ma fille, a seul triomphé d'elle !

LE DOGE.

Il faudrait cependant une preuve formelle
Sur laquelle étayer cette accusation :
Quelque prix qu'ait pour nous votre affirmation ,

Sous le poids du chagrin, seigneur, qui vous accable,
Vous pouvez dans ce cas n'être point équitable.

PREMIER SÉNATEUR.

Brave Othello, parlez. Est-ce par des moyens
Fournis par la magie, en horreur aux chrétiens,
Que vous avez surpris cette âme virginale,
Ou bien fut-elle à vous, conquête alors loyale,
Par la séduction qu'exerce un noble cœur
Sachant éloquemment plaider pour son bonheur?

OTHELLO.

Que Desdémona vienne, elle est au Sagittaire,
Et librement s'explique en face de son père :
Si sa bouche établit ma culpabilité,
Que je sois à l'instant, dans mon indignité,
Honteusement déchu de votre confiance,
Et j'incline le front devant votre sentence !

LE DOGE.

Oui, que Desdémona paraisse devant nous !

OTHELLO.

Vous comblez tous mes vœux, noble Doge. C'est vous
Que je charge, Iago, du soin de la conduire.

Iago sort, suivi des officiers de nuit.

Au Doge.

Pendant qu'on va l'attendre, oh ! je puis vous instruire
— Et mon récit aura l'humble sincérité
D'une confession au Dieu de vérité —

Par quels efforts j'ai su conquérir sa tendresse
Et comment sur mon âme elle règne en maîtresse.

LE DOGE.

Parlez.

OTHELLO.

Son père alors semblait beaucoup m'aimer,
Près de lui m'attirait et se laissait charmer
A m'entendre surtout lui conter mon histoire.
Année après année éveillant ma mémoire,
Je peignais tour à tour, dans des tableaux sans art,
Les sièges, les combats auxquels j'avais pris part.
Il me fit commencer aux temps de mon enfance,
Pour ne finir qu'au jour qui nous mit en présence :
J'eus donc à lui parler de dangers émouvants
Traversés et sur terre et sur les flots mouvants ;
De la mort bien des fois, sur la brèche, affrontée
Et toujours néanmoins par miracle évitée ;
De ma capture aussi, qui vit pour dénoûment
Ma vente en esclavage et mon bannissement ;
De mon rachat enfin ; de la marche agitée
Que reprit aussitôt ma vie accidentée.
J'ai beaucoup voyagé. Je mis devant ses yeux
Tout ce que j'avais vu de frappant sous les cieux :
Les souterrains profonds, les abruptes carrières,
Les monts tranchant le ciel de leurs cimes altières,
Les déserts désolés, puis ces climats lointains
Où l'homme mange l'homme en d'horribles festins,
Et ces peuples affreux, l'étonnement du pôle,

Dont la tête est placée au-dessous de l'épaule¹...
Desdémona montrait un sérieux plaisir
A suivre ces récits : tel était son désir
De ne point perdre un mot de ma longue chronique,
Que, lorsque l'appelait quelque soin domestique,
Elle y pourvoyait vite et revenait vers moi,
Pour m'écouter encor dans un muet émoi.
Ravi, je contemplais cette grâce adorable,
Et, saisissant un soir le moment favorable,
J'obtins qu'elle formât devant moi le souhait
Qu'un récit de ma vie à nouveau lui fût fait.
J'obéis, et souvent je vis couler ses larmes
Pendant que je narraï mes travaux, mes alarmes,
Mes hauts faits de jeunesse ; et, quand j'eus terminé,
Un monde de soupirs de son sein amené
Fut le prix de ma peine ; et puis sa bouche d'ange
Murmura : « que l'histoire était vraiment étrange,
« Plus qu'étrange, touchante, et d'un tel intérêt
« Que, l'ayant entendue, on avait du regret
« De son peu de durée... Ah ! qui sera la femme
« A laquelle un tel homme enchaînera son âme ? »
Et me remerciant, elle dit : « Savez-vous
« Quelqu'un qui de m'aimer se sente assez jaloux
« Pour me redire encor cette attachante histoire ? »
Je compris et j'osai confesser sa victoire :

¹ L'illustre navigateur sir Walter Raleigh, contemporain de Shakespeare, affirmait avoir vu à la Guyane de ces créatures étranges portant la tête implantée dans la poitrine. Il n'est donc pas étonnant que, sous la foi d'une pareille autorité, le poète se soit emparé de cette tradition fantasque.

Par mes périls passés j'avais eu son amour ;
Sa pitié lui valut ma tendresse à son tour.
Voilà tout mon secret et ma sorcellerie...
Mais Desdémona vient : parlez-lui, je vous prie.

Entrent Desdémona, Iago et les officiers de nuit.

LE DOGE, aux sénateurs.

De semblables tableaux, je le crois sur l'honneur,
De ma fille aussi bien auraient gagné le cœur.

Se tournant vers Brabantio.

Allons, Brabantio, calmez votre colère,
Et laissez sans éclat s'assoupir cette affaire.
Même ébréchée, une arme a son utilité
Pour la main dépouillée à qui rien n'est resté.

BRABANTIO.

Que Desdémona parle : oui, que sa voix confesse
Qu'elle est bien de moitié dans cette œuvre traîtresse,
Et je veux être alors atteint d'indignité
Si cet homme est honni plus qu'il n'a mérité.

A Desdémona.

Venez, ma fille. A qui, sur votre conscience,
Devez-vous, s'il vous plaît, le plus d'obéissance
Parmi tous ceux qu'ici vous remarquez ce soir ?

DESDÉMONA.

Devant Dieu, je répons qu'à mes yeux mon devoir
A partir d'aujourd'hui revêt deux caractères :
A vous j'ai dû le jour et des soins tutélaires ;

Aussi, vous chérissant jusques au fond du cœur,
Je reste votre fille, ô mon père et seigneur.

Montrant Othello.

Mais voici mon mari. De même que ma mère ,
En se donnant à vous, vous mit avant son père ,
Moi de même je dois tout aussi justement
Au More , mon époux, mon premier dévouement.

BRABANTIO, transporté d'indignation.

Plus un mot : c'est assez!

Au Doge.

Ordonnez, Votre Grâce,
Qu'aux affaires d'État tout cède ici la place...

Levant les bras au ciel.

Quand Dieu me la donna, j'étais si triomphant !...
Ah ! que j'eusse mieux fait d'adopter un enfant !

A Othello, avec une rage sourde.

Écoute. Je t'accorde, et tu peux garder, More ,
Ce bien que je t'aurais plus volontiers encore
Refusé, si déjà tu ne me l'avais pris.

A Desdémona.

Et quant à toi, joyau d'incalculable prix,
Je bénis le Seigneur que tu sois fille unique :
Avec d'autres enfants je devenais inique,
Je les martyrisais, je les enchaînais tous
En souvenir de toi !... Doge, je suis à vous.

Il se laisse choir, sanglotant, dans le fauteuil qui lui était réservé
à la table du Conseil.

LE DOGE, à Brabantio.

Laissez-moi revenir sur certaine pensée
 Que vous-même à l'instant vous avez énoncée :
 Elle peut ramener la paix dans votre cœur,
 Comme à ces époux rendre un jour votre faveur.
 Un mal est à sa fin qui voit son apogée :
 Toute crainte du pire est dès lors abrogée.
 S'insurger contre un fait accompli pour toujours ,
 C'est pousser le malheur à de cruels retours :
 Quand le destin nous porte un coup irréparable ,
 En souffrant résignés, rendons-le tolérable.
 Le volé qui sourit vole un peu ses voleurs :
 On se vole soi-même à verser de vains pleurs.

BRABANTIO.

Donc, si par l'Ottoman Chypre nous est volée ,
 Rions-en, et voilà Venise consolée !
 Si cet avis est bon pour ceux dont le chagrin
 Est tout à la surface et proche de sa fin,
 Moi, je dis qu'il éveille une peine nouvelle
 En ceux, hélas ! auxquels l'affront qui les flagelle
 Ne laisse absolument, dans leur affliction,
 Qu'un seul refuge ouvert : la résignation.
 Miel ou fiel, ces dictons que toujours on invoque,
 N'auront jamais, je crois, qu'un pouvoir équivoque ;
 Les mots sont bien des mots, et je ne sache pas
 Qu'on entre par l'oreille au cœur saignant et las.
 Mais laissons ma misère. Au nom de la patrie,
 Aux affaires d'État, monseigneur, je vous prie !

Sur un signe du Doge, les sénateurs reprennent séance et demeurent attentifs
 à sa parole.

LE DOGE, à Othello.

Contre Chypre le Turc tente un effort puissant ;
La preuve en est certaine et le danger pressant.
Othello, vous savez la faiblesse de l'île
Et combien la défense en sera difficile :
Le gouverneur auquel ce poste est dévolu
Exige un successeur plus que lui résolu.
Le sentiment public en vous seul se confie,
Et son choix, le sénat entier le ratifie :
Vous accepterez donc ce périlleux honneur,
Quoi qu'en doive éprouver votre trop court bonheur.

OTHELLO.

Très-graves sénateurs, ce tyran, l'habitude
Dans la couche de pierre ou d'acier la plus rude
Me fait trouver un lit plus doux que le duvet.
Sans la guerre, chez moi, l'homme n'est point complet :
C'est parmi les travaux, les périls d'une armée,
Que mon esprit reprend sa trempe accoutumée.
Contre les Ottomans, heureux donc de marcher,
Je vous rends grâce ici de m'avoir fait chercher.
Au moment du départ, tout ce que je réclame,
C'est votre bienveillance à l'égard de ma femme
Que je laisse à Venise : assignez-lui le rang,
La position due à son illustre sang,
Afin qu'en mon absence elle vive honorée,
De bien-être et d'égards justement entourée.

LE DOGE, se tournant vers Brabantio.

Son père la prendra sans nul doute chez lui ?

BRABANTIO, brusquement.

Je ne veux pas.

OTHELLO.

Ni moi.

DESDÉMONA, au Doge.

Ni moi-même aujourd'hui :

Je ne dois plus songer à rentrer chez mon père ;

Ma vue attiserait sans cesse sa colère.

Mais, ô gracieux Doge, il est d'ailleurs un vœu

Dont mon cœur vous demande à formuler l'aveu :

Daignez, je vous conjure, à ma prière urgente

Accorder ici même une oreille indulgente !

LE DOGE, avec bonté.

Parlez, Desdémona : que voulez-vous de nous ?

DESDÉMONA.

J'aime le noble More, et je dis devant tous

Que désormais sans lui je ne saurais plus vivre.

Je l'ai prouvé d'ailleurs : en me voyant le suivre,

Même au prix accablant du courroux paternel,

Le monde en a reçu le gage solennel.

Oui, sa voix est pour moi la suprême harmonie ;

Son visage à mes yeux reflète son génie ;

Sa gloire, ses exploits sont ma seule fierté,

Et mon âme est à lui jusqu'en l'éternité !

Or, messeigneurs, l'aimant de cet amour immense,

Pourrais-je sans révolte accepter son absence

Et vivre dans Venise en un mortel ennui,
Quand il est au péril et quand il se bat, lui ?
Non, non ! le suivre est donc mon instante prière.

OTHELLO, enthousiaste.

Doge, à sa volonté laissez libre carrière.
Je songe, en le disant, bien moins à mon amour,
Tout palpitant qu'il est de mon bonheur d'un jour,
Qu'à sa joie en voyant sa demande exaucée ;
Et vous pouvez sans crainte écarter la pensée
Que, près de moi, ma femme en rien puisse affaiblir
L'ardeur due aux travaux que je vais accomplir.

Souriant.

Que si le dieu malin, par une folle ivresse,
Rendait jamais mon âme à ses devoirs traîtresse,
Que si, dans les plaisirs, dans la molle langueur
Je laissais s'énervier ma belliqueuse ardeur,
Je consens qu'aussitôt les braves ménagères,
Exerçant contre moi leurs railleuses colères,
Se fassent à l'envi de mon casque un chaudron,
Et qu'à leurs quolibets je serve de plastron.

LE DOGE.

Faites à votre guise. Ou que parte, ou que reste
Ici Desdémona, le seul point sans conteste,
C'est que vous nous quittez cette nuit sans retard.

DESDÉMONA, vivement.

Cette nuit¹ ?

¹ L'édition de 1623 ne porte point cette exclamation de Desdémona, suivie de la réponse du Doge. L'édition de Charles Knight, sur laquelle

LE DOGE.

Cette nuit.

OTHELLO, calme.

Je suis prêt au départ.

Othello se penche sur Desdémona et lui parle à voix basse.

LE DOGE, aux sénateurs.

A neuf heures demain, nous reprendrons séance.

A Othello.

Laissez-nous, Othello, quelqu'un de confiance,
Un de vos officiers, à qui nous remettons
Votre brevet en règle et vos instructions :
Il vous suivra de près.

OTHELLO.

S'il plaît à Votre Grâce,
Ce sera mon enseigne, un homme en qui je place
Avec juste raison un crédit absolu :
C'est cet honnête ami,

Montrant Desdémona.

Nous l'avons résolu,
Qui restera chargé d'accompagner ma femme ;
Vous me direz par lui ce que l'État réclame,
En quoi mon dévouement pourra lui profiter.

LE DOGE, se levant.

Bien.

nous traduisons, la passe également sous silence ; mais presque toutes les éditions modernes la donnent. Nous avons cru devoir la maintenir, comme étant bien dans la vérité de la situation.

Aux sénateurs et à l'assistance.

Bonne nuit à tous.

Les sénateurs se lèvent et se disposent à partir.

Prenant Brabantio à part.

Avant de nous quitter,

Un mot, Brabantio. Si la vertu renferme
La suprême beauté, sous son noir épiderme
Votre gendre à coup sûr a bien cette beauté.

PREMIER SÉNATEUR, s'approchant d'Othello, et lui montrant Desdémona.

Noble More, veillez à sa félicité.

BRABANTIO.

Surveille-la plutôt, More, d'un œil sévère :
Elle peut te tromper ; elle a trompé son père.

Il sort hautain et sans jeter un regard sur sa fille. Desdémona penche la tête avec tristesse. Le Doge et plusieurs sénateurs viennent s'incliner devant elle et serrer la main à Othello. Tous sortent à l'exception d'Othello, de Desdémona, d'Iago et de Roderigo qui est demeuré à l'écart.

OTHELLO, avec feu.

Sois tranquille, vieillard. Tout mon sang sur sa foi !

Se tournant vers Iago.

Donc, honnête Iago, je puis compter sur toi.
Desdémona prendra ta femme à son service ;
Accourez me rejoindre au premier vent propice.
Mais, viens, Desdémona. Je pars avant le jour,
Et n'ai plus à donner qu'une heure à notre amour,
Ainsi qu'aux nombreux soins que ce départ entraîne :
Obéissons au temps.

Othello et Desdémona sortent.

RODERIGO, d'une voix dolente.

Ami !

IAGO, railleur.

Quelle est ta peine ?

RODERIGO.

Sais-tu ce que je songe à faire maintenant ?

IAGO.

Mais à t'aller coucher sans doute incontinent ?

RODERIGO, sombre.

Non ! je vais me noyer.

IAGO, riant.

Fais cette balourdise,
Et perds mon amitié pour prix de ta sottise.

RODERIGO.

La sottise est de vivre où vivre est un tourment :
Quand la mort nous guérit, mourons résolûment.

IAGO.

Oh ! lâche ! Voici bien vingt-huit ans que j'existe,
Et depuis que je sens en quoi le mal consiste,
Je n'ai pas trouvé d'homme encor qui sût s'aimer.
Ah ! si jamais guenon parvient à m'empaumer,
Au point qu'un jour je songe à me noyer pour elle,
Je veux que désormais babouin l'on m'appelle.

RODERIGO.

Que faire ? Mon amour est sans doute insensé ,
Mais jamais de mon cœur il ne sera chassé :
Ma vertu n'y peut rien.

IAGO.

La vertu ? Farce pure !

L'homme est tout ce qu'il veut, quoi qu'en ait sa nature.
Son corps est un enclos dont il est jardinier :
Prétend-il l'embellir d'un éclat printanier,
Ou bien le condamner à l'abandon stérile ?
Y semer la laitue ou l'ortie inutile ?
Le livrer à l'hysope ou le peupler de thym ?
N'y porter qu'une espèce ou des plantes sans fin ?
Le rendre improductif à force de paresse,
Ou bien le féconder de son active adresse ?
Le choix ne dépendant que de son seul vouloir,
De le faire à son gré tout homme a le pouvoir.
Que si, de la balance où la vie est pesée,
Un plateau n'avait point comme charge opposée
La raison, quand l'autre a la sensualité,
Alors assurément la bestialité
Qui grouille dans nos cœurs, serait de nous maîtresse ;
Mais la raison réclame et sait tenir en laisse
Les effrénés désirs, les appétits charnels,
Les passions menant à tous excès mortels,
Plantes dont ce qu'on nomme amour n'est, je t'assure,
Qu'un rejeton malsain, qu'une pâle bouture.

RODERIGO.

Que dis-tu ?

IAGO, appuyant.

Que l'amour, c'est la lubricité,
 La débauche du sang, rien autre en vérité !
 Ainsi donc, sois un homme. A l'eau t'offrir en proie !
 Les chats et leur portée, eh ! voilà ce qu'on noie.
 Pour toi j'ai juré d'être un ferme et sûr ami :
 Je ne remplirai point mon office à demi,
 Et voici le conseil, mon cher, que je te donne :
 Prends une bourse pleine, et suis de ta personne
 Cette expédition ; comme déguisement,
 D'une barbe d'emprunt orne-toi prudemment ;
 Mais de l'argent surtout !... Je déclare impossible
 Que Desdémona soit longtemps encor sensible
 Aux attrait de ce More, — aussi, beaucoup d'argent,
 Te dis-je ! — ou qu'il ait, lui, le bon goût outrageant
 De la chérir sans fin : leur amour trop cynique
 Au début, doit avoir une fin identique.
 Garnis donc bien ta bourse... Un More est si changeant !
 Mais, de l'argent, vois-tu, beaucoup, beaucoup d'argent !...
 Ce qu'il trouve aujourd'hui savoureux et plus tendre
 Que fleur d'acacia, l'abus va le lui rendre,
 Comme la coloquinte, horriblement amer.
 Pour elle, il faudra bien que s'insurge sa chair,
 Et qu'au contact hideux d'un tel homme, elle fasse
 Le souhait qu'un plus jeune en occupe la place.
 Par conséquent, ami, j'insiste de nouveau,
 Prémunis-toi d'argent ; et s'il te paraît beau
 De te damner quand même, au moins prends une voie
 Autre que le chemin du niais qui se noie ;

Mais de l'argent d'abord !... Il serait surprenant
Que, l'enfer au besoin à mon aide venant,
Je ne trouvasse pas quelque trait de génie
Pour rompre de leurs cœurs la présente harmonie :
Cette femme, vois-tu, tu la posséderas ;
Mais emporte avec toi l'argent que tu pourras,
Et foin de ta noyade absurde, inopportune !
Que si la vie au fond, mon très-cher, t'importune,
Pends-toi... mais quand l'objet convoité sera tien :
Ne va point te noyer lorsqu'encor tu n'as rien.

RODERIGO.

Et, si sur tes desseins je fonde une espérance,
De ta fidélité puis-je avoir l'assurance ?

IAGO.

Oui certes, tu le peux ; mais prends l'argent qu'il faut.
Je te l'ai déjà dit, et le redis bien haut :
Je hais le More ; j'ai l'âme entière à ma haine,
Et ta rancune doit me comprendre sans peine ;
Liguons donc nos efforts et sachons nous venger.
Dans son honneur d'époux parviens à l'outrager :
Pour toi c'est le bonheur, pour moi le droit de rire.
Ce que le temps nous veut, laissons le temps le dire.
Allons, va, de l'argent !... Mais nous recauserons
De tout cela demain.

RODERIGO.

Et nous nous reverrons ?

IAGO.

A mon logis.

RODERIGO.

C'est dit. J'y serai dès l'aurore.

IAGO.

Bonsoir ; mais souviens-toi de mon avis encore,
Roderigo.

RODERIGO.

Quoi donc ?

IAGO.

De ne pas te noyer.

RODERIGO.

Sois sans peur ; l'autre idée est plus douce à choyer.
Je vendrai tous mes biens : j'y vais au pas de course.

IAGO.

Va donc ; adieu... Tu sais, emplis-moi bien ta bourse !

Roderigo sort en courant. Iago le regarde s'éloigner, d'un air de suprême dédain.

IAGO, seul.

Et voilà comme on fait de sa dupe un trésor !
Un homme, comme moi, serait un vrai butor
De permettre vraiment qu'une telle bécasse
Usurpât dans sa vie une si large place,
S'il n'en retirait pas et plaisir et profit !...
Ce More ! oh ! je le hais ! De par le monde on dit
Que, pour ma femme un jour pris d'un soudain caprice,
De mes droits conjugaux il s'empara d'office :
J'ignore si c'est vrai ; mais le simple soupçon

Me touche comme si le monde avait raison ,
Et je vois un fait sûr dans cette incertitude...
Il tient beaucoup à moi par ancienne habitude ;
Pour mes plans à venir ce détail est parfait...
Et Cassio ? Voyons !... n'est-il pas tout à fait
Le sujet qu'il me faut ? Lui dérober sa place
Et, par lui, rendre en sus ma vengeance efficace ,
Voilà le double coup à frapper sûrement.
Reste la question principale : comment ?
Réfléchissons... Parbleu ! m'y voici, sur mon âme !
Le temps mûr , faisons croire au More que sa femme
Aime ce Cassio. Son visage est charmant ,
Sa tournure élégante : un vrai type d'amant ,
De tout point fait pour rendre une femme infidèle !
Quant au More , on le sait par pente naturelle
Confiant , magnanime , et tout prêt à penser
Qu'un homme est vertueux qui veut pour tel passer :
Il n'est pas de baudet à mener plus facile.
Allons, le plan est bon et pas trop malhabile...
Que l'enfer et le temps à présent donnent jour
A ce drame ébauché de vengeance et d'amour !

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

A Chypre. Une falaise élevée, d'où la vue s'étend sur la mer violemment agitée encore à la suite d'une tempête furieuse.

Entrent MONTANO et DEUX GENTILSHOMMES DE SA SUITE.

MONTANO.

Du sommet de ce cap voyez-vous quelque chose?

PREMIER GENTILHOMME.

La vague encore énorme à mon regard s'oppose :
Entre le ciel et l'eau qui semblent se mêler,
Pas une seule voile en vue à signaler.

MONTANO.

Le vent s'est dans la nuit montré terrible à terre ;
Nos créneaux ébranlés en diraient la colère :
S'il a soufflé sur l'onde avec cette fureur,
Quels flancs de chêne ont pu, malgré leur épaisseur,
Dans les flots bouillonnant ainsi qu'une fournaise
Garder leur assemblage à tenon et mortaise ?
Des désastres sont sûrs.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Certe on peut pressentir
Que la flotte ottomane a dû beaucoup pâtir.
Regardez à vos pieds déferler sur la plage
Ces vagues succédant l'une à l'autre avec rage ;
Voyez les flots au large en assauts furieux
S'essayer à l'envi d'escalader les cieux,
Et la lame, agitant sa crinière ondoiyante,
En flageller le front de l'Ourse flamboyante
Et noyer jusqu'au pôle et tous ses feux dans l'eau :
Jamais la mer n'offrit ce terrible tableau !

MONTANO.

Oui, la flotte ottomane à cette heure est perdue,
A moins d'être déjà dans quelque port rendue.

Entre vivement un troisième gentilhomme.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Une grande nouvelle ! Il paraît avéré
Que l'escadre des Turcs presque entière a sombré :
Un de nos bâtiments venu droit de Venise
A vu le triste état dans lequel elle est mise.

MONTANO, avec joie.

Ces détails seraient vrais ?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Mais, absolument vrais.

D'ailleurs ce bâtiment, un vaisseau véronais¹,
Est mouillé dans le port. On vient d'en voir descendre
Un Michel Cassio qui nous a fait comprendre
Qu'il est le lieutenant de l'illustre Othello :
Son général, dit-il, sur un autre vaisseau
Est en route pour Chypre ; il le désigne même
Pour votre successeur dans le pouvoir suprême.

MONTANO.

Tant mieux ! C'est pour notre île un digne gouverneur.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Mais ce brave officier, malgré tout son bonheur
De voir les Turcs perdus, est plein d'inquiétude :
Son chef est tout l'objet de sa sollicitude ;
Par les flots en fureur leurs vaisseaux ballottés
Ont été, dans la nuit, l'un de l'autre écartés.

MONTANO.

Daigne le ciel sauver Othello du naufrage !
J'ai servi sous cet homme et je sais son courage :
C'est un noble soldat, bien fait pour commander.
Mais rendons-nous au port, où doit me demander
Ce Michel Cassio. La vigie assidue
Cependant guettera si rien ne vient en vue,
Jusqu'à ce que ses yeux attachés sur la mer
Ne la distinguent plus des plaines de l'éther.

¹ C'est-à-dire un vaisseau fourni par la ville de Vérone à la république de Venise, à laquelle elle appartenait depuis 1516.

TROISIÈME GENTILHOMME.

C'est prudent ; à toute heure un nouvel arrivage
Peut avoir lieu soudain : descendons au rivage.

Comme ils vont pour sortir , entre Cassio que conduisent des officiers du port

CASSIO , à Montano.

Merci de vos souhaits , très-noble gouverneur,
Dont la voix rend au More un si touchant honneur :
Dieu le sauve , en effet , du danger redoutable
Qu'il court à battre encor cette mer indomptable.

MONTANO.

Mais monte-t-il au moins un navire éprouvé ?

CASSIO.

On dit son bâtiment d'un modèle achevé ;
Le pilote est connu pour son expérience :
Je veux donc jusqu'au bout me nourrir d'espérance.

Voix au dehors.

Une voile ! Une voile ! Une voile !

CASSIO , joyeusement.

Écoutez !

Entre un quatrième gentilhomme.

QUATRIÈME GENTILHOMME.

La ville est en émoi , nos murs sont désertés ,
Et sur le port se presse une foule éperdue
S'écriant : « Une voile , une voile est en vue ! »

CASSIO.

Oh ! c'est lui ! J'en suis sûr à mon pressentiment.

On entend le canon.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Cette salve, en tout cas, indique clairement
Que ce sont des amis.

CASSIO, *au deuxième gentilhomme.*

Voudriez-vous, de grâce,
Vous enquérir, monsieur, de tout ce qui se passe ?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Volontiers.

Il sort.

MONTANO.

A propos, lieutenant, on nous dit
Othello marié depuis peu : quel crédit
Devons-nous, s'il vous plaît, attacher à l'histoire ?

CASSIO.

L'histoire est authentique, et mon chef s'en fait gloire.
Le More pour compagne a, ma foi, su trouver
L'ange le plus divin qu'un homme osât rêver.
Sa beauté, quelle voix pourrait jamais la dire ?
Ses vertus, quelle plume est propre à les décrire ?
On le peut affirmer, dans la création
Elle est bien l'idéal de la perfection !

Au deuxième gentilhomme qui entre.

Ah ! monsieur, est-ce lui ? Parlez, je vous implore.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

On m'a dit que c'était un enseigne du More,
Que l'on nomme Iago.

CASSIO, enthousiaste.

Quel glorieux trajet !

Le ciel savait sans doute à quel charmant objet
Il souriait ainsi ! Ni la mer acharnée,
Ni des vents mugissants la fureur déchaînée,
Ni les rocs pleins d'écueils, ni les bancs à fleur d'eau
Qui cherchent par la quille à saisir le vaisseau,
N'ont donc pu refuser de rendre un humble hommage
À cette beauté fière, en refrénant leur rage
Pour que Desdémona passât en sûreté !

MONTANO.

Qui donc désignez-vous par ce nom enchanté ?

CASSIO.

C'est le nom de la femme ou plutôt de la reine
À laquelle obéit notre grand capitaine.
Au fidèle Iago fut confié le soin
De l'escorter ici : sept jours, pour de si loin
Atterrir en cette île, ont bien de quoi surprendre...

Montano fait signe à l'un de ses officiers, avec lequel il sort, se dirigeant en toute hâte vers le port. Cassio reprenant, aux trois gentilshommes demeurés avec lui.

Mais Othello nous manque. O grand Dieu ! daigne entendre
Les vœux que nous formons pour notre cher absent !
Enfle sa voile au gré de ton souffle puissant ;
Fais qu'à gagner le port son navire s'empresse ;

De sa femme rends-lui l'enivrante tendresse ;
A Chypre accorde enfin la force et le repos,
En remettant son sort dans les mains du héros !...
Voyez, voyez qui vient !

Entrent Desdémona, Émilia, Iago, Roderigo, le visage déguisé, leur suite,
et des gens de Chypre qui les accompagnent.

Est-il perle plus belle ?
Allons, hommes de Chypre, à genoux devant elle !

Cassio et les trois gentilshommes s'inclinent profondément devant Desdémona.

Noble dame, salut ! Que Dieu laisse sur vous
Tomber de son regard les rayons les plus doux !

DESDÉMONA.

Merci, cher Cassio ; mais vite des nouvelles
De mon seigneur aimé ! Dites, quelles sont-elles ?

CASSIO, avec embarras.

Il n'est pas arrivé... mais il va bien... ce soir,
Plus tôt même, madame, oui, vous allez le voir.

DESDÉMONA.

Je suis fort inquiète. Oh ! comment, je vous prie,
N'êtes-vous pas ensemble ?

CASSIO.

Une mer en furie
A contraint nos vaisseaux à fuir séparément...

On entend une rumeur lointaine.

Mais tenez ! Une voile est vue en ce moment.

Cris au dehors.

Une voile ! Une voile !

On entend le canon.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Encor la citadelle

Qui répond au salut de la barque nouvelle :

C'est un navire ami.

CASSIO, au deuxième gentilhomme.

Je vous prie instamment

D'aller savoir quel est ce nouveau bâtiment ?

Le gentilhomme sort.

Tendant la main à Iago.

Cher enseigne, soyez le bienvenu.

A Émilie, gaiement.

Madame,

Avec tous mes respects, souffrez que je réclame

Un plus doux privilège...

Se tournant en riant vers Iago.

Il faut vous consoler

De ce larcin, mon cher, mais je vais vous voler.

Il embrasse Émilie.

IAGO.

Ah ! si pour vous sa lèvre était aussi prodigue

Que sa langue pour moi, parbleu ! la belle digue

Que vous souhaiteriez à ses épanchements !

DESDÉMONA, *vivement.*

Elle parle si peu !

IAGO.

Beaucoup trop par moments :

Je m'en aperçois bien quand le sommeil me gagne.
Certes, depuis le temps qu'elle vous accompagne,
Il le faut confesser, madame, à son honneur,
Elle enferme un peu plus sa langue dans son cœur ;
Mais au fond, c'est pour mieux bavarder en pensée.

ÉMILIA.

Ma langue contre vous quand s'est-elle exercée ?

IAGO, *sans répondre, avec un dédain profond.*

La femme ! ce qu'elle est, voulez-vous le savoir ?
Dehors un objet peint, une pie au boudoir,
Un tigre à la cuisine ! Elle attaque, une sainte !
On la heurte, un démon ! S'occupant par contrainte
De son ménage ; au lit, d'un zèle intempestif !

DESDÉMONA.

Oh ! le portrait menteur !

IAGO.

S'il n'est pris sur le vif,
Je veux bien être Turc : oui, je soutiens encore
Que l'on ne voit qu'au lit l'ardeur qui la dévore ;
Debout, la femme flâne.

OTHELLO.

ÉMILIA.

Un éloge de moi,
Ce n'est pas vous, mon cher, qui l'écrirez.

IAGO.

Ma foi,

Je vous en félicite.

DESDÉMONA, *souriant.*

Et mon panégyrique,
Voulez-vous l'entreprendre ?

IAGO.

Hélas ! un satirique
Tel que moi n'y peut rien.

DESDÉMONA.

Bah ! essayez un peu.

Tout à coup soucieuse et agitée.

Que fait ce messenger, qu'il ne vient pas, mon Dieu ?

IAGO.

Il ne peut point tarder.

DESDÉMONA, *tristement.*

Oh ! je ne suis pas gaie :
A tromper mon attente en vain mon cœur s'essaie...

Reprenant son enjouement, à Iago.

Voyons comment ici vous allez me louer.

IAGO.

Dans ce rôle nouveau, je crains fort d'échouer.
Nos vrais instincts font corps avec notre nature ;
C'est comme de la glu dans une chevelure :
Pour en devenir maître, il faut arracher tout.
Ma muse a beau chercher, elle ne vient à bout
Que de ce véridique et court quatrain, madame :

« Quand une femme est belle et sage,
« A sa beauté lorsque l'esprit se joint,
« L'une est pour qu'elle en fasse usage,
« L'autre lui montre à s'en servir à point. »

DESDÉMONA.

Bien dit ; mais qu'advient-il, s'il vous plaît, si la femme
Est noire, je suppose, avec beaucoup d'esprit ?

IAGO.

« Son esprit lui fera donner à sa noirceur
« Quelque tour plus piquant encor que la blancheur. »

DESDÉMONA.

Oh ! ceci, par exemple, est moins tôt fait que dit.

ÉMILIA.

Et si la belle est bête ?

IAGO.

« Jamais encor dans l'univers entier
« Il ne s'est vu de belle qui fût bête :

« Elle a toujours assez d'esprit en tête
« Pour se donner au moins un héritier. »

DESDÉMONA.

Ah ! fi ! l'on ne doit dire
Ces mots qu'au cabaret. Mais n'avons-nous qu'à rire ,
Alors qu'une femme est sotte et laide à la fois ?

IAGO.

« Il n'est point de laide si sotte
« Qui ne sache comme on complotte.
« Qu'une belle d'esprit se livre à quelque écart :
« Chez la sotte et la laide, à l'imiter quel art ! »

DESDÉMONA.

Vers celle-ci paraît incliner votre choix :
Vous forcez un peu trop , vraiment, sur sa louange.
Louez donc à présent l'honnête femme , l'ange
Qui ne veut d'autre hommage à son honnêteté
Que celui qu'elle impose à la malignité.

IAGO.

« Une femme jolie et qui n'est point coquette ;
« Qui, libre de parler, en nul lieu ne caquète ;
« Qui, pouvant semer l'or, tient le luxe pour vain ;
« Qui n'a point de désir qu'elle n'y mette un frein ;
« Qui, juste en sa colère et tenant la vengeance,
« Chasse son déplaisir et garde son offense ;
« Qui, pouvant pour régal se donner du saumon,
« Mange de la morue et trouve cela bon ;
« Qui, lorsque les galants viennent lui faire fête ,

« Ne daigne même pas vers eux tourner la tête ;
 « Cette femme, oh ! vraiment, si jamais, sur ma foi,
 « On en vit de pareille, est bien digne... »

DESDÉMONA.

De quoi ?

IAGO, avec un écrasant dédain.

« De donner à teter aux niais juvéniles,
 « Ou de servir à boire aux ganaches séniles ! »

DESDÉMONA.

Quelle conclusion pitoyable, mon Dieu !

A Émilia.

Bien qu'il soit ton mari, prends tout autre en son lieu,
 Quand tu voudras, ma chère, un avis raisonnable.

A Cassio.

N'est-ce point que c'est là le propos condamnable
 D'un conseiller perfide et très-licencieux ?

CASSIO.

J'en conclus avec vous que le soldat vaut mieux
 En lui que l'érudit : il parle sans mesure.

Il présente la main à Desdémone, et ils se promènent ; la conversation s'engage entre eux à voix basse : ils s'arrêtent à quelque distance. Émilia les a suivis et se tient non loin d'eux. Roderigo est demeuré à l'écart.

IAGO, observant Desdémone et Cassio ; à part.

Il lui donne la main de fort galante allure...
 Chuchote, va, souris ! Je tends mes fils ténus :
 Mouche de Cassio, tu n'échapperas plus ;

Je te garrotterai, moi, dans ta courtoisie.
Mais ne sois point déçu, si cette fantaisie
Te fait perdre ton grade, ô galant lieutenant !
Pourquoi diable aussi... tiens ! ainsi que maintenant,
Arrondir tes trois doigts en ce geste si tendre,
Pour des yeux clairvoyants trop facile à comprendre ?

Cassio, riant et saluant, envoie du bout des doigts un baiser à Desdémona.

Un baiser ! C'est cela. Très-bien baisé, ma foi !
C'est d'un effet charmant et tout digne de toi...
Voilà tes doigts encor suspendus à ta bouche !

Avec rage.

Que n'est-ce un fer brûlant que ta lèvre ainsi touche !

On entend des fanfares. A haute voix.

Les trompettes du More !

CASSIO, joyeusement.

Oui, nous allons le voir !

DESDÉMONA, s'élançant.

O chers amis, courons, courons le recevoir !

CASSIO.

C'est lui, c'est bien lui-même !

Entrent Othello et sa suite, Montano, de nombreux officiers, et, sur le second plan,
une foule sympathique et animée.

OTHELLO, recevant Desdémona dans ses bras.

O ma belle guerrière !

DESDÉMONA.

Mon Othello !

OTHELLO.

Toi, toi, dans Chypre la première !
 Ma surprise est égale à mon ravissement.
 O trésor de mon âme ! ô mon amour ! vraiment
 Si des calmes pareils suivent chaque tempête,
 Qu'importe qu'éclatant furieux sur ma tête,
 Les vents lancent ma barque à la cime des mers
 Ou des hauteurs du ciel la plongent aux enfers !
 Puisque tout doit finir, puisqu'il faut bien qu'on meure,
 Pour mourir je voudrais faire choix de cette heure :
 Si longs que soient les jours que me garde le ciel,
 Quel autre instant pour moi débordera de miel
 Comme ce doux moment où je t'ai retrouvée !

DESDÉMONA.

Plutôt, que notre ivresse, en soi-même avivée,
 Chaque année au contraire aille encor grandissant !

OTHELLO.

A cela dis *Amen*, ô Dieu bon, Dieu puissant !

La contemplant avec adoration.

Mon cœur voudrait crier le bonheur qui l'inonde,
 Mais je ne puis parler... Ma joie est trop profonde...
 J'étouffe !... Tiens ! tiens ! tiens !

Il l'embrasse à plusieurs reprises avec passion.

Que jusqu'à notre mort
 Nos âmes n'aient jamais de plus grand désaccord !

IAGO, qui s'est tenu effacé, à part.

Entre vous jusqu'ici l'harmonie est divine :

A vos célestes chants je mettrai la sourdine,
Foi d'honnête homme !

OTHELLO, à Desdémona.

Allons, rendons-nous au château.

Se tournant vers la foule.

Amis, le savez-vous ? Tous ces Turcs sont sous l'eau,
Et la guerre est finie.

Salaant de la main avec bienveillance.

Oh ! dans cette assistance
Je dois avoir, je crois, plus d'une connaissance.

A Desdémona.

Mon pur rayon de miel, de quel accueil aimant
Tu vas être l'objet dans ce pays charmant !
Chacun paraît jaloux de me prouver qu'il m'aime...
Je te parle sans suite... ô ma beauté suprême !
Le bonheur me rend fou...

Tendant la main à Iago qui vient de s'approcher.

Brave Iago, c'est toi !
Prends à bord mes objets pour les porter chez moi,
Et, ce soir, fais venir jusqu'à la citadelle
Cet excellent marin, mon pilote, un modèle
De prudente vigueur, qu'il faut récompenser.
Viens, ma Desdémona...

Avec transport.

Non ! tu ne peux penser
Ce qu'à t'avoir enfin dans mes bras j'ai de joie !

Othello, Desdémona et tous, à leur suite, sortent, à l'exception
d'Iago et de Roderigo.

IAGO, allant vivement à Roderigo.

Je me rends sur le port : il faut que je t'y voie...
Crois-tu savoir aimer ? On prête aux amoureux ,
Quand ils sont vraiment pris , des élans chaleureux
Qu'on n'eût pas attendus de leur seule nature :
Les plus niais , dit-on , l'amour les transfigure.
En ce cas , comprends-moi. Le lieutenant, ce soir,
Est de garde au château... Si tu le veux savoir ,
La Desdémone en est éperdument éprise.

RODERIGO.

Elle ! allons donc , mon cher ; quelle absurde méprise !

IAGO, portant son index à la bouche.

Clos ta lèvre du doigt et me laisse parler.
Tu sais comme elle en vint tout d'un coup à brûler
De son amour fantasque , insensé , pour le More :
Rien qu'en lui racontant — il mentait ferme encore —
Sa romanesque histoire , il s'en est fait aimer.
Ces récits pourront-ils à jamais la charmer ?
De ton naïf esprit bannis-en la croyance.
Ses yeux aussi voudront leur part de jouissance ,
Mais quel plaisir de voir le diable en sa laideur?...
Quand la possession vient amortir l'ardeur ,
Pour rendre aux sens repus une vigueur nouvelle ,
Il faut porter en soi la magique étincelle
Qu'en deux êtres engendre une conformité
De jeunesse , de goûts , de race et de beauté :
Or , elle apprendra bien que tous ces dons , en somme ,

Sont pitoyablement étrangers à notre homme.
Tant de rêves déçus lui montrant son erreur,
Elle aura pour le More une invincible horreur ;
La nature elle-même y poussera la belle
Et lui dira qu'il est des choix plus dignes d'elle.
Ce premier point admis , et j'ose me flatter
Que mes prémisses , nul ne peut les contester,
Qui , mieux que Cassio , pourra s'offrir à prendre
Ce cœur à l'abandon et tout prêt à se rendre ?
C'est un roué subtil : sous un maintien correct
Doublé de savoir-vivre et d'apprêté respect ,
Je lis , moi , ce qu'au fond cache cette apparence :
Le feu mal contenu de la concupiscence.
Aussi la palme est-elle à lui pour le moment ,
Cet intrigant faquin , qui sait si finement
Saisir par les cheveux l'occasion qui passe ,
Ce cafard , la vertu pour qui voit la surface ,
Mais le vice incarné pour qui creuse en dessous :
C'est un démon , cet homme , et démon , entre nous ,
Beau , jeune , ardent , doué de ces grâces badines
Qui s'imposent toujours aux âmes féminines ;
C'est une peste enfin et , pour tout consigner ,
La femme a commencé déjà de la gagner.

RODERIGO.

Eh ! que me dis-tu là ? Sa nature angélique
Repousse ces soupçons , les détruit sans réplique.

IAGO.

Une figue , mon cher , pour ton ange divin !

La vigne comme à nous lui verse un même vin.
Si sa nature était à ce point angélique ,
Elle n'eût pas aimé ce More diabolique :
Ton ange n'est qu'un fruit à mordre à belles dents.
Tout à l'heure as-tu vu ses cinq doigts impudents
S'enlacer à la main ouvertement saisie
De Cassio ?

RODERIGO.

C'était par pure courtoisie.

IAGO, faisant le geste de jurer.

Par pur dévergondage, et j'en fais le serment :
A l'acte de demain c'est l'acheminement.
Oui, pendant qu'ils tenaient leurs mains ainsi pressées,
L'un et l'autre étaient pleins de charnelles pensées ,
Et leurs bouches offraient un tel rapprochement
Que leur souffle échangeait un long embrassement.
Ces jeux, Roderigo, la vertu les réprouve ,
Et qui prend ce chemin, très-clairement nous prouve
Qu'il veut aller tout droit où le pousse la chair :
Mais sur ce thème-là, c'en est assez, mon cher.
Tu dois à mes conseils d'avoir quitté Venise :
Pour ton bien, laisse-moi te conduire à ma guise.
Sois de garde ce soir. Je te dirai là-bas
Le mot d'ordre adopté. Je crois que tu n'es pas
Connu de Cassio : c'est à ton avantage.
Je viendrai me placer dans votre voisinage :
Trouve quelque prétexte à l'irriter bien fort,
Soit en parlant trop haut, soit par tout autre tort ,

Tel même qu'un accroc fait à la discipline...
Eh ! tu sauras , parbleu ! t'en tirer, j'imagine ?

RODERIGO.

Je l'espère.

IAGO.

Il est bon pourtant de t'avertir
Que l'homme est violent, très-prompt à ressentir
Tout ce qui semble injure. On le verra peut-être
Lever la main sur toi ; tant mieux ! De là doit naître
Un tapage du diable et tel qu'il nous le faut :
Chypre nous entendra nous récrier si haut,
Que nous obtiendrons bien que justice se fasse
Et que ce Cassio damné vide la place.
Libre carrière alors est ouverte à tes vœux,
Et du coup Desdémone est à toi, si tu veux.
Laisse-moi te tracer la ligne sûre à suivre ;
Après, tu me diras s'il n'est pas bon de vivre.

RODERIGO.

Agissons, je suis prêt et me confie à toi.

IAGO.

Va, tu peux en effet te reposer sur moi.
Mais mon service en rade en ce moment m'appelle :
Dans une heure d'ici, sois à la citadelle ;
Au revoir.

RODERIGO.

Au revoir.

IAGO, seul.

Oh ! oui, ce fol amour
De Cassio pour elle est clair comme le jour :
Il n'est donc que logique, il est donc présumable
De penser qu'elle aussi le voit d'un œil aimable.
Certes j'en veux au More, et crois le bien haïr ;
Mais il faut cependant à part soi convenir
Que sa nature noble, ardente, généreuse
Doit de Desdémona faire une femme heureuse ;
Mais si je l'aime, moi ! non par lubricité,
Quoique pour l'éveiller soit faite sa beauté,
Mais par besoin brûlant d'assouvir ma vengeance ?
N'a-t-il pas eu, ce More, a-t-on dit, l'obligeance
De vaquer autrefois à mes devoirs d'époux,

Se frappant la poitrine.

Et qui ne sentirait, si peu qu'on soit jaloux,
Cette pensée en soi brûler comme une flamme ?
Se mettre manche à manche, avoir femme pour femme,
Ah ! quel but envié ! Mais si j'y tends en vain,
Je veux du moins en lui fomentier le levain
D'une jalousie âpre, absorbante, implacable,
Qui l'étreigne et demeure à jamais incurable.
Quant au fat amoureux dont j'attise l'ardeur,
Si, ce soir, il est homme à nous montrer du cœur,
De Michel Cassio c'est la ruine entière :
Pour mes droits conjugaux, il me donnait matière
A quelque crainte aussi ; je serai donc vengé
De qui si follement m'a deux fois outragé.
M'arrêterai-je là ? Non ! je prétends encore

Être remercié, payé, chéri du More,
Pour avoir fait de lui l'âne le mieux bâti,
Et pour avoir si bien à pleines mains jeté
La mort dans son amour, le malheur dans sa vie,
Et livré sa raison au vent de la folie !

Hochant la tête.

Mon plan se meut peut-être un peu confusément :
Il saura s'éclaircir quand viendra le moment.

Il sort.

SCÈNE II

Une place publique à Chypre.

Entre LE HÉRAUT D'OTHELLO, tenant une proclamation
à la main, et suivi de la foule.

LE HÉRAUT.

De par son bon plaisir, notre seigneur et maître,
Le vaillant Othello, fait au peuple connaître :
Qu'ayant, dans des rapports qui seront publiés,
La preuve que les Turcs par le ciel châtiés
Ont eu tous leurs vaisseaux brisés par la tempête,
Il a prescrit pour Chypre un jour entier de fête.
Danses, spectacles, jeux, illuminations,
Formeront tour à tour vos récréations,
Et le général veut qu'en fêtant ce naufrage,
On fête également son récent mariage.

Telle est en sa teneur sa proclamation.
Le château s'ouvre à tous et sans distinction :
Une hospitalité princièrement offerte
Du soir jusqu'à minuit maintiendra table ouverte.
Que Dieu, bénissant Chypre et notre général,
Préserve l'un et l'autre à jamais de tout mal !

Acclamations de la foule qui sort avec le héraut.

SCÈNE III

Une salle dans le château.

Entrent OTHELLO, DESDÉMONA, CASSIO,
ET DES SERVITEURS.

OTHELLO.

Cette nuit, veillez bien, Michel, à votre garde :
Ne souffrez point qu'ici le plaisir vous attarde ;
La modération est pour nous un devoir.

CASSIO.

Iago tient déjà mes ordres pour ce soir :
Je m'en vais néanmoins tout inspecter moi-même.

OTHELLO.

Bien, quoique Iago soit l'honnêteté suprême.
Bonsoir, Michel. Dès l'aube ayez soin de venir
Me trouver : j'ai besoin de vous entretenir.

Bas à Desdémona.

Rentrons, ô mon amour : l'acquisition faite,
L'usufruit doit s'ensuivre, et mon cœur est en fête
En supputant tout bas quel revenu m'est dû.

A Cassio.

Bonne nuit.

Sortent Othello, Desdémona et leur suite. Entre Iago par une porte opposée.

CASSIO, lui tendant la main.

Vous voilà fort à propos rendu :
Nous allons tous les deux gagner le corps de garde.

IAGO.

Lieutenant, rien ne presse, et ce soin me regarde.
Quoi ! dix heures à peine, et notre général
Vient déjà du départ nous donner le signal !
Pour sa Desdémona c'est se montrer en flamme...
Mais qui l'en blâmerait ? Je lui vois, sur mon âme,
Des moments à passer qu'envîraient tous les dieux.

CASSIO.

Cette femme est de fait un trésor radieux.

IAGO, ricanant.

Pour se faire adorer sa science est étrange.

CASSIO.

Elle a la modestie et la vertu d'un ange.

IAGO.

Mais quels yeux ! quel regard tendre et provocateur !

CASSIO.

Son regard est pudique encor plus qu'enchanteur.

IAGO.

Que sa bouche à ravir doit soupirer : « Je t'aime ! »

CASSIO.

Disons qu'elle est vraiment la perfection même.

IAGO.

D'accord, et bonne chance à leur lit amoureux !...
 Mon lieutenant, j'ai là certain vin généreux
 Que trois galants de Chypre auraient plaisir à boire ,
 En votre compagnie et la mienne, à la gloire
 De l'heureux Othello, le mari basané :
 Est-ce dit ?

CASSIO.

Pas ce soir, Iago. Je suis né
 Pauvre buveur : je crains pour ma faible cervelle,
 Et je serais heureux qu'une mode nouvelle
 Permît de s'égayer sans recourir au vin.

IAGO.

Bah ! ce sont des amis, votre scrupule est vain ;
 Rien qu'un verre et, s'il faut, je le boirai du reste.

CASSIO.

J'en ai déjà pris un ; j'en sens l'effet funeste,
 Bien que d'eau cependant je l'eusse mitigé :

Regardez si déjà je ne suis pas changé ?
Une seconde épreuve égarerait ma tête.

IAGO.

Mais, lieutenant, voyons, c'est une nuit de fête :
Songez à nos galants ; vous les blesseriez fort.

CASSIO, impatienté.

Où sont-ils ?

IAGO, désignant une porte.

Là.

CASSIO, avec impatience.

J'y vais, mais je sens que j'ai tort.

Il sort par la porte indiquée.

IAGO, seul.

Si je peux l'enfoncer un peu plus dans l'ivresse,
Je gage que le chien de ma jeune maîtresse
Se montre moins rageur, moins agressif que lui.
Quant à ce grand benêt que tout bon sens a fui,
A ce Roderigo que son amour hébète,
Son affaire sera dans un instant complète :
Il ne cesse de boire à sa divinité,
Et mon homme est de garde ! Enfin j'ai recruté
Trois solides gaillards d'humeur âpre, orgueilleuse,
Dont un rien fait bondir la fibre batailleuse
Qu'ont tous les gens de Chypre : ils sont là, pleins de vin,
Buvant et prêts à boire encor jusqu'au matin :
Eux aussi sont de garde ! Et maintenant je lance

Mon Cassio tout vif dans la bande en démente :
Parbleu ! s'ils ne m'ont mis bientôt l'île en émoi...
Mais les voilà ; silence !

Se frottant les mains en triomphe.

Il est tout clair pour moi
Que, dans ce coup de temps, ma barque démarrée
Va s'élever au large avec vent et marée.

Rentre Cassio, rouge et surexcité, suivi de Montano et de deux de ses gentilshommes.

CASSIO, avec dépit à Iago.

J'enrage ! ils m'ont fait boire.

MONTANO.

Allez-vous, lieutenant,
Pour une pinte au plus vous plaindre maintenant ?

IAGO, appelant bruyamment.

Holà ! du vin !

Entrent des serviteurs, les uns avec des flacons de vin, les autres avec des coupes qu'ils distribuent aux assistants.

Élevant sa coupe, Iago chante :

« Amis, passons la bouteille à la ronde :
« Si peu de jours sont à nous en ce monde !
« On est homme, que diable ! avant d'être soldat ;
« Il faut boire et trinquer pour égayer l'état ! »

Parlant.

Du vin, pages !

Les serviteurs versent à la ronde. Tous les convives trinquent et boivent.

CASSIO, que l'ivresse gagne.

Chanson exquise !

IAGO.

C'est parmi les Anglais qu'elle me fut apprise.
Ils sont étourdissants avec le pot en main :
Allemands, Hollandais, Danois, cherchent en vain
A leur ravir le prix dans le grand art bachique.

Aux serviteurs.

Versez !

Les coupes sont emplies de nouveau. On boit.

CASSIO.

L'Anglais alors de bien boire se pique ?

IAGO.

Comment donc ! il vous boit au Danois ivre-mort ;
Sous la table il étend l'Allemand sans effort,
Et vaillamment toujours il se verse rasade
Quand le Hollandais même est comme un chien malade.

CASSIO, d'une voix avinée.

A notre général !

MONTANO.

Nous vous faisons raison.

IAGO, élevant sa coupe vide.

Oh ! suave Angleterre !

Il chante.

« Le roi Stephen était un digne pair.
« Pour sa culotte on prit une couronne :

« Trouvant cela de six pence trop cher ¹,
 « Il gourmanda son tailleur en personne.
 « C'était pourtant un sire ayant château :
 « Toi, tu n'es rien et tu n'as pas grand'chose ;
 « Donc, sans rougir, revêts ton vieux manteau :
 « Ah ! de tout mal notre orgueil est la cause ². »

Parlant, à un serviteur.

Allons, verse, échanton !

CASSIO, titubant.

J'aimais l'autre couplet ; celui-ci... je l'adore !

IAGO.

Vous plaît-il, lieutenant, que je le dise encore ?

CASSIO, complètement ivre et cherchant à être grave.

Non ! je le considère indigne de son sang
 Celui qui fait cela... Quel que soit notre rang,
 Mes amis, Dieu nous juge ! Il garde à quelques âmes
 Le salut, à beaucoup des châtimens infâmes !

IAGO, d'un ton dolent.

C'est bien vrai, lieutenant.

CASSIO.

Sans prétendre offenser

¹ La couronne vaut cinq shillings ; le shilling, 1 fr. 25 c. ; la pièce de six pence est la moitié du shilling.

² Ce couplet fait partie d'une ancienne et touchante ballade écossaise, intitulée : *Revêts ton vieux manteau*, et citée tout au long par Percy, dans son livre : *les Reliques*. C'est un dialogue en huit couplets entre un vieux montagnard et sa fidèle ménagère.

Qui que ce soit ici, pour moi je veux penser
Que j'aurai le salut.

IAGO, avec componction.

J'ai la même espérance.

CASSIO, vivement.

D'accord ; mais, s'il vous plaît, à moi la préférence ;
L'enseigne doit passer après le lieutenant :
Expiez vos péchés !...

Avec un éclair de raison.

Nous sommes là flânant ;
Mais le service alors, quand est-ce qu'on s'y livre ?...
Vous ne supposez pas au moins que je sois ivre ?...
Voilà bien mon enseigne... et voici mes deux mains...
Je ne diffère en rien du reste des humains...

Il marche en trébuchant.

Je marche et je m'explique assez bien, j'imagine...

TOUS.

Mais fort bien.

CASSIO.

D'un homme ivre enfin ai-je la mine ?

Il promène gravement son regard sur les assistants et sort d'un pas mal assuré.

MONTANO, à tous, en les conviant du geste à sortir.

Allons, messieurs, assez : maintenant au devoir !

IAGO, le retenant, en lui posant la main sur le bras.

Monseigneur, ce garçon, que vous venez de voir,
 Eût secondé César dictant ses lois au monde ;
 Mais sa vertu se double, hélas ! d'un vice immonde.
 Ainsi qu'à l'équinoxe égaux sont nuit et jour,
 Ainsi vice et vertu dominant tour à tour
 A dose égale en lui. L'aveugle confiance
 Qu'Othello lui témoigne, en son imprévoyance,
 Peut devenir pour l'île une calamité :
 Cassio la perdra par son ébriété.

MONTANO.

Mais il boit donc beaucoup ?

IAGO.

C'est son seul spécifique
 Pour goûter un instant de sommeil pacifique .
 Il ne saurait la nuit fermer du tout les yeux
 Sans le vin qui lui porte un secours précieux.

MONTANO.

Il faut au général en donner connaissance :
 Peut-être de ce fait est-il dans l'ignorance,
 Ou bien de Cassio le mérite éminent
 Est tel, qu'il passe en lui ce défaut étonnant ?
 Qu'on lui parle : on verra.

Entre Roderigo.

IAGO, allant vivement à lui, et bas.

Te voilà ! mets-toi vite

Après le lieutenant : à l'instant il nous quitte.

Il le pousse par les épaules. Roderigo sort.

MONTANO, à Iago.

Très-imprudent serait le More de livrer,
A quelqu'un que l'on sait si souvent s'enivrer,
Un poste qui pour moi forme la clef de l'île :
Il faudrait le lui dire ; est-ce donc difficile ?

IAGO.

Ma foi, je ne voudrais pour Chypre m'en charger :
Cassio m'est très-cher et doit se corriger
De son vice aisément, si l'on sait bien s'y prendre...
Mais quel bruit ! Eh ! qui peut ainsi se faire entendre

Cris au dehors.

Au secours ! au secours !

Rentre Roderigo, courant, poursuivi par Cassio en fureur.

CASSIO.

Ah ! l'effronté manant !

MONTANO.

D'où vous vient cet émoi ? Calmez-vous, lieutenant.

CASSIO, toujours ivre.

Ce drôle qui voulait me dicter ma conduite !
Mais je l'aurais pilé, s'il n'avait pris la fuite,
Et l'infâme eût tenu dans un flacon d'osier.

RODERIGO.

Me piler !

CASSIO.

Tu ne veux réprimer ton gosier;
Eh bien!...

Il le frappe du revers de la main.

MONTANO, se jetant sur Cassio.

Ah! c'en est trop; veuillez, je vous conjure,
Retenir votre main.

CASSIO, exaspéré.

Je plains votre figure,
Si vous ne me lâchez.

MONTANO, le repoussant avec dédain.

Vous êtes ivre, allons!

CASSIO, avec un cri.

Ivre, moi!

Il dégaine. Montano met également l'épée à la main.

IAGO, qui s'est vivement rapproché de Roderigo, bas à celui-ci.

C'est l'instant! Alerte, détalons,
Et partout crie au meurtre!

Roderigo étourdi sort. Iago l'a suivi, mais il n'a fait que disparaître, et il revient presque au même instant. Pendant ce temps, Cassio et Montano ont croisé le fer.

IAGO, plein de lamentations, mais sans chercher nullement
à séparer les combattants.

Ah! messieurs, non, de grâce!...
Quel effet voulez-vous qu'un pareil conflit fasse?
Lieutenant! Monseigneur!... Oh! qu'on accoure ici!...

La belle faction vraiment que celle-ci!...

On entend le tocsin.

Par l'enfer, cette cloche ! Eh ! d'où vient qu'on la sonne ?
Mais toute la cité va paraître en personne...
Arrêtez, lieutenant : vous vous déshonorez...

Cassio et Montano ont continué à ferrailler avec acharnement. Cassio blesse Montano, qui chancelle sous le coup. A ce moment, entre Othello, suivi de quelques serviteurs.

OTHELLO.

Que se passe-t-il donc ? Pourquoi ces fers tirés ?

MONTANO, avec colère.

Je perds mon sang : qui sait ? la blessure est mortelle ;
Il mourra !

S'arrachant aux mains des deux gentilshommes qui le contiennent,
il va pour s'élancer sur Cassio.

OTHELLO, d'une voix tonnante.

Finissez cette indigne querelle !

IAGO, qui s'est précipité entre les deux combattants.

Assez, assez, messieurs ! Avez-vous rejeté
Tout esprit de devoir, tout sens de dignité ?
Le général vous parle ; arrêtez, il l'ordonne !

OTHELLO.

Quel scandaleux spectacle est-ce là qu'on me donne ?
Ce que nos ennemis n'ont point fait, vive Dieu !
Devenons-nous des Turcs pour le faire en leur lieu ?
Au nom du Christ, cessez cette rixe barbare !

Si l'un de vous encore à frapper se prépare ,
C'est qu'alors à la vie il tient peu chèrement :
Il meurt, je le lui jure , au premier mouvement.

Le tocsin se fait entendre de nouveau.

Aux serviteurs.

Imposez donc silence à cette horrible cloche,
Ou l'effroi va gagner l'île de proche en proche.

Deux serviteurs sortent.

Cà, mes maîtres, voyons qui vous émeut si fort ?
Honnête Iago, toi qui parais presque mort
De honte et de douleur, réponds-moi sans contrainte :
Qui commença ? Formule ouvertement ta plainte.

IAGO, d'un ton troublé.

Je ne sais vraiment pas. Ils semblaient bons amis,
Et tout à l'heure encore à boire ils s'étaient mis,
Gais tels que des époux qu'un bon lit sollicite.
Tout à coup je ne sais quel démon les excite,
Ou s'ils sont les jouets de quelque astre jaloux,
Mais les voilà, tous deux armés, dans leur courroux
Cherchant à se trouer à l'envi la poitrine,
Et montrant à se battre une fougue assassine :
Pourquoi ? je cherche en vain...

Levant les bras au ciel.

Que n'ai-je en un combat
Trouvé la mort plutôt que voir ce triste éclat !

OTHELLO, sévère, à Cassio.

Comment justifier cet oubli de vous-même,
Michel ?

CASSIO, dégrisé et navré.

Pardonnez-moi. Mon remords est extrême ;
Je ne sais que répondre.

OTHELLO, à Montano.

Et vous, mon digne ami,
Vous de qui le renom est si bien affermi,
Vous que dans la jeunesse on vantait comme un sage
Et dont tant de respects entourent le vieil âge,
Ne comprenez-vous pas à quel point il vous nuit
De tomber aux exploits de batailleur de nuit ?
Dites !

MONTANO, avec dignité.

Noble Othello, je sens que ma blessure
Ne me laisserait point la parole assez sûre :
Engagez votre enseigne à vous tout révéler ;
Il sait, et peut sans peine à ma place parler.
Cette nuit je n'ai fait, n'ai rien dit de blâmable,
A moins qu'à votre avis on ne soit condamnable
De son honneur blessé d'être le défenseur
Et d'opposer la force aux coups d'un agresseur.

OTHELLO, à Montano et à Cassio.

Ah ! par le ciel, mon sang à bouillonner commence,
Étouffant en mon sein la voix de la clémence,
Et je sens, grâce à vous, mon calme jugement
Bondir sous l'aiguillon de mon ressentiment.
Songez-y ! que je lève un bras dans ma colère,
Et de vous à l'instant le meilleur est à terre !
Finissons ! Par qui fut ce conflit provoqué ?

Lequel fut l'assaillant et lequel l'attaqué?
 Le coupable, pour moi fût-il autant qu'un frère,
 Sera chassé d'ici comme un fou téméraire.
 Eh quoi ! c'est lorsque Chypre a comme sous les yeux
 Sa récente terreur d'un assaut furieux ;
 C'est lorsque cette ville, émue et frémissante,
 Croit à peine au bienfait de la paix renaissante,
 Qu'éclate parmi vous ce conflit exécré,
 Et cela, dans un lieu pour tout soldat sacré,
 La nuit, au corps de garde ! Ah ! n'est-ce pas infâme ?

A Iago, avec véhémence.

Qui donc a commencé ? Réponds-moi sur ton âme !

MONTANO, saisissant le bras d'Iago.

Si par esprit de corps, si par vénalité
 Tu tronques ou grossis la simple vérité,
 Tu n'es pas un soldat.

IAGO, froidement.

Votre main là me gêne.

A Othello.

On couperait ma langue avant qu'un mot de haine
 Contre mon lieutenant fût par moi prononcé ;
 Mais des faits accomplis le sincère énoncé
 Ne doit aucunement, j'en suis garant, lui nuire ;
 De tout, sans nul détour, je vais donc vous instruire :
 Le seigneur Montano conversait avec moi,
 Quand soudain, sous le coup d'un indicible émoi,
 Un homme entre en courant et nous crie assistance.

Sur ses talons je vois Cassio qui s'élance,
Une épée à la main et prêt à l'en percer :
Le seigneur Montano l'empêche d'avancer.
Craignant, moi, que les cris du malheureux en fuite
N'éveillent dans la ville une terreur gratuite,
Je me jette après lui ; mais en vain j'ai couru :
Plus vite que l'éclair l'homme avait disparu.
Je reviens sur mes pas, fort alarmé, du reste ,
Derrière moi toujours d'entendre un bruit funeste
De fers entre-choqués, avec des jurements
Que Cassio tout haut y mêlait par moments,
Lui qui jamais ne jure ! En effet, avec rage,
Sans rougir d'employer aussi mal leur courage ,
Tous deux étaient en garde, acharnés, se battant,
Tel que vous fut offert ce spectacle attristant.
J'ai tout dit... si ce n'est que l'homme n'est qu'un homme,
Et que pas un de nous n'est infailible, en somme :
La colère souvent méconnaît un bienfait ;
De blesser Montano Michel, certe, a mal fait,
Mais le fuyard, objet de tant de violence ,
Pour sûr, avait commis quelque grosse insolence.

OTHELLO.

Iago, ton cœur cherche en vain à pallier
Des torts que, quant à moi, je ne puis oublier.

A Cassio.

Tu cesses dès cette heure, encore que je t'aime,
D'être mon officier : tu l'as voulu toi-même.

Entre Desdémona et sa suite.

Voyez qui nous amène ici tout votre bruit !

Bas à Cassio.

Tu serviras d'exemple.

DESDÉMONA, à Othello.

Ah ! la bruyante nuit !

OTHELLO.

Tout est fini ; rentrons : sois sans inquiétude.

A Montano.

Montano, fiez-vous à ma sollicitude :

Vous devenez mon hôte ; à moi de vous guérir.

Montano s'incline. Deux officiers l'emmènent en le soutenant.

A Iago.

La ville est en rumeur : tu vas la parcourir ;

Tâche d'y mettre fin à toute effervescence.

Viens, ma Desdémona. Dans sa rude existence,

Le soldat doit s'attendre à ce que son sommeil

Bien souvent soit troublé par un brusque réveil.

Tous sortent à l'exception d'Iago et de Cassio.

IAGO, avec intérêt.

Oh ! seriez-vous blessé, mon lieutenant ?

CASSIO, sombre.

Oui certe,

Et d'un coup si profond qu'il entraîne ma perte.

IAGO.

Me préserve le ciel de cette affliction !

CASSIO, avec désespoir.

Ma réputation ! ma réputation !
Ma réputation ! Cette part immortelle
De moi-même a péri, ne laissant après elle
Rien de vivant en moi, non, plus rien que la chair !
Ma réputation ! Oh ! mon bien le plus cher !

IAGO, riant.

J'ai cru, foi d'honnête homme, à toute autre blessure.
La réputation blessée est, je l'assure,
Un bien moindre accident qu'un accroc à la peau.
La réputation ! Le brillant oripeau !
Un hochet ridicule, une gloire factice
Qu'on gagne sans mérite et qu'on perd sans justice !
Mais de ce beau trésor qu'avez-vous donc perdu,
Si dans votre pensée il vous est toujours dû ?
D'ailleurs, examinons : l'arrêt qui vous accable,
Croyez-vous bonnement qu'il soit inattaquable ?
Point : c'est la discipline, et non pas le courroux
Qui, chez le général, frappe aujourd'hui sur vous :
Il faut qu'on la maintienne ainsi, coûte que coûte ;
Afin d'intimider un lion qu'on redoute,
On bat jusqu'à son chien pour le faire crier ;
Mais devant Othello demain sachez prier :
Il vous pardonnera.

CASSIO.

Vous voulez que j'implore,
Quand le mépris m'attend, et pour tromper encore
Un si généreux chef sur le triste officier

Qu'on a vu plein de vin, batailleur et grossier ?
Non, non, je ne le puis... Oh ! passion brutale !
A quel abaissement l'ivresse nous ravale !
Esprit subtil du vin ! si tu n'as point de nom,
Laisse-moi te maudire et t'appeler démon !

IAGO.

Mais qui poursuiviez-vous ? Quelle était son offense ?

CASSIO.

Je ne sais.

IAGO.

Se peut-il ? C'est d'une invraisemblance...

CASSIO.

J'ai bien un souvenir, à vrai dire assez vif,
De ma querelle même ; aucun, quant au motif
De la folle aventure... Oh ! passion farouche !
Comprend-on qu'ainsi l'homme introduise en sa bouche
Un ennemi mortel qui vole son cerveau,
Et que ce soit pour lui comme un plaisir nouveau,
Chaque fois qu'il s'abaisse au-dessous de la brute ?

IAGO.

Bah ! vous voilà remis. D'aussi près qu'on vous scrute,
Nulle trace d'ivresse en vous ne se peut voir :
Comment avez-vous fait ?

CASSIO.

Hé ! qu'en puis-je savoir,
Sinon que la colère a remplacé l'ivresse,

De mes sens, à son tour, s'emparant en maîtresse,
Et que ces deux démons m'aurent ensemble appris
Ce que j'ai mérité de honte et de mépris !

IAGO.

Allons, vous vous montrez moraliste sévère.
Attendu le pays et notre état de guerre,
Mieux eût valu que rien de pareil n'eût eu lieu ;
Mais c'est fait ; tâchez donc d'en sortir, vive Dieu !

CASSIO.

Comment ? Irai-je, moi, redemander ma place,
Pour m'attirer le nom d'ivrogne en pleine face ?
Ce mot-là, voyez-vous, même alors qu'on aurait
Les sept bouches de l'hydre, il vous les fermerait...
Un être de raison ! Aller, de chute en chute,
De soi faire d'abord un fou, puis une brute !
Oh ! maudit soit le vin ! Au fond de tout flacon
Se cache en ricanant un horrible démon !

IAGO.

Allons donc ! le bon vin est un excellent diable
A qui sait en user en buveur sociable :
N'en médisez donc pas si fort, mon lieutenant.
Mais voyons : vous savez, je pense, maintenant
Combien votre personne à tous égards m'est chère ?

CASSIO.

Oui, j'en ai fait l'épreuve.

Avec une nouvelle explosion de désespoir.

Ivre, moi !

IAGO.

Belle affaire !

Parbleu, comme à tout autre il vous est bien permis
De l'être, par hasard, une fois entre amis ;
Mais je veux vous tirer de peine tout de suite
Et vous tracer ici votre plan de conduite.
Sachez d'abord qu'il n'est pour nous qu'un général,
Et c'est Desdémona. Rien de conjectural
Dans ce que je vous dis. Quiconque a vu le More
Aux genoux de sa femme et vu comme il l'adore,
Admettra qu'aujourd'hui le sceptre incontesté
Du pouvoir est aux mains de la fière beauté.
Ceci posé, j'ajoute : Allez-vous-en vers elle ;
Obtenez que pour vous elle agisse avec zèle :
Qui ne sait que jamais on n'a rien demandé
Que ce cœur généreux n'ait sur l'heure accordé ?
Elle rétablira l'anneau de votre chaîne
Dont pour vous la rupture est une telle peine ;
Et ma fortune alors contre un égal enjeu,
Que du courroux du More elle apaise le feu
Si bien que sa faveur, un instant détournée,
Plus vive que jamais soit sur vous ramenée !

CASSIO.

L'avis est vraiment bon.

IAGO.

C'est qu'il vient droit d'un cœur
Honnête et plein pour vous de la plus vive ardeur.

CASSIO.

J'en suis bien convaincu. Cette femme angélique,
Oui, demain entendra mon ardente supplique ;
Mais si l'on me repousse, alors j'ai tout perdu.

IAGO.

Vous ne le serez point : tout vous sera rendu.
Mais il est tard ; bonsoir. Je vais monter ma garde.

CASSIO, lui saisissant la main avec enthousiasme.

O mon brave Iago, merci ! Que Dieu vous garde !

Il sort.

IAGO, seul.

Qui voudra m'appeler un fourbe ténébreux,
Moi qui donne un conseil si droit, si généreux,
Si conforme surtout à la saine logique,
Et qui livre un moyen d'une vertu magique
Pour attendrir le More et charmer son humeur ?
Quoi de plus naturel que d'embarquer l'ardeur
De la Desdémona dans une honnête intrigue,
Elle qui pour le bien jamais ne se fatigue
Et sur le More exerce un si complet pouvoir ?
Que lui dénîrait-il ? je le voudrais savoir.
Lui fallût-il, parbleu, renier son baptême,
Fouler aux pieds l'hostie, abjurer sa foi même,
On le verrait, je crois, obéir sans détour,
Tant il est l'humble esclave aujourd'hui de l'amour,
Tant il a, sans combat, remis à cette femme
La domination entière de son âme !

En quoi donc suis-je un fourbe en prenant par la main
Cassio que je veux remettre en bon chemin ?
En quoi, dis-je ?

Souriant d'un mauvais sourire.

Il est vrai que quand l'enfer médite
La perpétration de quelque œuvre maudite,
Il affecte d'abord un air de sainteté :
Hé ! quand j'en aurais fait autant de mon côté !
Oui, pendant que demain ce naïf imbécile
Va de Desdémona toucher l'âme facile,
Et qu'elle, obéissant aux instincts de son cœur,
Présentera sa cause au More avec chaleur,
Je compte à celui-ci glisser, moi, dans l'oreille
Une pensée amère et qui fera merveille :
C'est que pour Cassio ce plaidoyer si chaud
Recèle un sentiment tout autre qu'il ne faut.
Donc, plus Desdémona se montrera pressante,
Plus la jalouse humeur du More ira croissante :
Elle perdra sur lui promptement tout crédit ;
Ses vertus passeront pour un piège maudit,
Et sa bonté sera précisément la trappe
Où je les prendrai tous, sans que pas un échappe !

Entre Roderigo.

C'est toi, Roderigo. Tu le vois, tout va bien.

RODERIGO, *sèchement.*

Mon cher, lorsque de moi tu voulus faire un chien,
Était-ce pour crier, ou me promis-tu chasse ?
Or, du métier de dupe à la longue on se lasse :

Me voici sans argent, bâtonné, conspué,
N'ayant plus qu'à partir honteusement hué,
Et je vais avec moi rapporter à Venise,
Pour tous fruits, s'il te plaît, de ma folle entreprise,
Une bourse épuisée, un pauvre cœur contrit,
Et peut-être un peu plus de bon sens et d'esprit.

IAGO.

Ah ! que je plains, hélas ! les gens sans patience !
Pour guérir une plaie, est-ce que la science
Peut se passer du temps ? Ce sont nos facultés
Qui travaillent, et non des moyens enchantés :
Le collaborateur le plus certain pour l'homme
Sera toujours celui que patience on nomme.
Tout ne va-t-il pas bien ? Cassio t'a battu,
J'en conviens. Mais aussi ta chrétienne vertu
N'a-t-elle pas déjà reçu sa récompense ?
Cassio gît par terre : or, c'est beaucoup, je pense.
Certes tout ici-bas pousse vite au soleil ;
Mais tiens pour sûr que l'arbre où rit un fruit vermeil
A d'abord commencé par fleurir. Patience,
Patience, te dis-je !

Le jour commence à envahir l'appartement.

En bonne conscience,
Eh quoi ! déjà le jour ! A l'esprit affairé
Ou qui s'amuse, l'heure a toujours peu duré.
Allons, rentre chez toi, c'est encor le plus sage :
Bientôt je t'en ferai connaître davantage,
En route ; esquive-toi.

Il pousse Roderigo dehors.

Seul.

Deux points donc à régler :

Ma femme à sa maîtresse à l'instant va parler,
 Pour que le lieutenant ait accès auprès d'elle;
 Moi, je m'attache au More et, conseiller fidèle,
 Je commence à l'instruire : après, calculant bien
 Le moment décisif où, dans leur entretien,
 Cassio doit le plus solliciter sa femme,
 Je lui montre soudain l'homme aux pieds de la dame !
 C'est la marche logique. A l'œuvre maintenant,
 Et n'affaiblissons pas l'idée, en l'ajournant.

Il sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une place au devant du château.

Entre CASSIO, suivi d'une BANDE DE MUSICIENS.

CASSIO.

C'est ici, mes amis, et de cette esplanade
Donnez au général une brillante aubade ;
Mais faites promptement. C'est moi qui vous paîrai.

La musique joue.

Entre le bouffon d'Othello, venant du château. Du geste il fait signe aux musiciens de s'arrêter.

LE BOUFFON.

Çà, mes maîtres, pardon, je vous demanderai
Si ces instruments-là quelqu'un vous les apporte
De Naples, que du nez ils parlent de la sorte ?

PREMIER MUSICIEN.

Comment, comment, monsieur ?

LE BOUFFON.

Sont-ce bien, dites-moi,
Des instruments à vent ?

PREMIER MUSICIEN.

Cela s'entend, ma foi.

LE BOUFFON, posant le doigt sur l'un des instruments.

C'est là qu'ils ont la queue ?

PREMIER MUSICIEN.

Où la voyez vous pendre ?

LE BOUFFON.

A beaucoup d'instruments, si vous voulez l'apprendre,
Que j'affirme être à vent.

Lui donnant de l'argent.

Tenez, voici pour vous.

Quant à votre musique, elle a des sons si doux
Que, réveillé par elle au fond de sa demeure,
Le général enjoint de la cesser sur l'heure.

PREMIER MUSICIEN.

Bien, monsieur, nous cessons.

LE BOUFFON.

Pourtant si vous savez

Jouer des airs sans bruit, faites, vous le pouvez ;
Mais tous bruyants éclats je dois vous les défendre :
Qui veut dormir n'est pas d'humeur à les entendre.

PREMIER MUSICIEN.

Nous n'avons point, monsieur, de muet instrument.

LE BOUFFON.

Alors, flûtes au sac, et filez lestement.

Les musiciens sortent.

CASSIO, qui s'était tenu à l'écart, s'approchant du bouffon.

Écoute, mon ami.

LE BOUFFON.

Qui faut-il que j'écoute,
Vous, ou bien votre ami ? C'est vous, sans aucun doute ?

CASSIO.

Trêve aux lazzi, de grâce.

Lui offrant une bourse.

Accepte cet argent,
Et veuille à mon égard te montrer obligeant :
A la dame d'atours de la femme du More
Va dire de ce pas que Cassio l'implore
Et voudrait la faveur d'un instant d'entretien.

LE BOUFFON, se rengorgeant.

Elle est levée, et certe on peut la voir très-bien.
Si j'estime qu'elle est à vos vœux accessible,
J'en pourrai dire un mot : ce n'est pas impossible.

CASSIO.

Fais-le, mon bon ami.

Le bouffon le salue de la main d'un air de protection et rentre au château.

Entre Iago. Allant vivement à lui.

Vous venez à propos.

IAGO.

Et moi qui vous croyais au lit, en plein repos.

CASSIO.

Quand je vous ai quitté, le jour venait de naître :
Comment dormir du reste ? En aurais-je été maître ?
J'ai pris la liberté de faire demander
Votre femme, Iago : puisse-t-elle m'aider
Et m'introduire, au cours de cette matinée,
Près de l'ange qui tient en main ma destinée.

IAGO.

A votre aise, mon cher : je vais vous l'envoyer ;
Puis, je rejoins le More et compte l'ouïer
De façon à l'avoir suffisamment au large :
Vous aurez tout le temps de parler, je m'en charge.

CASSIO.

Oh ! merci.

Iago rentre au château.

Avec feu.

Dans Florence il n'est pas aujourd'hui
D'homme ni plus charmant, ni plus loyal que lui !

Entre Emilia venant du château.

ÉMILIA, *tendant la main à Cassio.*

Bonjour, cher lieutenant. Ah ! que je suis fâchée
De la mésaventure après vous attachée !
Mais tout s'arrangera. Madame en ce moment
En entretient le More : elle met vaillamment

Son âme tout entière à plaider votre cause.
Le général d'abord déclare bien qu'il n'ose
Infirmier sa sentence, en raison du haut rang
De celui dont vos mains ont fait couler le sang ;
Mais bientôt son cœur parle, il admet qu'il vous aime
Et que pour vous tout plaide en cette amitié même :
Dans votre grade, en somme, il vous replacera,
Dès qu'une occasion, dit-il, le permettra.

CASSIO.

N'importe, chère dame ; oh ! je vous en supplie,
Que votre bienveillance à mon désir se plie :
Promettez qu'en rentrant vous allez tout tenter
Pour que Desdémona consente à m'écouter.

ÉMILIA.

Est-ce tout ? Venez donc, et je vous certifie
Qu'elle vous entendra.

CASSIO, avec ferveur.

Je vous en remercie.

Ils entrent au château.

SCÈNE II

Une salle du château.

Entre OTHELLO tenant des plis cachetés à la main,
IAGO et PLUSIEURS GENTILSHOMMES.

OTHELLO.

Sous ces plis, Iago, sont des papiers d'État
Et d'importants rapports que j'adresse au Sénat :
Porte-les au pilote, et qu'au Doge il redise
Combien mon dévouement appartient à Venise.
Je vais examiner les défenses du port :
Tu viendras me rejoindre au bastion du Nord.

Il remet les papiers à Iago.

IAGO.

C'est fort bien, monseigneur.

Iago sort.

OTHELLO, aux gentilshommes.

Suivez-moi, je vous prie.

UN GENTILHOMME.

Nous sommes tout entiers à Votre Seigneurie.

SCÈNE III

Une grande cour intérieure du château, ayant plusieurs issues.

Entrent DESDÉMONA, ÉMILIA et CASSIO ,
venant des appartements.

DESDÉMONA.

Comptez, cher Cassio, sur mon meilleur vouloir .

ÉMILIA.

Bien, madame ; merci. Mais qui l'eût pu prévoir ?
Au sort de Cassio mon mari s'intéresse
Au point d'en témoigner la plus grande tristesse.

DESDÉMONA.

Ah ! l'honnête garçon !

A Cassio.

Allons, n'en doutez pas,
Avant peu votre chef vous ouvrira les bras ;
Quant à son amitié, vous la gardez entière.

CASSIO.

Oh ! madame, croyez, quoi qu'en cette matière
Il me puisse advenir, que tout mon dévouement
Désormais vous suivra dans la vie, ardemment.

DESDÉMONA.

Je le sais, Cassio. Vous devez bien connaître,

L'aimant de si longtemps, mon doux seigneur et maître :
Pour quelques jours encor s'il vous tient à l'écart,
Veuillez donc, mon ami, respecter de sa part
La lenteur qu'envers vous par devoir il observe.

CASSIO.

Mais cette politique et prudente réserve,
S'il la poussait trop loin, fatale à mon honneur,
Finirait par sceller pour toujours mon malheur,
Et je verrais alors ma plus chère espérance
S'envoler sans retour : un autre, en mon absence,
Comme son lieutenant à ma place établi,
Condamnerait mes droits au plus complet oubli.

DESDÉMONA.

Ne craignez point cela. De nouveau, moi, j'assure
Devant Émilie que votre cause est sûre.
Lorsque mon cœur a fait quelque vœu d'amitié,
Il ne l'accomplit pas seulement à moitié.
Je mettrai dans ma tâche une ardeur infinie ;
A mon mari dussé-je en donner l'insomnie,
Il faudra qu'il m'écoute : à table, au lit, partout,
Devant lui Cassio se dressera debout,
Par mes yeux, par ma bouche exprimant sa prière.
Placez en mes efforts la foi la plus entière :
Soyez gai ; vous avez en moi votre avocat,
Et j'entends succomber ou remplir mon mandat.

Entrent Othello et Iago venant de l'extérieur. Ils s'arrêtent tous deux en apercevant
le groupe formé par Desdémona, Émilie et Cassio.

ÉMILIA, les voyant.

Monseigneur vient, madame.

CASSIO, alarmé.

Oh ! que je me retire !

DESDÉMONA.

Restez. Vous entendrez ce que je vais lui dire.

CASSIO.

Pas à présent, madame, où mon trouble est si grand ;
Je ne pourrais parler sans être incohérent.

DESDÉMONA.

C'est bien, mon pauvre ami, faites à votre guise.

Elle salue Cassio bienveillamment de la main. Celui-ci, après s'être respectueusement incliné devant elle, s'esquive à la dérobée. Desdémona se met à parler avec vivacité et à voix basse à Émilie. Othello et Iago descendent en scène.

IAGO, rêveur, et comme se parlant à lui-même.

Je n'aime point cela.

OTHELLO.

Mais quoi donc ?

IAGO, affectant de se troubler.

Ma surprise...

Ce n'est rien, monseigneur... du moins, rien d'important.

OTHELLO.

N'est-ce pas Cassio qui là-bas à l'instant
Vient de quitter ma femme ?

IAGO.

Oh ! Cassio ? J'en doute.

Cet homme avait tout l'air d'éviter votre route ;
Et, certes, Cassio n'irait point se sauver
Comme un coupable, rien qu'à vous voir arriver.

OTHELLO.

Je crois que c'était lui.

DESDÉMONA, quittant Émilie, et allant souriante à Othello.

Mon ami, quelle joie
J'éprouve à vous trouver ! Quelqu'un me quitte, en proie
Au plus grand désespoir : devinez maintenant...

OTHELLO.

Et de qui parles-tu ?

DESDÉMONA.

De votre lieutenant.

M'aimez-vous ? Prononcez sa grâce à l'instant même.
Ah ! s'il n'a point pour vous un dévouement extrême,
Si sa faute n'est pas une innocente erreur,
Jamais visage honnête ainsi ne fut trompeur.

Se jetant au cou d'Othello.

Rappelle-le, veux-tu ?

OTHELLO.

C'est donc lui qui te quitte ?

DESDÉMONA.

Oui, vraiment, et si morne, et l'âme si contrite

Que son chagrin me laisse au cœur comme un point noir.
Mon ami, je t'en prie, il faut le recevoir.

OTHELLO, souriant.

Dans un autre moment, ma douce Desdémone ¹.

DESDÉMONA.

Et sera-ce bientôt ?

OTHELLO.

Oui, sans doute, mignonne,
Aussitôt que possible.

DESDÉMONA, avec vivacité.

Au souper de ce soir ?

OTHELLO.

Non, pas ce soir.

DESDÉMONA.

Alors, vous voudrez bien l'avoir
Au dîner de demain ?

OTHELLO.

Non : à la citadelle
Demain le grand repas des officiers m'appelle.

DESDÉMONA, pétulante.

En ce cas, demain soir, ou bien mardi matin,

¹ *Sweet Desdemon*, « ma douce Desdémone », est le petit nom de tendresse qu'Othello donnera plus d'une fois à sa femme.

Mardi dans la journée ou mardi soir enfin ?

Othello lui fait en souriant un signe de dénégation.

Mercredi, pour le coup, mais sans autre remise !

Trois grands jours, c'est si long ! Est-ce chose promise ?

Même jeu de la part d'Othello.

Suppliante et joignant les deux mains.

Il est si repentant ! Pour vous, gens de raison ,
Un exemple à la guerre est toujours de saison ;
Mais au fond, qu'a-t-il fait ?... Je cherche dans mon âme
Cè que pourrait jamais te refuser ta femme,
Quelque désir que, toi, tu vinsses m'exprimer...
Mais quand tu commenças en secret à m'aimer,
Ce Michel Cassio t'accompagnait sans cesse :
L'as-tu donc oublié ? si, masquant ma tendresse,
J'aventurais un trait innocent contre toi,
Comme de te défendre il s'imposait la loi :
Et tu peux si longtemps lui marchander sa grâce !
Mais pour qu'il l'ait, voyons, que faut-il que je fasse ?

OTHELLO, la prenant dans ses bras avec amour.

Eh bien, tiens ! qu'il revienne aussitôt qu'il voudra :
A tous tes vœux toujours ton mari souscrira.

DESDÉMONA, battant des mains de joie.

Oh ! merci.

Prenant un petit ton de gravité enjouée.

Mon seigneur, pourtant n'allez pas croire
Que cet acte après tout soit pour vous une gloire :

Vous deviez m'écouter, c'était votre devoir,
Comme lorsque je dis de vous couvrir le soir,
Ou de mettre vos gants, ou de manger à table ;
Mais pour une faveur tout à fait véritable
Où je prétendrais voir éclater votre amour,
Si de la demander je m'avisais un jour,
Oh ! je la voudrais grande, inouïe, impossible...

Sautant au cou d'Othello.

Et quel orgueil alors de t'y trouver sensible !

OTHELLO.

Nomme-la tout de suite ! Est-il rien que mon cœur
Ne mette à t'accorder son suprême bonheur ?
Tu dois savoir si bien de quel amour je t'aime !

Il l'embrasse avec ferveur.

Laisse-moi maintenant un instant à moi-même.

DESDÉMONA, *avec enjouement.*

Refuserai-je?... Non !

Lui tirant une grande révérence.

Au revoir, doux seigneur.

OTHELLO, *souriant.*

Adieu, ma Desdémone ; à bientôt, sois sans peur.

DESDÉMONA, *à Émilie.*

Partons, ma chère.

Se retournant vers Othello, avec passion.

A toi ma volonté, ma vie !

A toi mon âme ! A toi ma tendresse infinie !

Desdémone et Émilie rentrent au château.

OTHELLO, avec enthousiasme.

Créature excellente ! Oh ! que je sois damné,
Si tout en moi ne t'est aveuglément donné !
Tu ne me laisseras que chaos et folie,
Si ma pensée un jour de toi n'est plus remplie.

IAGO, comme s'arrachant brusquement à ses réflexions.

Dites-moi, monseigneur...

OTHELLO.

Que veux-tu ?

IAGO.

Votre amour,
Est-il vrai qu'au moment où vous faisiez la cour,
Cassio le connût ?

OTHELLO.

Mais oui. Dans mon estime
Je l'avais fait alors mon confident intime :
Pourquoi la question ?

IAGO.

Ce n'était simplement
Qu'une idée... A quoi bon la dire en ce moment ?

OTHELLO.

Mais quelle est cette idée ?

IAGO.

Oh ! j'avais la croyance
Qu'il n'avait d'elle alors nullement connaissance.

OTHELLO.

Erreur. Bien souvent même il fut un instrument
Utile et profitable à notre amour.

IAGO.

Vraiment ?

OTHELLO.

Vraiment ? Mais oui, vraiment ! Vois-tu là quelque chose ?
As-tu pour soupçonner son honneur une cause ?

IAGO.

Son honneur, général ?

OTHELLO.

Oui, j'ai dit son honneur.

IAGO.

Oh ! pour ce que j'en sais, après tout, monseigneur...

OTHELLO.

Qu'as-tu donc en l'idée ?

IAGO.

En l'idée ?

OTHELLO.

En l'idée !

D'une rage d'échos ta bouche est possédée.
Ton esprit couve-t-il quelque soupçon hideux

Que tu n'oses au jour produire entre nous deux ?
Nourrirais-tu peut-être une arrière-pensée ?
Qu'impliquait cette phrase à toi-même adressée :
« Je n'aime point cela », dite juste au moment
Où Cassio semblait partir furtivement ?
Que n'aimais-tu donc pas ? Pourquoi ta réticence ?
Et lorsque tu le sus dans notre confiance ,
D'où venait ce « Vraiment ! » qui t'échappa soudain
Sur un ton de pitié confinant au dédain ?
De ta pensée ici nettement précisée
Je veux que la raison par toi soit exposée :
Si tu m'aimes, dis tout.

IAGO.

Monseigneur, sûrement
Vous devez avoir foi dans mon attachement ?

OTHELLO.

Oui ; mais comme je sens que ton cœur est honnête ,
Que tous mots dits par toi sont pesés dans ta tête ,
Tes hésitations, ton maintien compassé
Font justement que j'ai l'esprit plus tracassé.
Laissons au plat maroufle en tromperie habile
Montrer que ce qu'il pense à celer est facile ;
Un homme vraiment probe et qui hait de mentir,
Lui, ne peut à la feinte un instant consentir,
Sans trahir aussitôt ce que certains silences
A son âme levale infligent de souffrances.

IAGO, distrait, et comme répondant à une pensée secrète.

Pour Michel Cassio, l'on peut, je crois, jurer

Que c'est un honnête homme...

OTHELLO, chaleureusement.

Oui, sans s'aventurer.

IAGO, rêveur.

Les hommes devraient bien être ce qu'ils paraissent,
Ou du moins par pudeur se montrer tels qu'ils naissent.

OTHELLO.

Sans doute, l'apparence et la réalité
Ne devraient faire qu'un chez l'homme.

IAGO, même jeu.

En vérité,

Ce Cassio doit être un parfait honnête homme...

OTHELLO, avec impatience.

Tu caches quelque chose ; où veux-tu tendre en somme ?
Ta parole ambiguë et confuse à dessein
Ne rend pas la pensée enfouie en ton sein.
Eh bien ! tu la diras dans ce qu'elle a de pire,
Peu m'importent les mots pris par toi pour la dire !

IAGO.

Monseigneur, vous avez le droit incontesté
D'exiger que je cède à votre autorité ;
Mais mon esprit est libre , et certaines entraves
Ne s'imposent jamais, même aux plus vils esclaves.
Vous livrer ma pensée ! Et si, pour mon malheur,
Vous la jugez inique et pour moi sans honneur ?
Mais quel est le palais où jamais chose immonde

Ne pénètre ? Bat-il un seul cœur en ce monde
Qui puisse se targuer de tant de pureté
Qu'il n'ait jamais forfait aux lois de l'équité ?

OTHELLO.

Tu trahis ton ami, si, pensant qu'on l'offense,
Tu gardes, Iago, devant lui le silence.

IAGO.

Non, non, n'insistez point. De plus d'une façon
Vous pourriez me trouver injuste en mon soupçon.
D'ailleurs, s'il faut ici que je vous le confesse,
La recherche du mal est ce qui m'intéresse :
En quête de méfaits, je crois en voir partout,
Même où le plus souvent ils ne sont pas du tout.
Gardez-vous donc de prendre avis, je vous conjure,
D'un homme au premier chef défiant par nature,
Et d'aller à plaisir vous forger des tourments,
Parce que j'entretiens tels ou tels sentiments :
Le bonheur et la paix que pour vous je désire,
Ma propre dignité, la raison, tout conspire
A m'imposer ici le rigoureux devoir
De ne point dévoiler ce que je crois savoir.

OTHELLO, troublé.

Qu'est-ce à dire ?

IAGO.

Je dis, pour l'homme et pour la femme,
Qu'un nom pur est le vrai, le seul joyau de l'âme.
Qui me vole mon or ne me dérobe rien :

Il fut mien un moment, il est devenu sien,
 Bien d'autres l'avaient eu, ce n'est là que fumée;
 Mais celui qui me prend ma bonne renommée,
 Me dépouille d'un bien qui ne l'enrichit point
 Et me laisse indigent, Dieu seul sait à quel point !

OTHELLO, avec impétuosité.

Par le ciel, je la veux, ton occulte pensée !

IAGO.

Quand j'aurais ma poitrine en vos deux mains pressée,
 Vous n'en sauriez encor, monseigneur, l'arracher,
 Non, tant que ce sera mon droit de la cacher !

OTHELLO, d'une voix sombre.

Ha !

IAGO.

Surtout, général, oh ! point de jalousie !
 Par ce monstre aux yeux verts dès qu'une âme est saisie,
 Elle en est la pâture et le jouet certain.
 Tel époux reste heureux qui sait son sot destin,
 Mais n'aime point sa femme et rit de son offense ;
 Par exemple , songez à l'horrible souffrance
 Du mari plein d'amour qui doute incessamment,
 Qui tremble, et néanmoins garde son cœur aimant !

OTHELLO.

Oui, c'est l'enfer !

IAGO.

Le pauvre est fortuné de reste

Qui, content de sa chose, en jouit sans conteste,
 Et le riche est plus nu que l'hiver désolé,
 Qui croit à chaque instant voir son trésor volé.
 Oh ! daignez, cieus éléments, préserver ceux que j'aime
 De tous transports jaloux, comme de la mort même !

OTHELLO.

A quel propos cela ? Crois-tu donc par hasard
 Qu'en moi la jalousie aille enfoncer son dard
 Au point que je me forge une vie importune ,
 Occupée à changer de soupçon chaque lune ?
 Non ! du jour où le doute en moi s'introduirait ,
 Ce jour tout serait dit , tout se déciderait.
 Troque-moi contre un bouc, si, pour quelques paroles
 De toi, je vais laisser à des soupçons frivoles
 Mon âme condescendre, en se martyrisant :
 Non ! l'on ne me rend point jaloux en me disant
 Que ma femme est charmante, aime la compagnie,
 Chante, met à danser une grâce infinie :
 Quand la vertu préside à de tels agréments,
 Elle en tire à son tour maints embellissements.
 Je ne crains pas non plus que mon peu de mérite
 Soit jamais un motif pour que son cœur me quitte :
 Avant de me choisir, ce que je puis valoir
 Ses yeux l'avaient jugé... Si je dois concevoir
 Quelque soupçon, je veux sur l'heure à fond m'instruire,
 Et si la vérité vient éclatante à luire,
 Adieu la jalousie et plus encor l'amour !

IAGO.

Vous m'avez rassuré. Je puis donc à mon tour

Vous montrer librement et sans réserve vaine
Le culte dont pour vous toute mon âme est pleine.
Je vais parler sans preuve et ne sais que fort peu ,
Mais c'est vous, monseigneur, qui voulez cet aveu :
Veillez sur Cassio ! Veillez sur votre femme !
Une intrigue, mon Dieu ! si promptement se trame !
Ne soyez ni jaloux, ni par trop confiant,
Mais ayez l'œil ouvert, attentif, patient :
J'aurais tant à souffrir qu'une âme généreuse
Pût être impunément trahie et malheureuse !
Veillez donc. Je connais à fond les mœurs du jour .
Nos femmes de Venise ont du goût pour l'amour ;
Ce qu'au mari chacune avec soin dissimule ,
Elle l'exhibe au ciel sans le moindre scrupule ;
Pour tous soucis elle a, non de ne point pécher ,
Mais, le péché commis, de savoir le cacher.

OTHELLO, *agité.*

Quoi, vraiment ?

IAGO.

Veillez bien ! C'est en trompant son père
Qu'elle vous épousa : quand vos regards naguère
Semblaient ne lui causer qu'un instinctif effroi,
Elle dissimulait son amoureux émoi.

OTHELLO, *baissant la tête.*

Tu dis vrai.

IAGO.

Concluez. Une femme, à son âge,

Qui sut si bien remplir ce double personnage
Et qui, si dextrement, comme on fait au faucon,
Sur les yeux paternels posa le chaperon
Que le père aveuglé s'en prit à la magie,
Cette femme... Oh ! pardon, j'y mets trop d'énergie...
Ce langage loyal, vous allez le blâmer...
Tout mon crime pourtant, c'est de vous trop aimer.

OTHELLO.

Non, non ! Crois au contraire à ma reconnaissance.

IAGO.

Ah ! j'ai mis, je le sens, votre esprit en souffrance.

OTHELLO.

Pas du tout ! pas du tout !

IAGO.

Si, si, j'en ai bien peur.
Puissez-vous, en tout cas, vous dire, monseigneur,
Que le dévouement seul a parlé par ma bouche...
Vous le cachez en vain ; ce que j'ai dit vous touche...
Ne prêtez point, de grâce, un sens exagéré,
Une portée injuste au soupçon proféré...

OTHELLO.

Certes non !

IAGO.

Autrement, déjà je m'en désole,
Vous feriez, je vous jure, à ma pauvre parole
Un succès odieux que je n'ai point cherché...

J'estime Cassio, je lui suis attaché...

Vous êtes trop ému : souffrez que je m'arrête...

OTHELLO, souriant avec effort.

Mais non, pas trop ému. Je crois ma femme honnête.

IAGO, avec ferveur.

Qu'elle le soit toujours à la face des cieux !

Qu'à jamais de la sorte elle semble à vos yeux !

OTHELLO, rêveur et se parlant à lui-même.

Oui, mais une nature enlevée à sa sphère...

IAGO, avec vivacité.

Précisément. Le point étrange en cette affaire,
C'est qu'elle ait repoussé tant de brillants partis,
Dignes d'elle en ceci que tous étaient nantis
De ces affinités de patrie et de race
Qui, dans le mariage, ont la première place :
C'est l'indice vraiment d'un esprit singulier
Ou d'un goût, dans ses choix, au moins irrégulier.
En mettant votre femme à contre-cœur en cause,
Mon seul objet est donc d'indiquer, si je l'ose,
Qu'elle pourrait fort bien tout à coup revenir
A l'orgueil de son sang, et peut-être finir,
En voyant mieux les traits et la couleur des autres,
Par regretter d'avoir plutôt choisi les vôtres.

OTHELLO, brusquement.

C'en est assez. Adieu. Si tu crois par hasard
Découvrir autre chose, accours m'en faire part :

Ta femme t'aidera ; mets en jeu son adresse.
Quitte-moi maintenant.

IAGO, s'inclinant.

Monseigneur, je vous laisse
Et m'éloigne.

Il va comme pour sortir.

OTHELLO, sombre.

Pourquoi me suis-je marié ?
Cet honnête garçon, plus vivement prié,
M'en eût dit davantage : il en sait plus sur elle,
Oui, bien plus, j'en ai peur, que ce qu'il me révèle.

IAGO, redescendant en scène.

Je voudrais, en partant, pouvoir vous décider
A ne point en ceci plus avant procéder :
Laissez agir le temps. J'aurais voulu la grâce
De Cassio, voulu qu'on lui rendît sa place
Où grande assurément est son habileté ;
Mais puisqu'il vous convient qu'il reste de côté
Un peu de temps encor, pour votre surveillance
Ce n'en sera que mieux. Usez de vigilance,
Pesez tous les moyens auxquels il a recours ;
Chez votre femme aussi remarquez si toujours
Se montre cette ardeur, ce naïf artifice
Afin que Cassio reprenne son service ;
Vous pourrez avoir là des indications ;
Mais pourtant n'accueillez mes suppositions,
Mes doutes qu'à l'état de simples conjectures,
Et laissez votre femme à ses libres allures.

OTHELLO.

Je l'entends bien ainsi. Je ne suis point jaloux.

IAGO.

Cette fois, général, je prends congé de vous.

Iago sort.

OTHELLO, seul.

Sans contredit, cet homme est l'honnêteté même ;
Tout en lui prouve en outre une sagesse extrême :
De l'âme humaine nul ne sait mieux les ressorts...

Secouant la tête avec tristesse.

Ah ! mon volage oiseau ! Si, d'après tes efforts,
Je sens qu'au fauconnier tu veux être rebelle,
Dût mon cœur s'en briser, tu verras, infidèle !
Comme ma main saura t'abandonner au vent,
Libre de t'élancer en ton vol décevant !
Parce que je suis noir et qu'en moi la parole
N'est pas du courtisan le langage frivole ;
Parce qu'au val des ans décline mon sentier,
— Quoique loin soit encor mon horizon dernier —
Me faut-il donc la perdre, et n'avoir que la haine
Pour seul soulagement désormais à ma peine ?
Oh ! malédiction du mariage ! Avoir
La femme, et dans le fait n'exercer nul pouvoir
Sur ses bas appétits ! Mais du crapaud immonde
Qui vit dans les vapeurs d'une fange profonde
J'aimerais mieux le sort, que de n'avoir à moi
Que quelque coin abject d'un cœur traître à sa foi,
Quand je l'avais cru pur et mon bien sans partage !

Et ces hontes toujours des grands sont l'apanage
Plutôt que des petits ! Oui, pour ceux-là leur sort
Est implacablement réglé comme la mort :
Ils en portent au front l'arrêt dès leur naissance !...

Entrent Desdémona et Émilie.

Mais la voici qui vient !... Oh ! si son innocence
N'est qu'un mensonge impur, c'est qu'alors ici-bas
Ainsi qu'au ciel tout ment !... Mais non ! Je n'y crois pas !

DESDÉMONA, allant souriante et empressée à Othello.

Eh bien, mon Othello, vous oubliez, je pense,
Que pour des invités trop longue est votre absence :
On n'attend plus que vous.

OTHELLO, d'une voix défaillante.

Mon tort est grand ; pardon.

DESDÉMONA.

Oh ! mon Dieu ! D'où vous vient cet air triste, ce ton ?
Souffrez-vous ? Oh ! parlez !

OTHELLO.

Oui, beaucoup de la tête.

DESDÉMONA.

C'est d'avoir trop veillé dans cette nuit de fête.
Laissez-moi vous bander le front avec ceci ;
Vous serez bientôt mieux, j'en suis certaine, ainsi.

Elle cherche à lui nouer autour du front un mouchoir aux broderies éclatantes.

OTHELLO, avec brusquerie.

Ce mouchoir est trop court.

Il repousse la main de Desdémona. Le mouchoir tombe à terre.

Mon mal est peu de chose,
Du reste. Mais rentrons, il est temps, je suppose.

DESDÉMONA, avec tristesse.

Vous souffrez, et ma peine est bien grande à le voir.

Sortent Othello et Desdémona.

ÉMILIA, seule, ramassant vivement le mouchoir tombé.

Je suis aise vraiment de trouver ce mouchoir :
C'est le premier cadeau qu'elle ait reçu du More.
Mon singulier mari dix fois, hier encore,
M'a priée ardemment de le lui procurer ;
Mais je ne savais point comment m'en emparer.
Le More en lui donnant ce gage de tendresse,
Un talisman, dit-il, conjura ma maîtresse
De le porter toujours. C'est ce qu'elle faisait :
Elle l'avait partout, lui parlait, le baisait...
Je veux que l'on m'en brode un autre tout semblable
Pour Iago ; Dieu sait à quelle fin probable
Il le destine ; moi, je n'ai qu'un seul désir :
Répondre à son caprice, assurer son plaisir.

Entre Iago.

IAGO.

Vous êtes seule ici ? Que venez-vous y faire ?

ÉMILIA.

J'ai pour vous quelque chose et je crois fort vous plaire :

Ne me grondez donc pas.

IAGO.

Quelque chose pour moi ?

Bah ! c'est un fait commun...

ÉMILIA.

Quoi ?

IAGO.

Que d'avoir à soi

Une femme niaise.

ÉMILIA.

Ah ! oui-dà ! Je soupçonne

Que vous serez pourtant charmé que je vous donne

Certain mouchoir...

IAGO, avec indifférence.

Lequel ?

ÉMILIA.

Celui que son époux

Offrit à ma maîtresse et que vous voulez, vous,

Qu'on vole.

IAGO, vivement.

Tu l'as pris ?

ÉMILIA.

Non. Par inadvertance

Elle l'a laissé choir ; grâce à la circonstance,

Je l'ai tout simplement ramassé. Le voici.

IAGO, l'embrassant.

Quelle excellente fille !

Tendant la main vers le mouchoir.

Alors à moi ceci !

ÉMILIA, retirant le mouchoir.

A quoi l'emploieriez-vous, et pourquoi de la sorte
M'avoir dit de le prendre ?

IAGO, après lui avoir prestement arraché le mouchoir.

Eh bien ! que vous importe ?

ÉMILIA, alarmée.

Oh ! si c'est pour en faire un usage mauvais,
Rendez-moi ce mouchoir ! Pauvre dame ! je vais
La voir folle à coup sûr d'une perte pareille.

IAGO.

A ses plaintes, parbleu ! ne prêtez point l'oreille.

Frappant sur le mouchoir.

J'ai besoin de l'objet : je le garde. Au revoir.

Sur un signe impérieux de son mari, Émilie rentre tout attristée au château.

IAGO, seul.

Chez Cassio je cours égarer ce mouchoir
De façon toutefois à ce qu'il le ramasse :
Un soupçon plus léger que la brise qui passe
Est aux yeux d'un jaloux un fait mieux démontré
Que tel dogme divin par la Foi consacré.

Élevant joyeusement le mouchoir en l'air.

J'achève avec ceci tout ce que je veux faire !
Déjà dans sa poitrine un poison lent opère :
Pour tout homme, en effet, les pensers désolés

Sont autant de poisons dans ses veines coulés.
Le goût n'en trahit pas d'abord la violence ;
Mais dès que le venin dans tout le sang s'élance ,
C'est un soufre enflammé qui brûle sans merci ..
Si quelqu'un en doutait, la preuve, la voici !

Il cache précipitamment le mouchoir. Entre Othello, qui s'arrête au fond, sombre et rêveur. Iago le contemplant avec un regard de haine et de dédain.

Va ! recours au pavot comme à la mandragore ,
Si tu le veux, choisis l'opium, l'ellébore :
Tu n'auras plus jamais, non, ce sommeil heureux
Que tu goûtais hier dans ton nid amoureux !

OTHELLO, sans voir Iago.

Elle ! Desdémona me serait infidèle !
Elle ! fausse envers moi !

IAGO, qui s'est approché de lui.

Conjecture cruelle

Qu'il vaut mieux, général, chasser de votre cœur :
Allons, de cette épreuve il faut sortir vainqueur.

OTHELLO, avec emportement.

Arrière, toi, va-t'en ! Tu m'as mis sur la roue :
Ce soupçon indécis qui de mes sens se joue
Est pire mille fois que la réalité !

IAGO.

Qu'osez-vous dire là, grand Dieu !

OTHELLO.

La vérité !

Me doutais-je, avant toi, de ces heures d'ivresse

Que volait à mon lit une épouse traîtresse ?
 Je ne le savais pas, c'était loin de mes yeux ,
 Je dormais confiant, j'étais libre et joyeux,
 Et je ne trouvais point sur ses lèvres la trace
 De baisers qui, des miens, avaient souillé la place.
 Le volé qui l'ignore en somme est-il volé ?
 Je dis hautement non !

IAGO.

Je suis fort désolé
 Que vous parliez ainsi.

OTHELLO.

Soit, mais je le déclare :
 Tous les trésors sans prix de sa beauté si rare ,
 Elle les eût livrés à mille comme à lui,
 Que, ne le sachant pas, je restais aujourd'hui
 Ce que j'étais hier, heureux dans l'ignorance :
 Je sais ! L'heure a sonné de l'amère souffrance !
 Adieu donc pour toujours le respect et l'honneur !
 Adieu rêves, adieu tout espoir de bonheur !
 A vous de même, adieu, beaux escadrons de guerre,
 Aux panaches flottants, qui m'enflammaient naguère !
 Adieu les grands combats qui de l'ambition
 Font une vertu mâle ! Adieu l'émotion
 Du hennissant coursier, du clairon qui résonne ,
 Du fifre à l'aigre bruit, du tambour qui bourdonne !
 Adieu, noble bannière aux plis majestueux !
 Adieu, le cher orgueil, l'appareil fastueux
 De la guerre ! Adieu, vous, instruments indomptables

Qui, comme Dieu, lancez des foudres redoutables !
Adieu ! Pour Othello, son rôle est achevé !

IAGO.

En êtes-vous, hélas ! à ce point arrivé ?

OTHELLO, le saisissant à la gorge dans un transport de fureur.

Misérable ! tu vas me prouver ici même
La culpabilité de la femme que j'aime ,
La prouver, entends-tu , la prouver à mes yeux ;
Ou , par tout ce qu'attend mon âme , il vaudrait mieux
Pour toi n'être qu'un chien , que d'avoir à répondre
A ma juste fureur qui sur ton front va fondre !

Il le repousse avec violence.

IAGO.

O ciel !

OTHELLO.

Oui, dis-moi tout ; mais sache bien qu'il faut
Une preuve éclatante et qui monte si haut
Qu'on n'y puisse accrocher l'ombre même d'un doute ;
Ou malheur à ta vie !

IAGO.

Hélas ! je vous écoute ,
Mais comment vous parler, ô mon noble seigneur ?

OTHELLO.

Si tu l'as outragée en me brisant le cœur ,
Dédaigne de prier , reste sans conscience ,

Prends les sentiers du mal avec insouciance ,
 Commets mille actions dont le Ciel ait horreur ,
 Emplis à ton aspect le monde de terreur ,
 Et de tous ces forfaits, ta trahison infâme
 Est le plus sûrement l'acte à damner ton âme !

IAGO , comme cédant à un accès de désespoir.

O puissance divine ! O cieux , défendez-moi !...
 Votre esprit n'a donc plus , seigneur , ni frein ni loi ?...
 Que Dieu soit avec vous !... Je vous remets mon grade.

Se frappant la poitrine.

Niais ! l'honnêteté naïve et sans parade
 De ta vie , on l'érige en crime tortueux !
 Sois témoin , sois témoin , ô monde monstrueux ,
 Des périls que l'on court à vouloir être honnête !
 Mais assez : je m'éloigne et jure sur ma tête
 Qu'à ce prix douloureux la leçon servira :
 Bien avisé celui qui plus tard me verra
 M'attacher à quelqu'un , quand l'opprobre et l'injure
 Sont tout ce que recueille une affection pure.

Il fait mine de partir.

OTHELLO , l'arrêtant.

Non ; tu dois être honnête : ami , ne t'en va pas.

IAGO.

Mieux vaudrait être faux : être honnête ici-bas
 C'est s'aliéner ceux qu'on sert en galant homme.

OTHELLO , s'abandonnant de nouveau à ses emportements

Par l'univers ! je crois qu'elle est fidèle en somme ,

Et je ne le crois pas ! Je te crois vertueux
Et je ne le crois pas ! Oh ! choc tumultueux
Où mon esprit se brise ! Alors, quoi qu'il m'en coûte ,
Une preuve, une preuve, et fais cesser le doute !
Mon nom, pur jusqu'ici comme l'astre du soir ,
Autant que l'est mon front désormais sera noir ;
Mais, par l'Enfer ! s'il est des lacets ou des lames ,
Des abîmes sans fond, des poisons ou des flammes ,
Je ne souffrirai point ce supplice infamant !
Donc la preuve ! la preuve ! ici, dès ce moment !

IAGO.

Comme la passion, monseigneur, vous consume !
Et c'est mon dévouement, hélas ! qui seul l'allume...
Vous voudriez la preuve ?...

OTHELLO.

Ah ! si je la voudrais !
Mais sache qu'au besoin je te l'arracherai.

IAGO, avec une froide assurance.

Vous l'aurez. Mais comment faut-il qu'on la produise ?
Allez-vous exiger que je vous introduise
Auprès d'eux, pour que là, bouche ouverte, interdit,
Vous puissiez de vos yeux voir le flagrant délit ?

OTHELLO.

Mort et damnation !

IAGO.

Il est peu raisonnable
D'espérer les surprendre à leur œuvre damnable :

Jamais, soyez-en sûr, d'autres yeux que les leurs
Ne seront les témoins de leurs folles ardeurs.
Ne demandez donc pas cette preuve absolue
Et qui semble la seule en votre esprit voulue :
Aurait-on, en effet, le tempérament vif
Ou d'un bouc, ou d'un loup, ou d'un singe lascif,
De rustres avinés montrât-on l'impudence,
Qu'en pareil cas, du moins, on est plein de prudence.
Mais si de certains faits, des observations,
D'où découlent pour moi les indications
Qui de la vérité nous ouvriront la porte,
Ont pour vous quelque prix, tout ce que de la sorte
J'ai dans les mains déjà d'indices concordants,
Je suis prêt ici même à les rendre évidents.

OTHELLO.

Montre-moi, montre-moi qu'elle m'est infidèle !

IAGO.

Je devrais par pitié cesser de parler d'elle ;
Mais puisqu'en ma faiblesse et dans mon dévouement
J'ai commencé, j'irai jusques au dénoûment...
Naguère étant logés tous deux chez le même hôte,
Le lieutenant et moi nous couchions côte à côte :
Lui sommeillait, mais moi, ne faisant que gémir
D'une rage de dents, je ne pouvais dormir.
Il en est qu'à ce point l'âpre remords bourrèle,
Que souvent leur pensée, en dormant, se révèle :
Du nombre est Cassio. Dans son sommeil, voici
Qu'en soupirant soudain il murmure ceci :

« O ma Desdémona, cachons avec prudence ,
 « Cachons-lui nos amours ! » Et, grave concordance ,
 Sa main cherche ma main , la presse avec ardeur ,
 Et sa bouche murmure : « Idole de mon cœur ! »
 Puis , ce sont des baisers pleins d'amoureuse fièvre
 Que coup sur coup s'acharne à me donner sa lèvre :
 J'allais, moi, l'arracher à cet enivrement ,
 Quand un nuage au front lui monte à ce moment ;
 Me serrant dans ses bras plus follement encore :
 « Oh ! sort fatal, dit-il, qui t'a donnée au More ! »

OTHELLO.

Monstrueux, monstrueux !

IAGO, avec indifférence.

Vrai rêve de dormeur.

OTHELLO, avec désespoir.

Oui, mais rêve criant plus haut qu'une clameur
 L'acte infâme accompli ! Ce n'est, dis-tu, qu'un rêve :
 C'est la réalité !

IAGO, froidement.

Puisqu'il faut que j'achève ,
 Je vais encor citer des faits moins éclatants
 Mais qui, joints aux premiers, certes, sont importants.

OTHELLO, avec fureur.

Ces deux mains la broiront !

IAGO.

Non, soyez charitable :

Jusqu'ici qui nous dit qu'elle ait été coupable ?
Rien encor n'est prouvé... mais je voudrais savoir ,
Toutefois , si jamais vous vîtes un mouchoir ,
Tout de fraises brodé , dans les mains de madame ?

OTHELLO.

Oui , c'est le premier don que je fis à ma femme ,
Et je le connais bien.

IAGO.

Je ne le savais pas.
Était-ce maintenant ce mouchoir ? En tout cas ,
J'en ai vu ce matin un de tous points semblable
Aux mains de Cassio , qui , le fat méprisable ,
Devant moi s'en servait comme d'un vil chiffon
Pour s'ôter de la lèvre un reste de savon.

OTHELLO.

Quoi ! mon mouchoir ? le mien !

IAGO.

Oh ! que ce fût le vôtre ,
Chose fort vraisemblable , ou que c'en fût un autre ,
Pourvu qu'à votre femme on ait vu ce mouchoir ,
La présomption est qu'elle a fort bien pu choir.

OTHELLO.

Scélérat ! que n'a-t-il quarante mille vies !
Ma haine et ma fureur seront inassouvies ,
Si je n'ai que son sang dans lequel me venger !...
Ainsi , de tout cela rien , rien n'est mensonger !...

Avec un redoublement de violence.

Ma tendresse , Iago ! tiens , le souffle qui passe

L'emporte dans les airs, la disperse en l'espace !
Viens des enfers, Vengeance, envahir tout mon cœur !
Cède à la haine, Amour, ton sceptre sans honneur !
Gonfle-toi, bous, mon sein, au feu qui te calcine :
Un aspic t'a mordu de sa dent assassine !

IAGO.

De grâce, calmez-vous.

OTHELLO.

Du sang ! du sang ! du sang !

IAGO.

Calmez-vous. Votre cœur un jour s'adoucissant,
Sentira le besoin d'être indulgent peut-être.

OTHELLO.

Non, te dis-je, Iago : sache mieux me connaître.
De même que l'Euxin, dont le courant glacé
N'a jamais de reflux, va dans son cours forcé
Vers la mer Propontide et l'Hellespont sans cesse,
De même ma pensée, au courant qui la presse,
Dans sa marche de sang ne peut rétrograder :
Inflexible, et sans plus désormais regarder,
Ni chercher en arrière une indigne tendresse,
Elle ira, m'entraînant à l'œuvre vengeresse !

Fléchissant le genou.

Par le Dieu qui me voit, par ce ciel azuré,
Je n'agirai qu'ainsi : c'est un serment sacré !

IAGO, se précipitant à genoux à ses côtés.

Ne vous relevez pas.

Levant les yeux au ciel.

O vous, feux innombrables,
Phares des cieux ! ô vous, éléments redoutables
Qui nous environnez ! soyez tous les témoins
Qu'Iago jure ici de dévouer ses soins,
Que dis-je ! de donner ses jours, jusqu'à son âme
Pour venger Othello de cet outrage infâme !
Qu'il ordonne, et, dût l'ordre être un sanglant mandat,
Je saurai l'accomplir en fidèle soldat !

Ils se relèvent.

OTHELLO.

J'accepte ; et maintenant, voici ce que j'impose
A ton bras dévoué sur qui je me repose :
Que Cassio soit mort avant qu'il soit trois jours !

IAGO.

Je l'avais pour ami : votre arrêt sans recours
Le condamne : il mourra ! Mais elle ! qu'elle vive !

OTHELLO.

Je la voue aux enfers !... Courtisane lascive,
Damnation sur toi !... Mais viens, retirons-nous ;
C'est peu que ma fureur la destine à mes coups :
Je veux armer ma main d'irrésistibles armes
Pour mieux l'anéantir, ce démon plein de charmes !...
Allons, viens, Iago, je te fais lieutenant.

IAGO, avec enthousiasme.

A vous ma vie entière et mon sang maintenant !

Ils sortent.

SCÈNE IV

Le jardin du château.

Entrent DESDÉMONA, ÉMILIA et LE BOUFFON.

DESDÉMONA, au bouffon.

De Cassio, dis-moi, connaîtrais-tu l'adresse ?

LE BOUFFON.

Son adresse ¹? Oh! oui, certe, et ma bonne maîtresse
Doit deviner pourquoi.

DESDÉMONA.

Je ne devine pas.

LE BOUFFON.

Mais nier son adresse est un fort méchant cas :
Il n'aurait qu'à vouloir et d'estoc et de taille
L'exercer sur mon dos.

DESDÉMONA.

Tu ne dis rien qui vaille :

Connais-tu sa maison ?

¹ Dans le texte original, le calembour du clown porte sur le mot *lie*, qui veut dire à la fois *coucher*, *demeurer* et *mentir*. Il eût été impossible de reproduire cette plaisanterie dans notre langue. M. François-Victor Hugo a ingénieusement tourné la difficulté en faisant porter le jeu de mots sur le mot *adresse*; nous faisons cet emprunt à sa remarquable traduction en prose, que nous avons, d'ailleurs, plus d'une fois consultée avec fruit.

LE BOUFFON.

Deux faits sont évidents :
C'est que vous l'indiquer, c'est vous mettre dedans.

DESDÉMONA.

Que veux-tu dire encore ?

LE BOUFFON.

Ignorant sa demeure,
Je vous mettais dedans si j'avais tout à l'heure
Désigné quelque adresse.

DESDÉMONA.

Allons, va t'enquérir
De Cassio : fais tout pour me le découvrir.

LE BOUFFON.

Je cours interroger de ce pas tout le monde,
Et, comme au catéchisme, il faudra qu'on réponde
Demande par demande.

DESDÉMONA.

Oui, c'est cela : dis-lui
Que sa cause à mes yeux est gagnée aujourd'hui,
Qu'il ait donc bon courage et qu'il vienne au plus vite.

LE BOUFFON, avec gravité.

Il ne me paraît pas que cet ordre explicite
Soit, madame, au-dessus de mon entendement :
Je vais exécuter votre commandement.

Il sort.

DESDÉMONA.

Comment ai-je égaré ce mouchoir ?

ÉMILIA, un peu [']troublée.

Je l'ignore

Vraiment.

DESDÉMONA.

Cet accident, vois-tu, je le déplore
Bien plus, Émilia, que si j'avais perdu
Mille cruzades ¹ d'or. Le repos n'est rendu
A mon cœur qu'en songeant à toute la noblesse
De mon époux ; chez lui, rien de cette bassesse
Dont l'esprit est atteint chez les hommes jaloux :
Cette perte autrement éveillait son courroux.

ÉMILIA, souriant.

Jaloux, ne l'est-il pas ?

DESDÉMONA.

Qui ? lui ? non, je t'assure.

Il est né sous un ciel, au feu duquel s'épure
L'âme aussi bien que l'air ; la sienne est sans noirceur,
N'a nul vil sentiment...

ÉMILIA.

Chut ! voici monseigneur.

DESDÉMONA, bas à Émilia.

Allons, pour Cassio de nouveau j'intercède

¹ Cruzade, ancienne monnaie d'or du Portugal, qui valait un peu plus de onze francs.

Et parlerai si bien qu'il faudra qu'on me cède.

Entre Othello.

Allant souriante à lui.

Comment vous trouvez-vous ?

OTHELLO.

Je vais parfaitement,

Madame...

A part.

S'observer, quel horrible tourment !

Haut.

Et vous, Desdémona ?

DESDEMONA, gaiement.

Moi, toujours à merveille.

OTHELLO, cérémonieusement.

Voulez-vous me livrer cette main sans pareille ?

Il lui prend la main.

Elle est moite, madame.

DESDEMONA.

Elle n'a jusqu'ici

Souffert ni par les ans, ni par le noir souci.

OTHELLO, faisant mine de lire dans sa main.

Moite et tiède à la fois, cette main enivrante

Indique bien : cœur chaud, nature exubérante ;

Mais elle dit en outre : abus de liberté.

Le jeûne, la prière et quelque austérité

Seraient donc opportuns ; le cas même est critique :
Je crains, en suivant là cette ligne érotique,
Que le démon ne veuille y frayer son chemin.
A tout prendre, pourtant, c'est une honnête main.

DESDÉMONA.

Vous pouvez l'attester. C'est cette main loyale
Qui vous donna mon cœur.

OTHELLO, amer.

Donation royale,
J'en conviens. Seulement, jadis c'étaient les cœurs
Qui faisaient don des mains : dans les nouvelles mœurs
Tout est mains, plus de cœurs !

DESDÉMONA, surprise et troublée.

Pour cela, je l'ignore.

Reprenant son ton enjoué.

D'après votre promesse — on s'en souvient encore,
Mon ami...

OTHELLO.

Ma promesse ?

DESDÉMONA.

Oui, j'ai fait appeler
Le pauvre Cassio, pour qu'il vînt vous parler.

OTHELLO, brusquement.

J'ai besoin d'un mouchoir : prêtez-moi donc le vôtre.

DESDÉMONA, lui tendant son mouchoir.

Bien volontiers. Tenez.

OTHELLO, repoussant sa main.

Non ; je voudrais cet autre
Dont je vous fis présent.

DESDÉMONA.

Je ne l'ai point ici.

OTHELLO.

Ah !

DESDÉMONA.

Mais non , monseigneur.

OTHELLO.

Je vous blâme en ceci.

Ce mouchoir fut donné par une Égyptienne
A ma mère. C'était une magicienne
Pour laquelle les cœurs n'avaient point de secret.
Dans la main de ma mère en plaçant cet objet,
Cette femme lui dit de le porter sans cesse ;
Qu'à ce prix de mon père elle aurait la tendresse ,
Mais que , si par malheur ce talisman sacré
A d'autres se donnait, s'il était égaré ,
L'époux , brisant alors ses attaches fidèles ,
Convolerait sur l'heure à des amours nouvelles.
Ma mère me légua ce mouchoir à sa mort
Pour la compagne à qui je confiais mon sort :
Son vœu fut exaucé. Tel qu'il le fut pour elle ,

Qu'il vous soit précieux comme votre pruneau :
Le perdre ou le donner serait un grand malheur
Et pour vous un sujet d'éternelle douleur.

DESDÉMONA.

Vraiment est-il possible ?

OTHELLO.

Une vertu magique
En ce tissu réside. Une sibylle antique
Qui vécut de tels jours qu'elle vit deux cents fois
Le soleil accomplir ses annuelles lois,
En broda le dessin : la soie en fut fournie
Par des vers consacrés de date indéfinie ;
La teinture en provient de cœurs momifiés
De vierges, que son art avait vivifiés.

DESDÉMONA.

Est-ce la vérité ?

OTHELLO.

Rien de plus véritable
Que de ce talisman le pouvoir redoutable.

DESDÉMONA , tristement.

C'est un malheur alors de me l'avoir donné.

OTHELLO , violemment.

Ah ! pour quelle raison ?

DESDÉMONA, suppliante.

Ce ton passionné,
Amer, d'où vous vient-il? Quel souci vous agite?

OTHELLO, violent.

Est-il perdu? donné? Voyons, répondez vite,
Qu'en avez-vous fait?

DESDÉMONA, atterrée.

Ciel!

OTHELLO.

Vous avez répondu?

DESDÉMONA.

Il ne peut, monseigneur, vraiment être perdu;
Mais enfin, s'il l'était?

OTHELLO.

Ha!

DESDÉMONA.

Non, c'est impossible
Qu'il le soit.

OTHELLO.

Donnez-m'en une preuve ostensible :
Montrez-moi le mouchoir.

DESDÉMONA, qui s'est approchée d'Othello, avec enjouement.

Eh bien! oui, ce désir,
Je saurai l'exaucer, mais plus tard, à loisir.

Allez, je ne suis point dupe de votre ruse :
Pour ne pas m'écouter, vous prenez cette excuse ;
Voyons ! que Cassio soit par vous rappelé.

OTHELLO, *menaçant.*

Trouvez-moi ce mouchoir ! Je me sens bien troublé...

DESDÉMONA.

Vous savez qu'en talent aucun ne le dépasse...

OTHELLO.

Le mouchoir !

DESDÉMONA.

Revenons à Cassio, de grâce.

OTHELLO.

Le mouchoir !

DESDÉMONA.

Il fondait sur votre attachement
Son espoir d'avenir et son avancement :
Vos dangers, vous savez avec quelle constance
Il les a...

OTHELLO.

Le mouchoir !

DESDÉMONA.

Quelle étrange insistance !

Cessez, je vous en prie.

OTHELLO, la repoussant brusquement.

Arrière ! Laissez-moi !

Il sort avec violence.

ÉMILIA, hochant la tête.

Monseigneur, dites-vous, n'est pas jaloux ? Ma foi !...

DESDÉMONA.

Jamais je ne le vis à ce point irascible.

Ce mouchoir a sans doute une vertu nuisible :

J'éprouve un grand chagrin de l'avoir égaré.

ÉMILIA.

Dans les premiers temps l'homme est de nous ignoré.

Un jour nous découvrons, séduisante trouvaille,

Que lui c'est l'estomac, et nous la victuaille :

Il mange en affamé jusqu'à ce qu'il soit plein,

Et puis tout uniment nous met hors de son sein...

Mon mari ! Cassio !...

Entrent Cassio et Iago.

IAGO, à Cassio.

Je vous le dis encore,

Obtenez qu'elle insiste et de nouveau l'implore.

Montrant Desdémona.

Tenez, l'heureux hasard ! Approchez : parlez-lui.

DESDÉMONA.

Eh bien ! cher Cassio, quoi de bon aujourd'hui ?

CASSIO.

Je viens encor porter à vos pieds ma requête.

De ma grâce, madame, achevez la conquête :
Oh ! rendez-moi la vie avec l'attachement
De l'homme à qui toujours reste mon dévouement.
Plus de retards surtout ! Si mon offense est telle
Qu'un passé tout d'honneur, qu'une douleur mortelle,
Que mes fermes projets d'un prudent avenir,
Que mes vœux suppliants ne puissent obtenir
Mon pardon, que du moins au plus tôt je le sache :
De désespoir alors à Chypre je m'arrache,
Et, traînant après moi la résignation,
J'irai chercher au loin quelque occupation
Où tristement j'attende un retour de fortune.

DESDÉMONA.

Ah ! pauvre Cassio, déclarée importune,
Mon intercession pour vous est sans valeur :
Ce n'est plus monseigneur qu'on voit dans monseigneur !
S'il était de visage aussi méconnaissable
Qu'il l'est d'humeur, vraiment je serais excusable
De nier que c'est lui. Je désire, à mon tour,
Que les anges du ciel pour moi plaident un jour,
Comme j'ai fait pour vous ; mais j'ai su lui déplaire
Par mon trop franc parler, au point que sa colère
Ne connaît plus de borne : il faut donc, malgré nous,
Que vous patientiez. Ce que je puis pour vous,
Je le veux faire, et mieux, croyez-en ma franchise,
Que si c'était pour moi : que cela vous suffise.

IAGO.

Quoi ! vraiment il serait à ce point irrité ?

ÉMILIA.

Il nous quitte à l'instant, certes, bien agité.

IAGO.

Agité, lui, grand Dieu ! J'ai vu dans la bataille
Des rangs de ses soldats fauchés par la mitraille
Et son frère tomber foudroyé dans ses bras :
Son visage d'airain ne bronchait même pas.
Par de pareils transports s'il est vrai qu'il l'exprime ,
Il faut un motif grave au courroux qui l'anime.
Je cours le trouver.

DESDÉMONA.

Bien ! c'est d'un brave soldat.

Iago sort.

A Cassio.

Ce doit être à coup sûr une affaire d'État ,
Son courrier de Venise, ou quelque complot sombre
Dans Chypre même éclos et découvert dans l'ombre ,
Qui met ainsi le trouble en son limpide esprit :
L'homme en pareil cas change, et le meilleur s'aigrit.
Le souci dominant qui l'absorbe et l'accable ,
Le rend pour tout injuste , inquiet , irritable :
Tel un doigt dont on souffre imprime au bras entier
La douleur dont ce doigt fut le siège premier.

A Émilie.

L'homme n'est pas un dieu, d'ailleurs, il faut le dire :
C'est un tort de vouloir qu'à jamais il soupire
Et se montre empressé comme au jour nuptial.
Gronde-moi donc, amie : en soldat déloyal,

En rebelle j'ai pu l'accuser dans mon âme
D'avoir été peu juste à l'égard de sa femme ;
Mais je n'écoutais là qu'un témoin suborné,
Et mon noble Othello fut à tort condamné.

ÉMILIA.

Priez Dieu que ce soit quelque cause éphémère,
Et non point un accès de jalousie amère,
Dirigé contre vous, qui l'ait ainsi troublé.

DESDÉMONA.

Oh ! comment serait-il à ce point aveuglé ?
Ai-je donné jamais prise à sa jalousie ?

ÉMILIA.

Lorsque l'on est sujet à cette frénésie,
On est jaloux de tout, jaloux hors de saison,
Jaloux rien que pour l'être, et sans nulle raison.
La jalousie ! ah Dieu ! ce monstre à face blême
S'engendre, je le crois, naît et vit de lui-même.

DESDÉMONA.

Que le ciel garde alors le cœur de mon époux
D'un pareil monstre !

ÉMILIA.

Amen !

DESDÉMONA, à Émilie.

Allons le trouver.

A Cassio.

Vous,

Promenez-vous ici, Cassio ; si je l'ose ,
Je vais encor plaider près de lui votre cause :
Puisse enfin le succès couronner mon effort !

CASSIO.

Je remets en vos mains, madame , tout mon sort.

Sortent Desdémona et Émilie. Entre Bianca par le côté opposé.

BIANCA.

Salut ! cher Cassio !

CASSIO.

Vous dehors, toute chère ,
A pareille heure ! Rien ne pouvait mieux me plaire.
Ma belle Bianca va bien toujours ? D'honneur,
Je me rendais chez elle, affamé de bonheur.

BIANCA.

Et moi chez vous, monsieur. Quoi ! toute une semaine
Sans me voir ! Sept longs jours et sept nuits dans la peine ?
Cent soixante heures ! Or, les heures qu'un amant
Vole à notre tendresse étant certainement
Plus longues deux cents fois que les heures d'horloge,
Faites l'affreux calcul : il est à votre éloge.

CASSIO.

Pardon, ma Bianca ; je suis si tourmenté
Depuis ces derniers temps ! Que ma tranquillité
Renaîsse, et je courrai vous payer mon absence.
Mais, puisque je vous tiens, vous voudrez bien, je pense,
Me faire un grand plaisir !

Lui mettant dans les mains le mouchoir de Desdémona.

Regardez ce mouchoir :

J'en voudrais un pareil.

BIANCA.

Que me faites-vous voir ,

Cassio ? Ce mouchoir dénonce une infamie :

Vous le tenez en don d'une nouvelle amie ;

Oui, vous m'avez trompée, et je vois clairement

Qu'il n'est pas d'autre cause à votre éloignement.

CASSIO.

Non, ce mouchoir n'est point le don d'une maîtresse ;

Et lorsque vous doutez ici de ma tendresse ,

Vous avez tort ; chassez ce soupçon puéril

Que le démon vous souffle.

BIANCA , prenant le mouchoir.

Alors d'où vous vient-il ,

Ce beau chiffon ?

CASSIO.

Chez moi je l'ai trouvé par terre :

Qui l'y put apporter reste encore un mystère ;

Mais il est si joli , si richement brodé ,

Que sans doute il sera bientôt redemandé ,

Et c'est dans cette crainte , à coup sûr vraisemblable ,

Que je vous saurais gré de m'en faire un semblable.

Sur ce , ma tendre amie , adieu présentement.

BIANCA.

Vous me quittez sitôt ?

CASSIO.

Oui, car précisément
J'attends mon général, et je craindrais, ma chère,
Qu'il ne fût mécontent de me voir une affaire
D'amour.

BIANCA, avec dépit.

En vérité?

CASSIO, lui prenant la main.

Mais je t'aime toujours.

BIANCA.

Vantez-vous-en, monsieur, surtout depuis huit jours.
Mais accompagnez-moi du moins vers ma demeure,
Et promettez ce soir d'être à moi de bonne heure.

CASSIO.

Je ne puis à regret vous suivre qu'un moment ;
Mais je jure ce soir...

BIANCA, le menaçant du doigt en riant.

Tenez bien ce serment.

Ils sortent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une terrasse donnant sur le jardin du château.

Entrent OTHELLO et IAGO.

IAGO.

Eh quoi! vous y pensez, monseigneur?

OTHELLO.

Si j'y pense!

IAGO.

Pour un baiser furtif, une si mince offense?

OTHELLO.

Un baiser en secret!

IAGO.

Ou pour le fait banal

De s'être vus de nuit, mais sans songer à mal?

OTHELLO.

De nuit, et point de mal! Morale monstrueuse

Empruntée à l'Enfer ! Non, l'âme vertueuse
Qui s'égare à ce point s'est livrée au démon,
Et l'on tente le ciel par ces actes sans nom.

IAGO.

Mais s'ils n'ont point péché, que devient votre blâme ?
Supposons que je donne un mouchoir à ma femme...

OTHELLO.

Eh bien, quoi ?

IAGO.

Le mouchoir à coup sûr devient sien,
Et dès lors, ce me semble, elle peut de ce bien
Disposer à sa guise.

OTHELLO.

Elle est aussi tutrice
De son honneur : peut-elle au gré de son caprice
En disposer, crois-tu ?

IAGO.

Laissons l'honneur à part.
L'honneur est un fluide invisible au regard :
Beaucoup semblent l'avoir qui n'ont rien de semblable,
Tandis que mon mouchoir est un objet palpable...

OTHELLO. .

Par le ciel, je l'aurais oublié de grand cœur !...
Tu dis donc... Oh ! vois-tu, le fait en sa noirceur
Sur mon esprit s'abat, comme un corbeau lugubre,

Messager de malheur, sur un toit insalubre !...
Il a bien le mouchoir, et tu me l'as juré ?...

IAGO.

Le fait est sûr ; mais quoi ?

OTHELLO.

Mais, s'il est avéré,
L'outrage est sans égal.

IAGO.

Non, j'en connais un pire.
Ah ! si je répétais tout ce qu'il ose dire !...
Il est, vous le savez, de ces gueux éhontés
Qui, non contents d'avoir par leurs témérités,
Ou par sa faute, hélas ! triomphé d'une femme,
Vont se targuant partout de leur victoire infâme.

OTHELLO.

Il a dit quelque chose ?

IAGO.

Incontestablement,
Mais rien qu'il ne soit prêt à nier sous serment.

OTHELLO, avec fougue.

Et quelle chose ?

IAGO, affectant la douleur.

Hélas !... je ne me la rappelle
Que trop bien...

OTHELLO.

OTHELLO.

Mais quoi donc?

IAGO, éclatant.

L'infamie ¹....

OTHELLO, avec désespoir.

Avec elle?

IAGO.

Avec elle, sur elle, ainsi qu'il vous plaira.

OTHELLO.

Sur elle ! Le mensonge, en ce cas, qu'il aura...

Mais avec elle ! Horreur ! inexpiable crime !

Le mouchoir ! son aveu ! le mouchoir ! quel abîme !...

Oh ! le pouvoir tenir avec la corde au cou,

Le contraindre à parler, puis l'étrangler, ce fou !...

Je frissonne, et pourtant ma nature est bien forte :

S'irait-elle troubler, briser de cette sorte

Sur de vagues soupçons, sur des mots sans valeur ?

Non ! réel est mon sort, trop prouvé mon malheur !...

Scélérat ! lèvres, yeux, tout son corps fut ta proie !...

Ton aveu !... le mouchoir !... C'est l'Enfer qui t'envoie !...

Il tombe sans mouvement sur un banc.

¹ Voir la note de la page 138. La même équivoque se présente ici. Iago répond au « Mais quoi donc ? » d'Othello par le mot *lie*, qui veut dire « couché », ou bien « menti, calomnié ». Othello, dans sa réplique, relève le mot dans sa double signification. C'est là un de ces passages, fréquents dans Shakespeare, d'une difficulté de traduction pour ainsi dire insurmontable.

IAGO, les bras croisés, le contemplant froid et railleur.

Opérez, mes poisons, opérez jusqu'au bout !
C'est ainsi dans mes mains qu'à mon gré se résout
Le sort de ce niais ; c'est qu'ainsi que sa femme,
Innocente de fait, toute pure en son âme,
A son front portera le sceau du déshonneur !

Voyant approcher quelqu'un, et sur le ton du désespoir.

Maître ! noble Othello ! monseigneur ! monseigneur !

Entre Cassio.

Avec calme.

Ah ! c'est vous, Cassio ?

CASSIO, se précipitant vers Othello.

Grand Dieu ! que signifie ?...

IAGO.

Le général, voyez ! tombé d'épilepsie :
C'est sa seconde attaque ici depuis hier.

CASSIO.

Mais frottez-lui la tempe et lui donnez de l'air.

IAGO.

Non ! laissons-le. Ce mal veut suivre un cours paisible.
Si nous le tourmentions, une écume nuisible
Lui viendrait à la bouche, et bientôt sous nos yeux
Il serait assailli de transports furieux.
Mais tenez, le voilà qui reprend connaissance ;
Ne vous faites point voir. Il va rentrer, je pense :

Dès qu'il sera parti, revenez au plus tôt ;
Il faut absolument que je vous dise un mot.

Cassio sort.

S'approchant avec un feint intérêt d'Othello.

Êtes-vous mieux ? J'ai craint, général, la rudesse
Du coup pour votre tête.

OTHELLO.

As-tu la hardiesse
De me vouloir railler ?

IAGO.

Vous m'accusez à tort,
Monseigneur. Vous railler ! non ; mais je fais effort
Pour que vous acceptiez votre malheur en homme.

OTHELLO.

Un homme, en mon état, n'est plus qu'un monstre en somme.

IAGO.

Tout grand centre habité compte alors dans son sein
Bien des monstres, ma foi, qui se donnent la main !

OTHELLO, se levant avec impétuosité.

Qu'a-t-il dit ?

IAGO.

Du courage ! A ce bât qui vous blesse ,
Combien d'autres que vous se sont faits sans faiblesse !
Hé ! c'est par millions qu'on compte les vivants
Qui rentrent chaque nuit dans des draps décevants ,

Croyant, les malheureux ! y régner sans pârtaage.
Vous n'aurez plus du moins le honteux avantage,
Dont peut seul se gaudir le diable en ricanant,
D'étreindre en votre lit tout d'amour rayonnant,
Quand vous la jugiez pure, une femme impudique :
Mieux vaut cent fois la voir sous son jour véridique ;
Telle vous la savez, telle il la faut traiter.

OTHELLO.

Ta sagesse en ceci n'est pas à discuter.

IAGO, lui désignant un enfoncement dans la terrasse.

Maintenant je vais là vous poster en silence,
Mais veuillez me promettre un peu de patience ;
Voici pourquoi : tandis que, dans un désespoir
Que vous n'auriez point dû laisser apercevoir,
Vous gisiez sur ce banc vaincu par la souffrance,
Ici vint Cassio, le cœur plein d'espérance.
Je l'ai vite éloigné, craignant qu'il ne surprît
Votre prostration et de corps et d'esprit ;
Mais il doit revenir sur ma demande expresse
Pour causer un instant, et j'en ai sa promesse .
Vous vous tiendrez caché dans cet enfoncement,
D'où vous pourrez à l'aise en leur rayonnement
Examiner les traits, recueillir la parole
Et noter l'air vainqueur de ce faquin frivole ,
Sur ce thème toujours ravi d'être écouté.
Vous l'entendrez bientôt, mû par sa vanité,
Me raconter comment cet amour prit naissance ,
Quel jour il en obtint l'indigne récompense,

Quand il voit votre femme, à quelle heure, en quel lieu...
Remarquez bien le ton, les gestes!... Mais, pour Dieu,
Gardez votre sang-froid, général; soyez homme,
Et, quoi qu'il dise, ayez ce cœur fier qu'on renomme.

OTHELLO, montrant l'endroit où il va se cacher.

Oui, rusé, patient, sera là mon courroux,
Mais ailleurs sanguinaire, implacable en ses coups!

IAGO.

Point de mal à cela : chaque chose a son heure.
Il est temps, cachez-vous, et que seul je demeure.

Othello se cache. Il verra tout ce qui va se passer sans être vu lui-même.

Iago, seul, sur le devant de la scène, à part.

Je vais à Cassio parler de Bianca,
Cette aimable beauté qui si bien trafiqua
De ses attraits pour vivre, et maintenant s'avise
De se sentir pour lui d'un fol amour éprise.
Pour toutes c'est la loi : leur domination
S'étend sur un grand nombre ; à leur sujétion
Un seul maître suffit. Mais l'amour de la belle,
Cassio s'en amuse au point qu'en parlant d'elle,
Il ne fait plus que rire... Il arrive !...

Cassio paraît au fond.

S'il rit,
Othello perd du coup le peu qu'il a d'esprit :
Sa jalousie aveugle, ou plutôt son délire
Interprétera tout, gestes, propos, sourire,
A rebours...

Tendant avec cordialité la main à Cassio.

Comment va notre cher lieutenant ?

CASSIO.

Hélas ! d'autant moins bien qu'il est clair maintenant
Que vous ne m'octroyez que par pure ironie
Un titre auquel je tiens plus encor qu'à la vie.

IAGO, haut.

Desdémona pour vous n'a qu'à le demander...

Bas et rapidement.

Si c'était Bianca !

Haut.

Vous l'auriez sans tarder.

CASSIO, souriant.

C'est bien vrai, pauvre fille !

OTHELLO, qui se montre à la dérobée pour mieux entendre,
à part, avec colère.

Il a souri, le traître !

IAGO.

Elle est folle d'amour pour vous, son dernier maître.

CASSIO, riant.

J'en conviens : elle m'aime avec assez d'ardeur.

OTHELLO, à part.

Bien loin de s'en défendre, il en rit sans pudeur.

IAGO.

Écoutez, Cassio.

Il lui parle à l'oreille.

OTHELLO, à part.

Bien ! Iago l'excite
A dire son histoire et son œuvre maudite !

IAGO, à haute voix, en riant.

Oui, mon cher, elle y compte, et rêve votre main
En mariage...

CASSIO, éclatant de rire.

Ah ! ah !

OTHELLO, à part, avec une rage croissante.

Tu triomphes, Romain,
Tu triomphes !

CASSIO, riant toujours.

Ma main ? Une femme galante !
Croyez-vous ma raison à ce point chancelante ?
Fi ! mon cher. Ah ! ah ! ah !

OTHELLO, à part.

Reste à voir qui rira
Le dernier !

IAGO, insistant.

Avec vous elle se marîra,
C'est le cri général.

CASSIO, sérieux.

Cessons ce badinage.

IAGO.

Taxe-moi, si je mens, de méchant personnage.

OTHELLO, à part.

Ainsi, jusqu'à mes jours, tout est donc escompté.

CASSIO.

La folle ! C'est un bruit qu'elle a seule inventé :

Moi, je n'y suis pour rien.

Iago fait un signe furtif à Othello.

OTHELLO, à part.

Ce signe, est-ce l'histoire ?

CASSIO.

Je viens de la quitter. Sa fureur est notoire
A courir après moi. J'étais dernièrement
Sur le bord de la mer à parler un moment
A des Vénitiens, lorsque notre effrontée
Survenant, devant tous à mon cou s'est jetée...

OTHELLO, à part, avec une ironie amère.

« O mon cher Cassio ! » dut-elle s'écrier :

Au geste de ce fat, on le peut parier.

CASSIO, riant.

Et, pendue à mon cou, de pleurs toute baignée,
Voilà que d'une voix de tendresse imprégnée
Elle murmure...

Éclatant.

Ah ! ah !

Il parle à l'oreille d'Iago.

OTHELLO, à part, grinçant des dents.

Maintenant il lui dit,
L'infâme ! à quel moment il profana mon lit.
Oh ! le sang et les chairs de ta face abhorrée,
A quels chiens dévorants les donner en curée !

CASSIO, à haute voix.

Elle et moi, nous allons, mon cher, en briser là.

IAGO, bas en riant.

En ma présence alors. Regardez, la voilà !

Entre Bianca très-animée.

CASSIO, bas à Iago.

Ah ! la maîtresse fouine, et qu'elle est parfumée !...

A Bianca.

Qu'avez-vous à me suivre ainsi, ma belle aimée ?

BIANCA, avec emportement.

Je voudrais voir le diable et sa mère après vous !

Montrant le mouchoir de Desdémona.

Quel est ce beau mouchoir qu'avec vos airs si doux
Vous m'avez fait tantôt ridiculement prendre ?
La sottise que j'étais ! Quoi ! vous osez prétendre
Ignorer qui chez vous déposa cet objet :
Vous le devez tenir d'un gracieux sujet !

Et puis me demander d'en broder un semblable :
Mais vraiment la requête est tout à fait aimable.

Lui jetant le mouchoir dans les mains.

Tenez ! Vous pouvez bien porter votre mouchoir
A qui vous le donna : je ne veux pas le voir.

CASSIO.

Quoi ! voilà le motif de ce dépit extrême ?

OTHELLO, à part, avec désespoir.

O ciel ! c'est mon mouchoir ! Oui, c'est mon mouchoir même !

BIANCA, à Cassio.

Ce soir, soupez chez moi, si c'est votre plaisir,
Ou bien tout autre soir qu'il vous plaira choisir.

Elle sort avec fracas.

IAGO.

Courez donc la calmer.

CASSIO.

C'est, ma foi, nécessaire,
Si je veux éviter l'éclat qu'elle va faire.

IAGO.

Soupez-vous chez elle ?

CASSIO.

Oui, c'est à supposer.

IAGO.

Je vous rejoindrai là : nous avons à causer.

OTHELLO.

CASSIO.

Vous m'y verrez.

IAGO.

C'est dit : alerte à votre rôle.

Cassio sort. Othello s'élance de sa cachette.

OTHELLO.

Comment vais-je, Iago, l'assassiner ?

IAGO.

Le drôle !

Avez-vous remarqué de quel rire insultant
Il émaillait l'histoire, en me la racontant ?

OTHELLO.

Oh ! Iago !

IAGO.

D'ailleurs vous avez, je suppose,
Reconnu le mouchoir ?

OTHELLO, hésitant.

Oui, j'ai vu quelque chose ;
Mais était-ce le mien ?

IAGO, levant la main.

J'en fais, moi, le serment,
Et je dis qu'on ne peut agir plus lâchement.
Quoi ! celui qui rendit votre femme infidèle,
Donne ainsi par dédain le mouchoir qu'il tient d'elle
A cette Bianca !

OTHELLO.

Je voudrais le tuer

Durant neuf ans entiers, sans discontinuer !...

Une femme si douce ! Une femme si belle !

Une femme adorable !...

IAGO.

Oh ! ne parlons point d'elle ;

Tâchez de l'oublier.

OTHELLO.

Puisse-t-elle pourrir

Et tomber à l'Enfer ! Je la ferai périr

Dès cette nuit ! Mon cœur se change en pierre dure :

Se frappant la poitrine avec force.

J'y frappe, et de ma main je sens la meurtrissure...

Créature divine ! Ah ! le plus fier des rois

Reposant auprès d'elle eût adoré ses lois !

IAGO.

Ne vous écartez point du but qui vous réclame.

OTHELLO.

Bien, bien !... Mais sache aussi ce qu'elle est, cette femme :

Sans rivale à l'aiguille ! Un talent accompli

En musique ! Sa voix rendrait l'ours assoupli !

Et d'une intelligence en tous points si féconde !

D'un esprit si charmant ! D'une âme si profonde !

IAGO.

Elle en est à mes yeux plus coupable, en ce cas.

OTHELLO.

Mille et mille fois plus, je n'en disconviens pas...
Et puis d'une nature attachante et si tendre !

IAGO.

Que trop tendre vraiment !

OTHELLO.

On ne peut la défendre,
Non, non !... Mais quel malheur, Iago, quel malheur !
Sois-en juge, Iago.

IAGO.

Pardieu ! si votre cœur
Déborde d'indulgence envers sa félonie,
Laissez-la donc au mal : nul, si de sa manie
Vous ne vous fâchez point, n'ira s'en occuper.

OTHELLO, rendu à sa fureur.

Je la déchirerai de ces mains ! Me tromper !

IAGO.

L'acte est bien odieux !

OTHELLO.

Avec mon subalterne !

IAGO.

Ah ! c'est bien en cela que l'affront me consterne.

OTHELLO.

Iago ! Cette nuit fournis-moi du poison.

Je ne la verrai point; j'aurai cette raison ,
De peur que son beau corps, sa grâce enchanteresse
N'aille rendre mon âme à son devoir traîtresse...
Cette nuit, Iago !

IAGO.

L'empoisonner, ma foi,
Ce n'est pas faire assez : il faudrait, suivant moi,
L'étouffer dans son lit, dans ce lit qu'un complice
Avec elle a souillé.

OTHELLO.

Bien : ce sera justice !

IAGO.

Et quant à Cassio, je l'enterre sans bruit :
Vous serez là-dessus mieux fixé vers minuit.

OTHELLO.

A merveille.

On entend une sonnerie de trompettes. Surpris et écoutant.

Ce son ? que penses-tu qu'il dise ?

IAGO.

Qu'un envoyé sans doute arrive de Venise.

Il regarde au loin.

Oui, c'est Lodovico que je vois approcher :
Votre femme le suit : on l'aura dû chercher.

Entrent Desdémona, Lodovico et sa suite.

LODOVICO, saluant Othello.

Général, Dieu vous garde!

OTHELLO, s'efforçant de sourire.

Un vœu d'heureux présage!

LODOVICO.

Du Doge et du Sénat j'apporte ce message.

Il lui tend un pli cacheté.

OTHELLO, effleurant la dépêche de ses lèvres.

Je baise l'instrument de leur autorité.

Il va un peu à l'écart, brise le cachet de la lettre et se met à la parcourir,
tout en jetant à la dérobée ses regards sur Desdémona.

DESDÉMONA, gaîment à Lodovico.

Dans Venise, cousin, quelle est la nouveauté?

IAGO, à Lodovico.

Notre estime pour vous est, je crois, trop connue
Pour vous laisser douter de votre bienvenue.

LODOVICO, lui tendant la main.

Merci. Le lieutenant Cassio va-t-il bien?

IAGO.

Il vit toujours, monsieur.

DESDÉMONA.

Triste sort que le sien!

Il n'est plus lieutenant : pour obtenir sa grâce,
Unissez vos efforts aux miens, que rien ne lasse.

OTHELLO, d'une voix sourde, en la regardant.

Bien pensé !

DESDÉMONA, saisie.

Monseigneur ?

OTHELLO, se replongeant dans la lecture de la dépêche et lisant à haute voix.

« Veuillez donc dans ce cas,
« Sitôt que vous aurez... »

LODOVICO, à Desdémona.

Il ne vous parlait pas ;
Il lisait la dépêche. Au fond, est-il bien grave
Le reproche que fait votre époux à ce brave ?

DESDÉMONA.

Grave, oh ! non, je le jure, et je ne sais vraiment
Ce que je ne ferais pour son acquittement,
Tant j'aime Cassio.

OTHELLO, froissant la dépêche avec violence.

Feux d'enfer et tonnerre !

DESDÉMONA.

Ciel !

OTHELLO, faisant avec menace un ou deux pas vers elle.

Quoi ! pas même un peu de bon sens ordinaire !

DESDÉMONA, à Lodovico, voyant qu'Othello s'est remis à lire.

Mais il est courroucé ?

OTHELLO.

LODOVICO.

Non, plutôt stupéfait,
Je crois, de ce qu'il lit. Ce message, en effet,
Le rappelle à Venise, et celui qu'on désigne
Pour occuper ici sa fonction insigne,
C'est Cassio.

DESDÉMONA.

J'en suis heureuse.

OTHELLO, qui s'est approché de Desdémone, terrible.

En vérité !

DESDÉMONA, reculant alarmée.

Qu'avez-vous ?

OTHELLO.

A mon tour, je m'avoue enchanté
De vous voir en démence.

DESDÉMONA.

Oh ! que voulez-vous dire,
Mon doux seigneur ?

OTHELLO, hors de lui.

Démon !

Il la frappe avec la dépêche qu'il tient froissée à la main.

DESDÉMONA, éclatant en sanglots, mais avec douceur.

Qu'ai-je fait qui m'attire
Un affront si cruel ?

LODOVICO, gravement.

Je voudrais, monseigneur,
Affirmer dans Venise un tel fait sur l'honneur,
Nul ne le croirait vrai, tant il passe croyance...

Montrant Desdémona,

De ces yeux tout en pleurs implorez la clémence.

OTHELLO.

Oh ! démon ! Oh ! démon ! Si la femme en pleurant
Fertilisait la terre, en se transfigurant
Chaque pleur aussitôt ferait un crocodile,
Ce monstre que l'on dit aux larmes si facile¹ !

A Desdémona avec violence.

Hors de ma vue !

DESDÉMONA.

Hélas ! si je dois en restant
Vous offenser, je pars.

Elle fait mine de s'éloigner.

LODOVICO, à Othello.

Quelle douceur pourtant !
Rappelez-la, de grâce.

OTHELLO.

Eh ! revenez, madame.

DESDÉMONA, revenant sur ses pas.

Me voici.

¹ Allusion à la légende que le crocodile verse des larmes sur sa victime, en la dévorant.

OTHELLO, désignant Lodovico.

Ce seigneur près de lui vous réclame.

Brusquement à Lodovico.

Que lui voulez-vous ?

LODOVICO.

Moi ?

OTHELLO.

Si j'ai pu définir
Vos désirs, c'était bien qu'on la fît revenir :
Regardez ! Elle marche en avant, en arrière ;
Les larmes sans effort inondent sa paupière,
Et comme elle est soumise ! Oui, comme elle obéit !...

A Desdémona.

Sanglotez ! sanglotez !

A Lodovico, frappant sur la dépêche.

Quant à ce qu'on m'écrit

Là...

A Desdémona qui pleure.

C'est l'émotion d'une comédienne !

A Lodovico.

Seigneur, la volonté du Sénat est la mienne ;
Il me rappelle. Soit !

A Desdémona.

Retirez-vous. Plus tard ,
Madame, l'on ira vous chercher de ma part.

A Lodovico.

Tout est bien entendu : je retourne à Venise.

A Desdémona, qui est demeurée.

Arrière ! Hors d'ici !

Desdémona s'éloigne en sanglotant.

A Lodovico.

Ce message m'avise

Que Cassio de Chypre est nommé gouverneur :

Je vais le publier. Vous me ferez l'honneur

De souper avec moi, je pense : sur mon âme,

J'ai plaisir à vous voir.

Avec rage et comme égaré.

Boucs et singes ¹ !... L'infâme !

Il sort avec violence.

LODOVICO.

C'est là ce noble More en qui notre Sénat

Voit le plus sûr espoir et l'orgueil de l'État ?

C'est là cette âme ferme et ce grand caractère

Que nulle passion n'ébranle, ni n'altère ?

C'est là ce fier courage impénétrable au trait

De la fortune adverse ? Eh ! qui s'en douterait ?

IAGO.

Certe, il est bien changé.

¹ Réminiscence des paroles d'Iago à la scène II de l'acte troisième :

« Puisque même aurait-on le tempérament vif

« Ou d'un bouc, ou d'un loup, ou d'un singe lascif. »

LODOVICO.

Mais il est en délire?

Sa raison a péri?

IAGO.

Tout ce que je puis dire
C'est qu'il est ce qu'il est. Je ne dois formuler
Ni surprise, ni blâme, et n'ai point à parler.
S'il n'est pas en effet tout ce qu'il devrait être,
Plaise au ciel le guérir!

LODOVICO.

Frapper ce charmant être,
Sa femme ! C'est indigne.

IAGO.

Oui, c'est fort malheureux ;
Mais puisse-t-il encor d'un acte plus affreux
Ne devenir coupable !

LODOVICO.

En a-t-il l'habitude,
Ou bien est-ce le coup si subit et si rude,
Par l'ordre du Sénat à son orgueil porté,
Qui cause ainsi le trouble en son sang excité ?

IAGO.

Ce que je sais, hélas ! et vois dans sa colère,
Un sentiment d'honneur m'oblige à vous le taire :
Les faits, au demeurant, viendront tout révéler,

Sans que je sois contraint, moi, de le dévoiler :
Observez avec soin comment il se comporte.

LODOVICO.

Je rougis qu'il ait pu me tromper de la sorte.

Ils sortent.

SCÈNE II

Une salle du château.

Entrent OTHELLO et ÉMILIA.

OTHELLO.

Rien vu, me dites-vous ?

ÉMILIA.

Non, ni n'ai-je entendu,
Ni remarqué chez eux rien qui fût défendu.

OTHELLO.

Ils devaient cependant bien souvent être ensemble ?

ÉMILIA.

Mais il n'est aucun mal à cela, ce me semble :
S'ils se voyaient parfois et s'ils causaient entre eux,
Jamais il ne fut dit un seul mot hasardeux.

OTHELLO.

Ne se parlaient-ils point par moments à l'oreille ?

ÉMILIA.

Non pas, je vous l'atteste.

OTHELLO.

Ils savaient à merveille
Vous éloigner, sans doute ?

ÉMILIA.

Et comment ?

OTHELLO.

Pour avoir
Son éventail, ses gants, son masque, son mouchoir ?

ÉMILIA.

Mais pas le moins du monde.

OTHELLO.

Ah ! c'est fort, je le jure !

ÉMILIA, avec chaleur.

J'ose tout parier que votre femme est pure,
Et j'offre sans trembler mon salut comme enjeu.
Que si votre croyance est autre, eh bien, par Dieu !
Une telle pensée est fausse et vous abuse.
Un misérable a dû par mensonge et par ruse
Égarer votre esprit : que ce vil imposteur
Soit maudit comme fut le serpent tentateur !
Si celle-là n'est point chaste, honnête et fidèle,
Nul mari n'est heureux, toute femme, auprès d'elle,
Étant plus noire alors qu'aucun forfait n'est noir.

OTHELLO, après une pause.

Allez me la chercher, je désire la voir.

Émilia sort.

Elle n'est point à court de paroles, non certe !
 Mais quelle entremetteuse, en son métier experte ,
 N'en eût dit tout autant ? Son office innomé
 Fait d'elle un réceptacle à triple tour fermé,
 Plein d'immondes secrets : cependant elle prie ;
 Je l'ai vue à genoux !

Rentre Émilia avec Desdémona.

DESDÉMONA, tremblante.

De Votre Seigneurie

Je me rends à l'appel.

OTHELLO, railleur.

Mon trésor précieux,

Approchez.

DESDÉMONA, s'avançant.

Qu'est-ce donc ?

OTHELLO.

Montrez-moi bien vos yeux

Et levez votre front.

DESDÉMONA, le regardant ingénument en face, avec douceur.

De quelle fantaisie

Votre humeur inquiète est-elle encor saisie ?

OTHELLO, sèchement à Émilia.

Vous, à vos fonctions ! Deux amants langoureux ,

S'ils ne sont laissés seuls, ne sauraient être heureux.
Allez, fermez la porte, et, si quelqu'un approche,
En toussant prévenez que l'on vient. Sans reproche,
Sachez mieux votre emploi. Maintenant laissez-nous.

Émilie sort. Un long silence. Desdémone demeure comme fascinée sous le regard terrible d'Othello.

DESDÉMONA, tombant à genoux.

Je vous adjure ici, suppliante, à genoux,
De ne point prolonger cet effrayant langage :
Dans vos discours j'entends gronder comme un orage,
J'assiste à vos fureurs, mais je ne sais en quoi
J'en puis être l'objet.

OTHELLO, effrayant.

Quelle es-tu, dis-le-moi ?

DESDÉMONA, se relevant, avec dignité.

Votre femme, seigneur, votre fidèle femme.

OTHELLO.

Oui, fais-en le serment et parjure ton âme,
De peur que le Démon, par croyance à ta foi,
Le temps venu, n'hésite à se saisir de toi :
Damne-toi doublement ; dis que tu m'es fidèle !

DESDÉMONA

Ah ! le Ciel le sait bien.

OTHELLO.

Il te sait criminelle,
Plus fausse que l'Enfer.

DESDÉMONA.

Envers qui, monseigneur ,
Avec qui suis-je fausse et manqué-je à l'honneur ?

OTHELLO, la contemplant éperdu.

Desdémone ! Oh ! va-t'en ! Va-t'en loin de ma vue !

Il tombe sanglotant dans un fauteuil.

DESDÉMONA.

Heure néfaste, hélas ! qui t'eût jamais prévue ?

Se penchant avec tendresse sur Othello.

Vous pleurez. Oh ! qui fait ainsi couler vos pleurs ?
Malheureuse ! Est-ce moi qui vous vauz ces douleurs ?
Si de votre rappel vous accusez mon père,
Si c'est là par malheur ce qui vous désespère,
N'en faites point tomber le reproche sur moi ;
Nous avons à subir tous deux la même loi :
J'ai perdu son amour, si vous avez sa haine.

OTHELLO, sans l'écouter et comme se parlant à lui-même.

Le destin m'eût forgé sa plus pesante chaîne ;
Le Ciel, dans sa colère et pour mieux m'éprouver,
De tous les maux humains eût voulu m'abreuver ;
J'aurais par lui connu le besoin, la souffrance,
Jusques à l'esclavage ; il m'eût pris l'espérance,
Que mon âme, s'armant de résignation,
Eût fièrement porté sa condamnation :
Même eût-il fait de moi l'emblème fatidique
Que le doigt du mépris à tout passant indique,
Eh bien, j'aurais encor pu souffrir cet affront,

Si bas qu'il m'eût fallu tenir courbé mon front !
 Mais me voir expulsé du grenier d'abondance ,
 Duquel il me faut vivre ou perdre l'existence ;
 Mais la trouver tarie , et tarie à jamais ,
 La fontaine limpide et féconde où j'aimais
 A sentir chaque jour se retremper ma vie ,
 Ou n'avoir en son lieu qu'une mare croupie ,
 Qu'un cloaque de fange où des crapauds hideux
 S'amoucellent grouillants pour s'accoupler entre eux ,
 C'en est trop !

Se levant avec exaltation.

Et toi-même, ô Patience, fille
 Impassible des cieux, en qui leur bonté brille,
 Mise en face soudain d'un tel comble d'horreur,
 Tu sentirais l'Enfer bouillonner dans ton cœur!...

DESDÉMONA, accablée.

Vous m'estimez au moins honnête et vertueuse ?

OTHELLO.

Oui, comme une nuée ivre, tumultueuse
 De mouches s'abattant avec lubricité
 Sur un amas de viande, aux chaleurs de l'été !

Contemplant longtemps Desdémone qui s'appuie défaillante à un fauteuil ,
 avec des yeux où l'amour et la pitié le disputent à la fureur.

O fleur enchanteresse au parfum qui pénètre
 Et subjugué les sens, tu n'aurais point dû naître !

DESDÉMONA.

Hélas ! à mon insu quel crime ai-je commis ?

OTHELLO, poursuivant sans écouter.

Quoi ! ce livre si beau que Dieu m'avait remis ,
Cette page si blanche et si chastement pure ,
Devaient-ils se ternir d'une telle souillure !

Avec une recrudescence de fureur.

Qu'as-tu commis, dis-tu ? Qu'as-tu commis ? Malheur ,
Femme éhontée, à toi ! Si dans le déshonneur
Ma bouche osait tracer ta carrière impudente ,
Elle te brûlerait comme une forge ardente !
Qu'as-tu commis ? Le ciel à ton aspect s'emplit
D'infection ! La lune en tressaille et pâlit !
Le vent qui baise tout dans son vol téméraire
S'engouffre en gémissant dans le sein de la terre ,
Pour ne point t'effleurer ! Qu'as-tu commis ? Tu n'es
Qu'une prostituée !

DESDÉMONA.

Ah ! que vous déchaînez
D'outrages contre moi !

OTHELLO.

J'ai dit prostituée :
Ne t'es-tu dans ce but assez évertuée ?

DESDÉMONA.

Comme je suis chrétienne et devant Dieu, seigneur ,
Non ! si rester fidèle et l'être avec bonheur
D'âme autant que de chair à l'époux qu'on adore ,
Ne fut jamais le fait de qui se déshonore ,
Je ne suis pas infâme, et vous vous méprenez.

OTHELLO.

OTHELLO.

Vous n'êtes pas infâme ? Eh bien ! vous m'étonnez.

DESDÉMONA.

Aussi vrai, devant Dieu, que je serai sauvée !

OTHELLO, avec un rire sinistre.

Est-il possible ?

DESDÉMONA, levant les yeux au ciel.

O Ciel ! qui me vois éprouvée,
Pitié, pitié sur nous !

OTHELLO.

J'implore, sur ce point
Votre pardon, madame, et je n'en reviens point
D'avoir pu vous confondre avec cette coquine
Dont tout Venise sait l'astuce libertine,
La femme d'Othello.

Rentre Émilie.

A Émilie.

Quant à vous, je vous dis
Que vous gardez l'Enfer et non le Paradis.
Notre entretien est clos. Pour votre peine honnête,
Voici !

Il lui jette dédaigneusement une bourse.

Fermez à clef et demeurez discrète.

Il sort avec violence. Desdémona s'affaisse presque évanouie sur un siège.

ÉMILIA, s'agenouillant auprès d'elle.

Mais qu'a-t-il ? qui le peut mettre en un tel émoi ?

Comment vous sentez-vous? Vite, répondez-moi,
Chère et bonne maîtresse.

DESDÉMONA.

Ah! tout anéantie.

ÉMILIA.

Mais qu'avait monseigneur, de grâce, à sa sortie?

DESDÉMONA, douloureusement distraite.

Qui?

ÉMILIA.

Monseigneur, madame.

DESDÉMONA.

Et quel est ton seigneur?

ÉMILIA.

Mais justement le vôtre.

DESDÉMONA, rappelant ses esprits.

En ai-je un? oh! douleur!...

Tiens, ne m'oblige pas à parler davantage :
Je ne puis plus pleurer; pourtant mon seul langage
Devrait être des pleurs... Je souhaite d'avoir
Mes draps de mariage à mon lit pour ce soir :
Contente mon caprice. A ton mari va dire
Maintenant qu'il accoure, et que je le désire.

ÉMILIA, se levant, à part.

Quels changements, mon Dieu, sont survenus ici!

Elle sort.

DESDÉMONA, seule ; secouant douloureusement la tête.

Il fut juste sans doute en me traitant ainsi ;
Ne l'est-il pas toujours ? Pour avoir pu l'induire
A cet affreux soupçon , j'ai dû mal me conduire.

Rentre Émilie avec Iago.

IAGO.

A vos ordres, madame. O Ciel ! mais qu'avez-vous ?

DESDÉMONA.

Ah ! que puis-je répondre ? On a des moyens doux,
Des procédés empreints d'indulgente tendresse
Pour les petits enfants qu'avec amour on dresse ;
C'est tendrement ainsi qu'il eût dû me guider :
Je ne suis qu'une enfant quand je m'entends gronder.

IAGO.

Mais qu'a-t-il pu vous faire ?

ÉMILIA, avec indignation.

Il a flétri madame
Sans pitié, lâchement du nom le plus infâme ,
En déversant sur elle un flot d'indignité
Qu'aucun cœur vraiment fier jamais n'a supporté.

DESDÉMONA.

Ce nom, le mérité-je, Iago ?

IAGO.

Belle dame ,
Mais quel nom ?

DESDÉMONA.

Que pour moi le dise votre femme.

ÉMILIA.

« Une prostituée ! » un mot édifiant ,
Que n'eût point employé le plus vil mendiant
Parlant à sa femelle !

IAGO.

Et quelle en fut la cause ?

DESDÉMONA , sanglotant.

Je vous prie, est-ce à moi d'en savoir quelque chose ?

IAGO.

Ne pleurez point, voyons. Ah ! quel funeste jour !

ÉMILIA.

Elle a donc délaissé dans son fatal amour
Les partis les plus beaux, son père, sa patrie,
Tous les siens, pour se voir par cet homme en furie
Outragée à ce point ! J'en rugis de douleur !

DESDÉMONA.

Ah ! désormais ma vie appartient au malheur.

IAGO.

Je le blâme et le plains. Mais d'où vient cette rage ?

DESDÉMONA.

Qui peut le dire ?

ÉMILIA , avec feu.

Moi, sur ma tête je gage
Qu'un effronté coquin, scélérat suborneur,
Maroufle sans scrupule et roué flagorneur,
Doit se trouver au fond de cette félonie :
Il aura fait servir la basse calomnie
A ses desseins secrets ; et si cela n'est pas,
Corde au cou, je consens qu'on me mène au trépas.

IAGO.

Tais-toi donc. Où trouver, ma chère, un pareil homme ?
L'humanité n'a pas de tels monstres, en somme.

DESDÉMONA.

Que Dieu l'ait en pitié, s'il s'en trouve un pareil !

ÉMILIA , impétueusement.

Qu'on l'accroche au gibet plutôt en plein soleil !
De l'Enfer dévorant que ses os soient la proie !
Qui pousse monseigneur dans cette indigne voie ?
Qu'a-t-il ? Où vit-il donc, non l'ombre d'un amant,
Mais même un visiteur chez vous ? A quel moment ?
Le More est le jouet de quelque drôle immonde.
Que ne dénonces-tu de tels coquins au monde,
Et ne mets-tu, Dieu juste ! en chaque honnête main
Un fouet pour fustiger tout nu l'affreux vilain
Du levant au couchant.

IAGO.

Pas tant de véhémence !

ÉMILIA

Si ! malédiction sur cet homme !... Eh ! j'y pense :
Peut-être est-ce un beau sire aussi digne de foi
Qui vous aura jadis entre le More et moi
Conté qu'il existait quelque intrigue frivole ?

IAGO.

Vous tairez-vous enfin ? Vous n'êtes qu'une folle.

DESDÉMONA, les mains jointes.

Oh ! que faire , Iago , pour qu'il me soit rendu ?
Cours le chercher , ami . S'il est pour moi perdu ,
Ce Ciel qui nous éclaire est témoin que j'ignore
Comment il m'est ravi .

Tombant à genoux.

Tu le vois , je t'implore

A genoux . Si jamais , — j'en cherche en vain le jour —
Si jamais , Iago , je blessai son amour
Par un mot , par un acte ou par une pensée ;
Si jamais mon regard , mon oreille abusée ,
Aucun de mes sens fit battre un instant mon cœur
Pour tout autre être humain que pour mon cher seigneur ;
Si jamais je cessai , s'il se peut que je cesse
De l'avoir pour seul culte et pour seule tendresse ,
Que le divorce alors vienne nous séparer
Et que Dieu me condamne à ne plus espérer !
De la haine implacable , ah ! je sais la puissance :
S'il est cruel , il peut briser mon existence ;
Il ne parviendra point à tuer mon amour .
Le nom... je ne puis pas le redire à mon tour :

L'horreur me saisisrait devant ce mot cynique...
Et quant à l'acte infâme auquel ce nom s'applique,
Tous les trésors du monde attachés à mes pas
Pour le commettre, ô Dieu ! ne me séduiraient pas !

IAGO, la relevant.

De grâce, calmez-vous. Ce n'est qu'une boutade ;
De ses soucis d'État il a l'esprit malade ;
C'est à vous qu'il s'en prend.

DESDÉMONA, joyeusement.

Oh ! si c'était cela !

IAGO, avec chaleur.

Je l'affirme... et le jure !

On entend une fanfare.

Eh ! qu'entendons-nous là ?

Du souper ces clairons doivent annoncer l'heure :

L'envoyé de Venise est dans votre demeure ;

Vous vous devez à lui ; rentrez, ne craignez rien ,

Séchez vos pleurs, et tout, tout, madame, ira bien.

Ils sortent.

SCÈNE III

Une rue près du château. La nuit vient.

IAGO et RODERIGO se rencontrent.

IAGO, avec effusion.

Ce cher Roderigo !

RODERIGO, sèchement.

Laisse-moi : je déclare
Ta manière d'agir déloyale et barbare.

IAGO.

Déloyale et barbare ?

RODERIGO.

Eh ! parbleu, chaque jour
Ne vois-je pas qu'au lieu d'aider à mon amour,
Tu te fais un plaisir d'irriter ma souffrance
Et de tuer en moi jusques à l'espérance ?
C'en est trop à la fin. Ce que naïvement
J'ai souffert jusqu'ici dans mon aveuglement,
Je m'en veux affranchir.

IAGO.

Tu vas au moins m'entendre,
Roderigo.

RODERIGO.

Pourquoi ? Que pourrais-tu m'apprendre ?

Ne t'ai-je pas déjà beaucoup trop écouté ?
Actes et mots chez toi n'ont point de parenté.

IAGO.

Tu me traites, mon cher, d'une façon inique.

RODERIGO.

Qu'ai-je dit qui ne soit de tous points véridique ?
Oui, tu m'as ruiné ! Ce qu'en fait de bijoux
J'ai remis en tes mains eût, soit dit entre nous,
Suffi pour m'acheter le cœur d'une vestale :
J'ai bien reçu de toi l'assurance morale
Que tu les as portés à la Desdémona,
En dévoilant tout bas la main qui les donna ;
Mais l'espoir caressé, mais la faveur promise,
Où sont-ils ? Au néant, pour prix de ma sottise.

IAGO.

C'est fort bien, continue.

RODERIGO.

Eh ! que vois-tu de bien ?
Quant à continuer, non ! je n'en ferai rien :
Ta conduite envers moi, mon cher, me préoccupe,
Et je suis fatigué de mon métier de dupe.

IAGO.

A merveille !

RODERIGO.

A merveille ? Eh bien, avec fracas
A la belle je cours tout conter de ce pas.
Payer si chèrement pour un amour stérile

Me paraît aujourd'hui le fait d'un imbécile :
Qu'on rende mes bijoux, et volontiers je dis
Un adieu sans retour à mes vœux étourdis ;
Sinon j'aurai de toi bonne et prompte justice.

IAGO.

Est-ce tout ?

RODERIGO.

Oui, je veux que ce sot jeu finisse ;
J'y suis fort résolu.

IAGO.

Vrai, je suis enchanté
De trouver ton esprit à ce point révolté :
De toi je n'eus jamais opinion meilleure,
Ni ne conçus pour toi plus d'espoir qu'à cette heure.
Ta main, Roderigo ! Je comprends ton dépit ;
Mais, d'honneur, je me suis occupé sans répit
Et très-honnêtement encor de ton affaire.

RODERIGO.

Eh bien, mon cher, d'honneur, on ne le dirait guère

IAGO.

J'en conviens : même au fond ton incrédulité
Ne manque ni de sens, ni d'opportunité ;
Mais si — comme, du reste, à ta fière attitude
J'en puis plus que jamais nourrir la certitude —
Tu gardes l'âme haute et portes dans le cœur
La force et le vouloir unis à la valeur,
Je vais t'en demander la preuve souveraine :

Sur quoi, la Desdémone est, dès la nuit prochaine,
Palpitante en tes bras à toi seul pour toujours,
Ou, si je mens, dispose à ton gré de mes jours.

RODERIGO.

Allons, quelle est encor cette folle entreprise?

IAGO.

Sache que par un ordre arrivé de Venise,
De cette île Othello n'est plus le gouverneur,
Et que c'est Cassio qu'il a pour successeur.

RODERIGO.

Que dis-tu? Dans ce cas, le More avec sa femme
Rentre à Venise?

IAGO.

Non : ailleurs on le réclame.
Pour la Mauritanie il s'apprête à partir
Avec Desdémone, tu dois le pressentir,
A moins qu'un accident d'ici là ne survienne
Qui, par sa gravité, dans Chypre le retienne :
Or, le moyen de voir se produire un tel fait
Serait... que Cassio disparût tout à fait.

RODERIGO.

Qu'il disparût? Comment?

IAGO, froidement.

C'est facile à comprendre :
Il n'occuperait point le poste qu'il doit prendre
Si d'un bon coup quelqu'un lui fendait...

RODERIGO, reculant.

Et tu veux
Sans doute m'en charger ?

IAGO.

Oui, si du moins tes vœux
Sont, tout en te vengeant, de te rendre service :
Occasion jamais ne sera plus propice.
Il soupe cette nuit dans certaine maison
Où je vais le rejoindre : il n'a pas le soupçon
Même le plus léger de sa haute fortune.
Entre une heure et minuit, la bonne heure opportune,
Je l'engage à partir : tu veilles quand il sort
Et te jettes sur lui ; s'il te faut du renfort,
J'arrive à l'instant même ; est-il bien téméraire
De penser qu'à nous deux nous ferons son affaire ?
Suis-moi donc, et mets fin à ton étonnement :
Je vais te démontrer par un court argument
Qu'il importe au succès de tes desseins qu'il meure ;
Et c'est toi de sa mort qui voudras hâter l'heure...
La nuit marche : il me faut courir à mon souper ;
Partons... Te sens-tu prêt pour le coup à frapper ?

RODERIGO.

Expose-moi d'abord d'une façon plus claire
Le rôle qui m'attend.

IAGO, le prenant sous le bras et l'entraînant.

Je vais te satisfaire.

Ils sortent.

SCÈNE IV

Un petit salon attenant à la chambre de Desdémona.

Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDÉMONA,
et ÉMILIA.

LODOVICO, prenant congé de ses hôtes.

De grâce, général, ne venez pas plus loin.

OTHELLO.

Je vais prendre un peu l'air, pardon, j'en ai besoin.

LODOVICO, s'inclinant avec respect devant Desdémona.

Daignez croire, madame, à ma reconnaissance
Pour cet accueil charmant.

DESDÉMONA.

Cousin, votre présence
Est ici chère à tous et pour nous un honneur.

OTHELLO, à Lodovico.

Veillez passer, monsieur.

Pendant que sort Lodovico, s'approchant de Desdémona, bas et avec calme.

Desdémona !

DESDÉMONA.

Seigneur !

OTHELLO.

Allez vous mettre au lit ; je reviens dans une heure :
Que personne, ce soir, près de vous ne demeure ;

Tournant la tête vers Émilie.

Renvoyez cette femme. Avez-vous bien compris ?

DESDÉMONA.

Oui.

Othello sort.

ÉMILIE, accourant auprès de Desdémone.

Que se passe-t-il ? On dirait ses esprits
Subitement calmés et sa colère en fuite.

DESDÉMONA.

Il m'a dit qu'il allait revenir tout de suite :
Je dois me mettre au lit et te congédier.

ÉMILIE.

Comment, moi ?

DESDÉMONA.

C'est son ordre : il faut donc s'y plier.
Ainsi va me chercher, Émilie, bien vite
Mes vêtements de nuit, et pars, pour que j'évite
De lui déplaire encore.

ÉMILIE.

Ah ! que j'aurais voulu ,
Pour moi, que monseigneur jamais ne vous eût plu !

DESDÉMONA, s'asseyant à une table de toilette.

Oh ! non pas moi, vraiment ! Son courroux, sa rudesse,
Bien loin d'effaroucher, d'amoindrir ma tendresse,
Ont une grâce étrange et du charme à mes yeux.
— Veux-tu me décoiffer ici ? Nous serons mieux. —

ÉMILIA, dénouant la chevelure de sa maîtresse.

J'ai mis à votre lit vos draps de mariage.

DESDÉMONA, rêveuse et d'une voix plaintive.

Je ne puis m'en défendre : une poignante image
Me traverse l'esprit ; si je meurs avant toi,
Prends pour m'ensevelir ces draps, promets-le-moi.

ÉMILIA.

Ne parlez pas ainsi, voyons, je vous en prie.

DESDÉMONA, sans l'écouter.

Une fille, autrefois, du nom de Barbarie,
Servait ma bonne mère. Elle aimait. Son bonheur
Fut court ; on la quitta. Pour tromper sa douleur,
Elle avait sa chanson du *Saule*, chanson vieille
Mais douce, et qui peignait son destin à merveille.
La pauvre enfant est morte en la chantant. Ce soir,
Il emplit tout mon cœur, ce chant de désespoir,
Et j'ai de le redire une invincible envie,
La tête un peu penchée ainsi que Barbarie.....

Comme se réveillant d'un rêve.

Tu fais trop lentement.

ÉMILIA.

Irai-je vous chercher

Un manteau de nuit ?

DESDÉMONA.

Non ; veuillez te dépêcher

De dégrafer ma robe.

Émilie se met à défaire les attaches de la robe.

Ah ! quel homme de race

Que ce Lodovico, distingué, plein de grâce !

ÉMILIA.

Bel homme en même temps.

DESDÉMONA.

Il parle bien.

ÉMILIA, avec enjouement.

Aussi,

Je connais une dame à Venise — et ceci

On vous l'a déjà dû raconter, j'imagine —

Qui serait bien allée à pied en Palestine

Pour un baiser de lui.

DESDÉMONA, absorbée ; elle n'a point entendu Émilie.

Elle chante.

I

Assise au pied d'un sycomore,

Le front penché sur ses genoux,

Elle disait, disait encore :

« Chantez le saule, oh ! chantez tous

« Le saule, le saule, le saule ! »

II

Un frais ruisseau coulait près d'elle,
Dont l'onde, où se mêlaient ses pleurs,
Lui renvoyait, écho fidèle,
Le refrain cher à ses douleurs :
« Le saule ! le saule ! le saule ! »

Donnant à Émilie un collier qu'elle vient machinalement de détacher de son cou,
et parlant.

Mets ceci de côté.

Chantant.

Le saule ! le saule ! le saule !

Parlant.

Vite ! s'il te voyait, il serait irrité.

Elle chante.

III

« Je vais tresser une couronne, »
Dit-elle, « avec le saule vert ;
« Il m'a quittée, oh ! que personne
« Ne le blâme ; plaignez qui perd
« Le saule ! le saule ! le saule ! »

Parlant.

Je mêle les couplets... Écoute donc ! L'on frappe...

ÉMILIE.

C'est le vent qui s'élève.

DESDÉMONA, elle chante.

« Je l'accusai d'être volage ;
« Mais il me dit : Si je le suis,

« A votre tour soyez moins sage ;
 « Vous aimerez, moi ne le puis,
 « Le saule ! le saule ! le saule ! »

Se levant et parlant.

Il faut que je m'échappe ;
 Allons, va-t'en, bonsoir. J'éprouve des douleurs
 Bien vives dans les yeux : est-ce un signe de pleurs ?

Elle retombe assise et baisse tristement la tête.

ÉMILIA, se penchant affectueusement sur elle.

Mais non.

DESDÉMONA.

On me l'a dit... Oh ! les hommes ! les hommes !
 Chez nous, Émilia, toutes tant que nous sommes,
 Penses-tu qu'il en soit qui trompent leurs maris
 Jusques à mériter à ce point leur mépris ?

ÉMILIA, enjouée, comme pour la distraire.

Il en est sans nul doute.

DESDÉMONA.

Au prix de tout un monde ,
 Ferais-tu, toi, jamais cette action immonde ?

ÉMILIA.

Au prix d'un monde !... Et vous ?

DESDÉMONA.

Par la splendeur des cieux,
 Non !

ÉMILIA.

Oh ! sous le regard des astres radieux,
Ni moi non plus vraiment ; mais dans la nuit obscure...

DESDÉMONA.

Dis , pour le monde entier , te ferais-tu parjure ?

ÉMILIA.

Dame ! le monde est vaste et forme un riche prix
Pour un mince péché.

DESDÉMONA , vivement.

Je t'y prends , tu souris ,
Tu ne le ferais pas !

ÉMILIA , insistant en riant.

Si ! je le pourrais faire ,
Pour le défaire après. Certe , en semblable affaire ,
Ce n'est pas un bijou , ce ne sont ni chiffons ,
Ni robes , ni chapeaux , ni mouchoirs , ni jupons ,
Qui me pourraient tenter ; mais le monde ! le monde !
Ah ! qui de nous craindrait — que chacune se sonde ! —
De tromper son mari pour le changer en roi ?
A ce prix j'encourrais le purgatoire , moi !

DESDÉMONA.

Je veux être vouée à l'inferral abîme
Si , pour tout l'univers , moi , je commets ce crime !

ÉMILIA.

C'est le monde qui donne un tel nom à ce fait ;

Mais devenons un jour maîtresses tout à fait
De ce vertueux monde, et comme il saura vite,
Pour nous plaire, ériger nos erreurs en mérite !

DESDÉMONA.

N'importe, je soutiens qu'il ne peut exister
De femme de ce genre.

ÉMILIA.

On en pourrait compter,
Pardon, une douzaine, et même davantage,
Si l'on donnait la Terre à chacune en partage;
Mais je dis que c'est bien la faute du mari,
Quand son honneur aux mains de la femme a péri.
Monsieur met tous devoirs sous ses pieds sans scrupule;
Il fait de notre argent un emploi ridicule;
Il est jaloux, nous bat, et sa félicité
Est de nous déponiller de toute liberté.
Nous avons droit de vivre au sein de l'abondance :
Il nous octroie à peine une maigre pitance.
Et nous ne dirions rien ! Mais nous avons du fiel !
Quelques vertus en nous qu'ait pu mettre le ciel,
Nous voulons nous venger !... Sachez, ne vous déplaise,
Messeigneurs les maris qui n'en prenez qu'à l'aise,
Que la femme en tous points est faite comme vous,
Qu'elle voit, qu'elle sent, et que l'aigre ou le doux
Agit sur son palais tout comme sur les vôtres.
Qui vous entraîne donc quand vous courez à d'autres ?
Le plaisir ? Je le crois. La passion aussi ?
Soit ! Une erreur aimable ? Admis encor ceci !

Mais ne couvons-nous pas, nous aussi, des faiblesses,
Un penchant au plaisir, des passions traîtresses ?
Traitez-nous bien alors, ou nos torts envers vous
Ne sont que le reflet de vos torts envers nous.

DESDÉMONA, se levant.

Bonne nuit ! bonne nuit ! Que Dieu toujours m'inspire
D'aller du mal au bien, et non du mal au pire !

Elles sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue conduisant à la rue habitée par Bianca. Nuit profonde.

Entrent IAGO et RODERIGO.

IAGO, le postant à l'angle de la rue.

Vite ! embusque-toi là contre ce pan de mur :
A l'instant Cassio va passer. Un coup sûr
De ta solide épée , et notre homme est à terre.
Je serai près d'ici. Montre du caractère :
Pour nous c'est le salut ou l'immolation ;
Que rien n'ébranle donc ta résolution.

RODERIGO.

Il pourrait m'échapper : sois bien à ma portée.

IAGO,

A ton poste ! Je gagne une place abritée ,
Mais voisine. Hardi ! Le fer au poing !

Il descend rapidement la rue et se dérobe dans l'enfoncement d'une porte.

RODERIGO.

Ce coup,
S'il faut le confesser, ne me plaît pas beaucoup ;
Mais ce qu'il dit est vrai : l'homme doit disparaître ;
Après tout, un de moins.

Tirant son épée.

Tu vas mourir, mon maître !

IAGO, à part.

J'ai versé sur sa plaie un puissant corrosif :
J'aime à le voir bondir sous la blessure au vif.
Maintenant, que ce soit l'un ou l'autre qui meure,
Ou que sur le terrain chacun des deux demeure,
Tout est profit pour moi. Si Roderigo vit,
Parbleu, je suis bien sûr qu'il viendra sans répit
Me redemander l'or, puis les bijoux, que sais-je,
Tout enfin ce qu'a su lui ravir mon manège ;
Je ne saurais l'admettre. Et, d'un autre côté,
Si Cassio n'est point de ma route écarté,
L'éclat inattendu dont va briller sa vie
Me fait rentrer dans l'ombre et dessécher d'envie,
Sans compter qu'Othello peut lui tout révéler,
Et Dieu sait contre moi comme il devra parler !
Qu'il meure donc !... Il vient ! c'est l'instant favorable.

Cassio paraît à l'entrée de la rue.

RODERIGO, l'épée à la main, s'apprêtant à fondre sur lui.

Je reconnais son pas. C'est lui !

S'élançant sur Cassio et lui portant une botte.

Meurs, misérable !

CASSIO, s'élançant vivement en arrière et dégainant.

Sans mon épais pourpoint, c'en était fait de moi ;
Voyons donc si le tien est aussi bon.

Il lui plonge son épée dans le corps.

A toi !

RODERIGO, tombant.

Je suis mort !

Iago, qui s'est élancé de sa cachette, frappe par derrière Cassio à la jambe,
et prend la fuite.

CASSIO.

Quel brigand m'a frappé par derrière ?
Je viens d'être blessé d'une horrible manière :
Au secours ! au secours !

Il tombe. Entre Othello, enveloppé d'un manteau ; il se tient à distance.

OTHELLO.

C'est sa voix ! Je te puis
Rendre grâce, Iago !

RODERIGO, d'une voix éteinte.

Malheureux que je suis !

OTHELLO, avec rage.

Oui, tu peux bien le dire.

CASSIO, se soulevant avec effort.

O Dieu ! de la lumière !
Quelqu'un à mon secours ! Exaucez ma prière !
Vite un chirurgien !

OTHELLO.

C'est bien lui ! c'est bien lui !

O vaillant Iago, mon plus fidèle appui,
Toi qui si noblement as vengé mon outrage,
Ton exemple m'entraîne et me rend le courage
D'accomplir mon devoir.

Avec fureur.

Le voilà ton amant,
Prostituée ! Il meurt : proche est ton châtimement !
Tes yeux sur moi n'ont plus d'empire. La luxure
Souilla ton lit : le sang lavera la souillure !

Il sort.

Entrent Lodovico et Gratiano. Ils s'arrêtent et paraissent écouter.

CASSIO, se soulevant avec effort.

Quoi ! pas une patrouille ! Oh ! pas même un passant !
Au meurtre ! au meurtre ! Oh ! oh !

Il retombe lourdement sur le pavé.

GRATIANO.

Quel cri retentissant !

Un malheureux, sans doute...

CASSIO, gémissant.

A mon aide ! Oh !

LODOVICO, à Gratiano.

Encore !

Écoutez.

RODERIGO, se frappant la poitrine.

Misérable !

LODOVICO.

Une autre voix implore,
Ce me semble, assistance : en cette obscurité,
Il importe pourtant à notre sûreté
De ne pas avancer, sans que quelqu'un survienne.

RODERIGO, défaillant.

Oh ! tout mon sang se perd. Quelle mort que la mienne !

LODOVICO, écoutant.

J'entends des pas : on vient.

GRATIANO, s'avançant.

C'est vrai : voici venir
Quelqu'un tout en désordre et qui paraît tenir
Un flambeau d'une main, de l'autre main une arme.
Entre Iago, à demi vêtu, une torche à la main gauche, un poignard dans la droite.

IAGO, à Gratiano et à Lodovico.

Qui va là ? Répondez ! D'où vient pareille alarme ?
Quels sont ces cris : Au meurtre ?

LODOVICO.

On l'ignore.

IAGO.

Comment

Ce n'est autour de vous qu'un long gémissement,
Et vous ne savez rien ?

CASSIO.

Au nom du ciel, à l'aide

IAGO, désignant l'endroit.

La plainte vient de là : courons porter remède.

Il se dirige vers l'endroit où est étendu Cassio.

GRATIANO, bas à Lodovico.

C'est l'enseigne du More ?

LODOVICO.

Oui, lui-même en effet,
Un valeureux soldat !

IAGO, se penchant sur Cassio.

Hé ! que vous a-t-on fait
Que vous criez si fort ?

CASSIO, le reconnaissant, avec un cri de bonheur.

Iago, Dieu t'envoie !
Deux ou trois spadassins apostés sur la voie
M'ont traîtreusement mis en cet état piteux :
Oh ! ne t'éloigne pas.

IAGO.

Ne savez-vous rien d'eux,
Mon pauvre lieutenant ? Qui sont ces misérables ?

CASSIO.

Un du moins n'a pu fuir. Ses soupirs lamentables
Me le disent blessé, gisant non loin d'ici.

IAGO.

Les atroces brigands !

A Lodovico et à Gratiano qui se sont approchés de Cassio.

Vous entendez ceci?

Mais venez donc m'aider.

Ils entourent Cassio et le soulèvent.

RODERIGO, d'une voix expirante.

A moi, mon Dieu ! Que faire ?

CASSIO.

Voilà l'un d'eux !

IAGO, se détachant du groupe et se ruant sur Roderigo.

Bandit ! scélérat sanguinaire !

Il le saisit à la gorge et le poignarde.

RODERIGO, d'une voix étouffée, se débattant aux mains d'Iago.

Misérable Iago ! Démon ! Monstre inhumain !

Oh ! oh ! oh !

Il retombe sans mouvement. Lodovico, Gratiano et Cassio n'ont point compris le drame rapide qui vient de s'accomplir. Iago remonte vivement vers eux.

IAGO, simulant une émotion violente.

Hé ! parbleu ! nous verrons bien demain

Qui vient ainsi tuer les gens dans les ténèbres !

Où sont-ils ces maudits, ces vagabonds funèbres ?

Comme la ville dort ! Quoi ! pas même un voisin,

Pas un ne va paraître ? Au meurtre ! A l'assassin !

A Lodovico et à Gratiano, avec emportement.

Ah ça ! messieurs, en vous ai-je des gens honnêtes

Ou non ? Mais parlez donc.

LODOVICO, froidement.

Vous qui sans doute l'êtes,
Mettez-nous à l'épreuve.

IAGO, feignant de ne le reconnaître qu'à ce moment.

Eh ! mais c'est le seigneur
Lodovico ?

LODOVICO.

Lui-même.

IAGO.

Excusez-moi. D'honneur
Je vous croyais bien loin. Ah ! c'est qu'aussi mon âme
Est troublée en songeant au guet-apens infâme
Dont ce cher Cassio...

GRATIANO, l'interrompant.

Cassio ?

IAGO, se jetant à genoux et se penchant sur Cassio.

Pauvre ami,
D'où souffrez-vous ?

CASSIO.

Ma jambe est fendue à demi.

IAGO.

Quoi, grand Dieu ! se peut-il ? Donnez de la lumière !
Un pansement sur place est la chose première...
Ceci me suffira.

Il déchire la manche de sa chemise. Des hommes sont survenus avec des torches et l'éclairent, pendant que, à genoux, il s'occupe de bander la blessure de Cassio.

Entre Bianca dans le désordre d'une toilette de nuit.

BIANCA.

Ces cris de désespoir,
D'où viennent-ils?

IAGO, relevant la tête avec colère.

Quels cris?

BIANCA, s'avançant.

Oh! je vais le savoir.

Elle se jette éperdument sur Cassio qu'elle a reconnu à la lueur des torches.

Cassio! Cassio! Mon seul amour! Ma vie!

Cassio! Cassio!

IAGO, la repoussant avec brutalité.

C'est de la comédie.

A Cassio, les yeux fixés sur Bianca.

Cassio, dites-moi, n'avez-vous nul soupçon
Sur qui vous fit frapper de si lâche façon?

CASSIO.

Non.

GRATIANO, à Cassio.

Je vous plains, monsieur. Quelle affreuse aventure!
Et moi qui vous cherchais...

IAGO, l'interrompant, aux assistants.

J'ai mis la ligature :
Un mouchoir! que j'achève...

Gratiano lui tend le sien. Iago complète le pansement. Se levant.

Un brancard à l'instant,
Afin de transporter notre cher impotent !

Cassio demeure étendu, comme sans vie, sur le sol.

BIANCA, cherchant à se jeter sur le corps de Cassio.

Regardez son état : il est sans connaissance...
Cassio ! Cassio !

IAGO, la repoussant et d'une voix tonnante.

Messieurs, ce que je pense,
C'est que l'instigateur du crime, le voilà !

Du doigt il désigne impérieusement Bianca : celle-ci fait un geste d'horreur
et de dénégation. Se tournant vers Cassio.

Courage, Cassio !

Aux porteurs de torches, montrant l'endroit où gît Roderigo et s'y dirigeant.

Voyons un peu par là
Ce qui se passe.

Se penchant sur Roderigo et reculant comme frappé d'horreur.

Dieu ! Cet autre ami que j'aime,
Roderigo !... Non !... Si ! Par le ciel, c'est lui-même !

GRATIANO.

Quoi ! celui de Venise ?

IAGO.

Hélas ! hélas ! seigneur,
Vous le connaissiez donc ?

GRATIANO, avec tristesse.

Oui. Quel affreux malheur !

IAGO, comme surpris.

Seigneur Gratiano ! Vraiment, c'est vous ? Je pense
Que vous m'avez déjà pardonné mon offense :
Ma douleur doit la rendre excusable à vos yeux.

GRATIANO, ému.

Je vous comprends, monsieur.

IAGO, remontant vers Cassio.

Eh bien ! allez vous mieux ?

Aux assistants, avec impatience.

Le brancard viendra-t-il ?

GRATIANO, contemplant avec émotion Roderigo.

Roderigo !

IAGO.

Sans vie !

Ah ! qu'à son âge, hélas ! elle lui soit ravie !

On apporte un brancard.

Le brancard ! C'est heureux.

Cassio est placé avec précaution sur le brancard.

Aux porteurs.

A présent, veuillez bien
Et marchez doucement. Quant au chirurgien,
Je m'en charge et je cours le requérir moi-même.

Avec dédain, à Bianca qui sanglote.

Vous userez vos yeux à ce déluge extrême.

A Cassio, revenu à lui, montrant Roderigo.

Vous voyez, Cassio, cet homme inanimé :
Il fut de mes amis ; je l'ai beaucoup aimé.
Était-il entre vous un motif de querelle ?

CASSIO , parlant avec effort.

Loin de là : je ne sais comment même on l'appelle.

IAGO , à Bianca.

Çà, vous êtes bien pâle !

Aux hommes du brancard.

Emportez le blessé ;
Cet air vif lui fait mal.

On emporte Cassio. Roderigo a été placé sur un second brancard
et est également emmené.

A Gratiano et à Lodovico.

Messieurs, je suis forcé
De vous garder tous deux.

A Bianca.

Plus pâle encor, ma belle !

La montrant à Gratiano et à Lodovico.

Voyez-vous les terreurs que son regard décele ?

A Bianca.

Eh quoi ! déjà le comble à votre émotion,
Même avant que l'on sonde à fond cette action !
Observez-la, messieurs ; ayez bien l'œil sur elle ;

Cette femme est ici la seule criminelle :
La langue a beau se taire, un crime doit parler.

Bianca, absorbée dans son chagrin, n'a point écouté. Entre Émilie
suivie d'autres personnes.

ÉMILIE, vivement à son mari.

Mais que devenez-vous ? Je vous fais appeler,
Chercher en tout endroit.

IAGO.

Tiens ! Cassio vient d'être
Ici même assailli, mutilé par ce traître
Nommé Roderigo. Deux ou trois chenapans
Avec lui, paraît-il, formaient le guet-apens :
Ils ont fui. Cassio garde un reste de vie,
Mais de son meurtrier la carrière est finie.

ÉMILIE.

Pauvre cher Cassio ! Quel digne et loyal cœur !

IAGO.

Oui, voilà ce qu'on gagne au métier de coureur .
Quand il pourra parler, s'il est franc, qu'il te dise
Chez qui donc de souper il a fait la sottise.

A Bianca.

Hé ! pourquoi tremblez-vous ?

BIANCA.

Il a soupé chez moi :
Je ne trouve point là matière au moindre effroi.

IAGO.

Il a soupé chez vous ? Eh bien ! il faut nous suivre.

ÉMILIA.

L'effrontée ! Oh ! peut-on si honteusement vivre ?

BIANCA.

N'attaquez point ma vie : elle a ses droits côtés
Tout autant que la vôtre à vous qui m'insultez.

ÉMILIA, avec dédain.

Mais oui, croyez cela.

IAGO.

Messieurs, allons rejoindre
Le pauvre Cassio.

A Bianca.

La belle, je vois poindre
De gros ennuis pour vous... Rentre vite au château,
Ma bonne Émilia : prends sur toi le fardeau
D'informer monseigneur aussi bien que madame
De tout ce que tu sais de ce lugubre drame.
Passez devant, messieurs.

Comme tout le monde se met en marche.

A part.

Iago, cette nuit,
Ou ta fortune est faite ou ton rêve est détruit !

Ils sortent.

SCÈNE II

La chambre à coucher de Desdémone. Au fond un grand lit à baldaquin, garni d'amples rideaux d'étoffe qui retombent. Entr'ouverts sur le devant du lit, ils laissent voir Desdémone couchée et endormie. Une lampe brûle sur une table voisine du lit.

Entre OTHELLO. Il tient une épée nue sous le bras. Il ferme à double tour la porte de l'appartement.

OTHELLO.

C'est la cause, ô mon âme¹ ! O vous, chastes étoiles,
Je veux vous la cacher, n'en percez pas les voiles !
Oui, c'est la cause ! Mais

Montrant Desdémone.

je ne puis de ce flanc
Me résoudre à verser une goutte de sang :
En sa blancheur de neige, en son éclat d'albâtre,
Je ne souillerai point ce corps que j'idolâtre.

Il dépose son épée.

Elle mourra pourtant : vivre, au lieu de mourir,
Ah ! que d'hommes encore elle pourrait trahir !
Éteignons cette lampe...

¹ Le commentateur Stéphens explique ainsi la brusquerie de ce début : « Othello, plein d'horreur devant la cruelle action qu'il va « commettre, semble à cet instant chercher sa justification en se rappelant à lui-même « la cause », c'est-à-dire la grandeur de la provocation « qu'il a reçue. »

Il la prend sur la table.

Eh ! qu'importe pour elle ?
En le faisant, je sais qu'une simple étincelle
Lui rendra, si je veux, sa lumière à l'instant ;

Il l'éteint et la dépose. Puis jetant un regard de désespoir sur Desdémona.

Mais toi, si je t'éteins, ô produit éclatant
De l'exquise Nature, est-il un Prométhée
Pour rallumer la flamme en ton sein abritée ?
Quand je t'aurai cueillie, ô rose que j'aimais,
J'aurai détruit ta grâce et ta sève à jamais,
Je te verrai flétrir ! Oh ! qu'au moins sur ta tige
Je te respire encore !

Il se penche sur elle et l'embrasse.

Ineffable prodige !
Son haleine embaumée, ô Justice, en ta main
A presque, en s'exhalant, le don de rendre vain
Ton glaive inexorable !... Encore un ! Un encore !

Il l'embrasse à deux reprises.

La contemplant avec passion.

Reste ainsi dans la mort et, morte, je t'adore
Plus encor que vivante ! Encore un ! Le dernier !

Il l'embrasse.

Se tenant penché sur elle.

Charme doux et fatal qu'il faut sacrifier !
Je pleure. O pleurs amers ! Ma douleur est la même
Que la douleur du Ciel en frappant ce qu'il aime...
La voici qui s'éveille !

DESDÉMONA.

Est-ce vous, monseigneur?

OTHELLO.

C'est moi, Desdémona.

DESDÉMONA, se mettant sur son séant.

Vous m'avez fait grand'peur
En prolongeant ainsi dans la nuit votre absence :
Vous venez maintenant vous mettre au lit, je pense?

OTHELLO.

Avez-vous bien prié, Desdémona, ce soir?

DESDÉMONA.

Oui, monseigneur, oh ! oui.

OTHELLO.

Mais vous pouvez avoir
Un remords persistant dont tremble encor votre âme,
Le souvenir d'un crime? Ah ! de cet acte infâme
Demandez grâce au ciel !

DESDÉMONA, commençant à s'alarmer.

Quels sont ces mots? Pourquoi,
Dans quel but me les dire?

OTHELLO.

Il le faut, croyez-moi.

Il se met à marcher devant le lit d'une façon fiévreuse.

Je vais attendre ici que ton âme égarée

A monter devant Dieu se soit mieux préparée :
Non, je ne voudrais pas, j'en atteste le ciel,
Tuer ton âme aussi dans ton corps criminel !

DESDÉMONA.

Vous parlez de tuer ?

OTHELLO , s'arrêtant devant elle.

Oui !

DESDÉMONA.

Puisse en sa justice
Le Seigneur qui m'entend, alors , m'être propice !

OTHELLO.

Amen de tout mon cœur !

DESDÉMONA.

Si vraiment ce vœu sort
Du cœur, oh ! de vos mains je ne crains point la mort.

OTHELLO.

Ha !

DESDÉMONA.

Mais vous m'effrayez. Vous êtes redoutable
Quand votre œil brille ainsi. Je ne suis pas coupable
Et je ne devrais point éprouver de terreur :
Cependant, malgré moi, je le sens, ah ! j'ai peur !

OTHELLO.

Pense à tous tes péchés.

DESDÉMONA.

Monseigneur, je vous aime :
C'est là tout mon péché.

OTHELLO.

Meurs pour cet amour même !

DESDÉMONA.

Mérite-t-on la mort pour avoir trop aimé ?
Votre lèvre pâlit ; votre œil est enflammé :
Oh ! présages sanglants ! Contre votre colère
Je n'ai plus que le Ciel pour appui tutélaire.

OTHELLO.

Eh bien ! écoute-moi.

DESDÉMONA.

J'obéis.

OTHELLO.

Ce mouchoir

Que je te confiai, que je n'ai pu ravoir,
Tu l'as à Cassio, dans ton ignominie,
Effrontément donné.

DESDÉMONA.

Non, jamais ! Sur ma vie
Et sur mon salut, non ! Qu'on le fasse appeler ;
Vous même ordonnez-lui devant vous de parler !

OTHELLO.

Prends garde, malheureuse, oh ! prends garde au parjure
Qu'entend un lit de mort.

DESDÉMONA.

Votre parole est dure ;
Mais ce n'est pas pour moi l'heure encor de mourir.

OTHELLO, terrible.

Si, l'heure en est venue, et, sans plus discourir,
Confesse à deux genoux ton crime abominable.
Jurerais-tu d'ailleurs que tu n'es point coupable,
Tu ne peux ébranler, tu n'étoufferas pas
La preuve que je tiens et qui veut ton trépas :
Tu vas mourir !

DESDÉMONA.

Dieu juste ! en vos mains je me place !

OTHELLO.

Je dis encore : Amen !

DESDÉMONA, tendant désespérément ses deux bras vers lui.

Vous aussi, faites grâce !

Je ne vous ai jamais en ma vie offensé :
Avec Cassio rien, non, rien ne s'est passé
Dont Dieu même ne puisse attester l'innocence ;
Mon amitié pour lui n'était que bienveillance ;
Jamais, jamais un gage...

OTHELLO.

Ah ! par le ciel, j'ai vu
Le mouchoir en ses mains ; j'ai vu, dis-je, et j'ai cru !
Femme sans foi ! Tu fais de mon cœur une pierre,

Mais ne va pas nommer action meurtrière
Un juste sacrifice : oui, j'ai vu le mouchoir !

DESDÉMONA.

Sans doute à mon insu je l'aurai laissé choir :
Il a pu le trouver ; mais que je sois coupable,
Il ne peut proférer ce mensonge exécrationnel.

OTHELLO, éclatant.

Sais-tu ce qu'il a dit ?

DESDÉMONA, avec chaleur.

Je l'ignore vraiment.

OTHELLO.

Qu'il t'avait possédée !

DESDÉMONA.

Il ment ! Il ment ! Il ment !

OTHELLO.

Non !

DESDÉMONA.

Dieu ! qu'il ose donc devant moi le redire !

OTHELLO.

Et si sa bouche est close ? Iago, dont j'admire
Le cœur honnête, a dû sans bruit régler son sort.

DESDÉMONA.

Oh ! ma terreur devine : il est mort ! il est mort !

OTHELLO, avec fureur.

Autant que de cheveux eût-il compté de vies,
Ma fureur tour à tour les eût toutes ravies!

DESDÉMONA.

On l'a calomnié : je suis perdue!

Elle éclate en sanglots.

OTHELLO, se jetant sur elle avec rage.

Eh quoi!

Misérable, oses-tu le pleurer devant moi?

DESDÉMONA, épouvantée.

Oh! ne me tuez pas! Bannissez-moi!

OTHELLO.

L'infâme!

A bas, prostituée!

DESDÉMONA, le saisissant autour du cou.

Oh! songez à mon âme!

Vous me tûrez demain, mais laissez-moi la nuit!

OTHELLO, la rejetant violemment sur le lit.

Ah! si tu te débats et crois que par ce bruit...

DESDÉMONA.

Quelques minutes!...

OTHELLO.

Non, c'est ton heure dernière!

DESDÉMONA.

Pitié ! rien que le temps de dire une prière.

OTHELLO, saisissant un oreiller.

C'en est fait !

Il l'étouffe.

DESDÉMONA, se débattant dans les convulsions de la mort.

Dieu !... Dieu !... Dieu !...

On frappe bruyamment à la porte.

ÉMILIA, du dehors.

Monseigneur ! monseigneur !

Monseigneur ! ouvrez-moi !

OTHELLO, s'éloignant du lit, livide et chancelant.

Que me veut-on ? J'ai peur !

Jetant un regard d'épouvante sur Desdémona, qui remue encore faiblement les mains,
et s'avançant comme ivre vers elle.

Elle respire !... Oh ! oui ! sa fin n'est que justice,
Mais je ne voudrais pas prolonger son supplice...
Tout cruel que je suis, une sainte pitié
Me fait seule achever l'œuvre faite à moitié !

Il achève de l'étouffer, sans oser la regarder.

ÉMILIA, ébranlant la porte du dehors.

Monseigneur ! monseigneur !

OTHELLO.

Qui frappe à cette porte ?

ÉMILIA, suppliante.

Ouvrez !

OTHELLO, reconnaissant la voix.

Émilia !... Tout à l'heure.

Contemplant longtemps Desdémona.

Elle est morte !

Faisant un pas vers la porte.

La fin de Cassio n'a pas eu lieu sans bruit :
Sans doute cette mort jusqu'à moi la conduit...

Revenant vers Desdémona avec un sanglot.

Oh ! plus un mouvement ! Calme comme la tombe !

Se tournant vers la porte.

La laisserai-je entrer ?

Avec épouvante, en ramenant ses yeux vers Desdémona.

Horreur ! Oh ! je succombe !

Elle remue encor ?... Non !

Il fait quelques pas en chancelant dans la chambre.

Faut-il l'appeler ?

Sûrement à ma femme elle voudra parler...
Ma femme ! Quelle femme ? Ai-je donc une femme ?
Oh ! désespoir sans fond où j'ai plongé mon âme !
Mais les astres troublés vont se broyer entre eux ?
La terre s'engloutir dans un abîme affreux ?...

ÉMILIA, du dehors.

Ouvrez-moi, monseigneur, oh ! je vous en supplie,
Laissez-moi pénétrer.

OTHELLO.

Elle encor que j'oublie !

Je t'ouvre, Émilia ; voici, je suis à toi !

Il va vers la porte, mais se ravissant, il revient précipitamment vers le lit.

Avec terreur.

Oh ! fermons ces rideaux !

Il les tire. Desdémona disparaît à la vue. Il vient chancelant ouvrir la porte.

Entre Emilia agitée.

Qui t'amène vers moi ?

ÉMILIA.

Je viens vous dénoncer un meurtre épouvantable.

OTHELLO.

Un meurtre ?

ÉMILIA.

Oui, tout récent.

OTHELLO, égaré.

La chose est imputable

A la lune, en ce cas : elle vient d'approcher

De la terre soudain jusques à la toucher,

Et rend les hommes fous.

ÉMILIA.

Quant à l'auteur du crime,

C'est Cassio, dit-on, et sa triste victime

Est Roderigo.

OTHELLO.

OTHELLO.

Quoi ! Ce Roderigo mort !
Et Cassio ? Tous deux auraient eu pareil sort ?

ÉMILIA.

Non, Cassio survit à sa blessure affreuse.

OTHELLO.

Cassio vit encore ? Oh ! vengeance menteuse !
Meurtre stupide et vain !

DESDÉMONA, d'une voix mourante.

Tuée injustement !

ÉMILIA, avec un cri.

Cette voix !

OTHELLO, livide.

Quelle voix ?

Émilia s'est précipitée vers le lit et en a écarté vivement les rideaux.

ÉMILIA, soulevant Desdémona dans ses bras, au comble de l'épouvante.

Dieu ! quel événement !
C'était elle !... Au secours !... Ma maîtresse chérie !
Douce Desdémona, parle encor, je t'en prie !

DESDÉMONA.

Oui, je meurs innocente.

ÉMILIA, se tournant vers Othello.

Ah ! que dit-elle ainsi ?

DESDÉMONA, d'une voix entrecoupée.

Ne cherche pas... c'est moi... moi qui fis tout ici...
Dis à mon bon seigneur... qu'en cet instant suprême
Ma dernière pensée... est à lui... que je l'aime !...
Adieu !... Je meurs !

Elle meurt. Émilie tombe à genoux au pied de son lit.

OTHELLO, comme en démente, la saisissant par le bras.

Quel est, penses-tu, l'assassin ?

ÉMILIA.

Dieu le sait !

OTHELLO.

Cet aven fait par elle à dessein,
Tu l'as bien entendu ? Je suis, moi, hors de cause.

ÉMILIA.

Sa dernière parole à mon respect s'impose,
Et j'y crois.

OTHELLO.

Eh bien ! non ! L'Enfer va la saisir
Pour s'être d'un mensonge infectée à plaisir :
C'est moi qui l'ai tuée !

ÉMILIA, bondissant sur ses pieds, avec une énergie indignée.

Elle en est deux fois ange,
Et vous deux fois démon !

OTHELLO.

Elle était dans la fange !
Une prostituée !

ÉMILIA.

Oh ! tu mens, noir démon !

OTHELLO.

Plus perfide que l'onde !

ÉMILIA.

Eh ! de quel vil limon
Fus-tu donc engendré, pour proclamer perfide
Le cœur le plus divin, l'âme la plus candide ?

OTHELLO.

Cassio l'avait eue ! A ton mari d'ailleurs,
Va demander le cas qu'il faisait de ses mœurs :
L'Enfer n'a point pour moi d'assez profond abîme,
Si j'avais pu frapper sans la preuve du crime ;
Mais par lui j'ai tout su.

ÉMILIA.

Mon mari ?

OTHELLO.

Ton mari.

ÉMILIA.

Quoi ! qu'elle était coupable et qu'elle avait flétri,
Déshonoré sa couche ?

OTHELLO.

Oui, ton mari l'atteste,
Si son cœur eût gardé sa pureté céleste,

Quand le ciel m'eût offert un monde entier, formé
D'une seule topaze en un globe enflammé,
Je n'eusse point cédé ce cœur chaste en échange.

ÉMILIA.

Mon mari !

OTHELLO.

Lui, te dis-je, et c'est à sa louange :
En esprit pur, sans tache, en ami vertueux,
Il n'a pu me celer ce forfait monstrueux.

ÉMILIA.

Mon mari !

OTHELLO.

Ton mari : mais comptes-tu sans cesse
Faire entendre ce mot ?

ÉMILIA, contemplant douloureusement Desdémona.

Pauvre et tendre maîtresse !
La haine est plus puissante, hélas ! que n'est l'amour.

A Othello, avec un ressentiment sourd.

Ainsi mon mari dit que votre femme un jour
Oublia ses devoirs ?

OTHELLO.

Oui , je te le répète ,
Ton mari, mon ami, comprends-tu ? cet honnête ,
Ce fidèle Iago.

ÉMILIA, éclatant.

S'il vous a dit cela,
C'est un mensonge affreux que cet homme a fait là,
Et son âme est vouée à la nuit éternelle !...
Ah ! Dieu sait qu'elle était trop follement fidèle
A son indigne choix !

OTHELLO, avec un geste menaçant.

Tais-toi !

ÉMILIA.

Je n'ai point peur.
Ton infamie au ciel inspire autant d'horreur
Qu'en aurait dû pour toi sentir ta noble femme.

OTHELLO, saisissant son épée.

Cesse : ta sûreté, crois-le bien, le réclame.

ÉMILIA.

Frappe ! Je puis braver mille fois plus de mal
Que ne m'en saurait faire ici ton poing brutal.

S'animant dans sa colère.

Triste dupe ! Idiot plus abject que la boue !
Ton action hideuse au pilori te cloue !
Oh ! brandis ton épée ; elle m'occupe peu :
Je te démasquerai, je le dis devant Dieu,
Dût m'écraser vingt fois ta fureur vengeresse !

Frapant aux portes et aux cloisons.

Au meurtre ici ! Le More a tué ma maîtresse !

Au secours ! Au secours !

Othello, l'épée haute, va pour s'élancer sur elle. La porte s'ouvre.
Entrent Montano, Gratiano et Iago.

MONTANO.

Qu'est-ce donc, général ?

ÉMILIA, s'élançant au-devant d'Iago.

Ah ! Iago, c'est toi ! Quel esprit infernal
Te tient donc tout entier qu'à l'envi l'on t'impute
Les meurtres, à présent, que chacun exécute ?

GRATIANO.

Ciel ! que se passe-t-il ?

ÉMILIA, à Iago, désignant impérieusement Othello.

Démens-le, si vraiment
Tu te sens un cœur d'homme ! Il prétend — mais il ment —
Il prétend que c'est toi qui prouvas que sa femme
N'était qu'une parjure, une adultère infâme !
Mais tu ne l'as pas fait ; tu n'es pas à ce point
Menteur et misérable, et je ne le crois point...
Oh ! parle ! J'ai le cœur qui saigne et se déchire.

IAGO.

Je fus sincère en tout ce que j'ai pu lui dire,
Et tout ce que j'ai dit, pour lui, fut démontré.

ÉMILIA.

Mais tu n'as pu pourtant donner comme avéré
Qu'elle le trompait ?

IAGO.

Si !

ÉMILIA.

Mensonge abominable
Mensonge audacieux ! Oh ! mensonge damnable !
Desdémona faillir ! avec Cassio ! Quoi !
Avec Cassio ? dis.

IAGO.

Oui, dis-je, et laisse-moi ;
Je me lasse à la fin de ta folle harangue :
Retiens ta langue.

ÉMILIA.

Quoi ! je retiendrais ma langue !
Je ne parlerais point quand ma maîtresse est là
Gisante assassinée...

MONTANO ET GRATIANO.

Oh ! ciel !

ÉMILIA.

Et que voilà
Le résultat sanglant de ton hideux mensonge ?

OTHELLO.

Elle a dit vrai, messieurs ;

Montrant le lit de Desdémona.

ceci n'est pas un songe.

GRATIANO.

Oh ! vérité funeste !

MONTANO.

Oh ! forfait plein d'horreur !

ÉMILIA, jetant des regards farouches sur son mari.

Trahison ! trahison ! En quelle affreuse erreur
Il avait su m'induire ! Oh ! la lâche infamie !
Comme je fus leurrée ! Il m'avait endormie :
J'en mourrai de douleur ! Trahison ! trahison !

IAGO.

Mais vous perdez l'esprit : rentrez à la maison.

ÉMILIA, à Montano et à Gratiano.

Vous ne souffrirez pas qu'il m'ôte la parole :
Et quel respect pour lui puis-je avoir ? Qu'on m'immole,
Si jamais, Iago, je retourne chez toi !

OTHELLO, se précipitant à genoux devant le corps de Desdémoua.

Oh ! oh ! oh !

ÉMILIA.

A genoux, oui, rugis ! Je dis, moi,
Que tu viens de tuer dans ta femme innocente
La pudeur, la vertu la plus resplendissante !

OTHELLO, se relevant.

Non ! dis l'impureté !

Allant à Gratiano.

Je ne vous voyais pas ,
Mon oncle. Oui, vous pouvez pleurer sur son trépas .
Ces mains ont en effet tranché son existence.
L'acte vous semble horrible et de pure démence ?

GRATIANO, sans l'écouter, le regard douloureusement fixé sur Desdémona.

Pauvre Desdémona ! Je suis du moins heureux
Que ton père soit mort. Pour lui quel choc affreux
Que ton hymen secret : comme une étoffe usée
La trame de ses jours en fut bientôt brisée.
S'il eût encor vécu, ce que je viens de voir
L'aurait, hélas ! plongé dans un tel désespoir
Qu'il eût maudit le ciel, maudit jusqu'à son âme.

OTHELLO.

Soit ; mais Iago sait s'il est vrai que ma femme
Aux bras de Cassio scella mon déshonneur !
Ne s'est-il pas vanté que, dans son impudeur ,
Elle-même chez lui porta le premier gage ,
Le plus cher souvenir qu'avant le mariage
Elle eût reçu de moi ? Puis, de mes propres yeux ,
N'ai-je pas dans les mains de ce traître odieux
Reconnu mon mouchoir, ce saint legs de ma mère ?

ÉMILIA.

Dieu puissant ! que dit-il ?

IAGO, bas et menaçant.

C'est le cas de vous taire.

ÉMILIA, à Iago.

Le grand jour se fera, le grand jour se fera,
Et, libre comme l'air, ma bouche éclatera !
Quand l'enfer, les démons, tous les hommes ensemble
S'armeraient contre moi, tu verras si je tremble,
Si de parler j'ai peur.

IAGO, d'une voix sombre.

Partez d'ici : rentrez.

ÉMILIA.

Je ne m'en irai point.

Iago tire à moitié son poignard du fourreau.

GRATIANO, retenant son bras.

Qu'est-ce donc? Vous tirez
Le fer contre une femme?

ÉMILIA, à Othello.

Homme aveugle et stupide !
Ce mouchoir qui causa ta fureur homicide,
C'est moi qui l'ai trouvé ; c'est de moi que l'a pris
Iago, qui semblait depuis longtemps épris,
Sans que l'on sût pourquoi, de ce chiffon vulgaire :
Vingt fois il m'avait dit pour lui de le soustraire.

IAGO.

Misérable effrontée !

ÉMILIA.

Elle, en avoir fait don

A Cassio? Grand Dieu ! Non, non ! mille fois non !
A mon mari c'est moi, moi seule, en ma faiblesse,
Qui remis ce mouchoir.

IAGO.

C'est faux, c'est faux, traîtresse !

ÉMILIA.

Sur mon salut, messieurs, je dis la vérité.

A Othello.

Meurtrier ! réponds-moi : pour ta brutalité
Quel besoin avais-tu d'une si douce femme ?

Iago, à ces mots, se jette sur elle, la poignarde et s'enfuit de l'appartement,
avant que les assistants soient revenus de leur stupeur.

OTHELLO, bondissant sur son épée.

Dieu ! les foudres du ciel n'ont-elles plus de flamme ?
Monstrueux scélérat !

Comme il va pour s'élancer après Iago, Montano l'arrête et le désarme,
sans qu'il oppose de résistance.

GRATIANO, courant à Émilie qui s'appuie chancelante à un meuble.

Elle chancelle ! Eh quoi !

A-t-il tué sa femme ?

ÉMILIA, s'affaissant dans les bras de Gratiano.

Oui... je meurs... Portez-moi
Au lit de ma maîtresse.

Gratiano la soutient jusqu'au lit, où elle s'affaisse sur le corps
de Desdémone.

GRATIANO, revenant à Montano.

Il a pu fuir, l'infâme !

MONTANO.

Oh ! le lâche assassin !

Lui tendant l'épée d'Othello.

Mais prenez cette lame :

Du More prudemment j'ai désarmé le bras.

Maintenant, faisons vite : allez, vous, de ce pas

Vous placer au dehors en travers de la porte :

Dussiez-vous le tuer, empêchez qu'il ne sorte.

Moi, je cours rechercher les traces du fuyard :

A tout prix il nous faut le saisir sans retard.

Montano et Gratiano sortent : on entend Montano fermer du dehors la porte à clef.

OTHELLO, sombre.

Ma valeur elle-même en plein cœur est frappée,

Et le premier venu peut saisir mon épée.

C'est dans l'honnêteté que toujours l'honneur vit :

Quand l'une est morte, hélas ! l'autre à l'instant périt.

ÉMILIA, se soulevant avec peine, et d'une voix languissante.

Peux-tu m'entendre encore, ô ma chère maîtresse ?...

Écoute !... Ta chanson sur mes lèvres se presse...

Nouveau cygne, je vais mourir en la chantant...

Elle chante avec effort.

« Le saule ! le saule ! »

S'arrêtant avec un sanglot.

Ah !... c'est mon suprême instant !...

Rassemblant ses dernières énergies, au More :

Fidèle elle t'aimait, t'aimait seul, cruel More!...
 Je vais mourir, tu vois... Que ce Dieu que j'implore
 Laisse gémir mon âme au seuil du paradis,
 Si tout n'est vérité dans ce que je te dis,
 Tout!... Ah! je meurs! je meurs!

Elle retombe morte sur le corps de Desdémona.

OTHELLO, qui était demeuré atterré, marchant tout à coup à pas fiévreux
 dans la chambre.

J'avais une autre épée,
 Cette lame d'Espagne aux courants froids trempée...

Cherchant des yeux de tous côtés.

Elle était ici même... Où donc?... Ah! la voici!

Il la décroche du mur, et s'élançant vers la porte.

Ouvrez, mon oncle, il faut que je sorte d'ici.

GRATIANO, du dehors.

Il t'en coûterait cher de franchir cette porte :
 Que peux-tu sans épée et quand j'attends main-forte?

OTHELLO.

Rentrez, que je vous parle, ou redoutez pour vous,
 Quoiqu'on m'ait désarmé, le poids de mon courroux.

La porte s'ouvre. Rentre Gratiano.

GRATIANO.

Que veux-tu?

OTHELLO.

Vous voyez cette arme. A sa ceinture

Aucun soldat jamais n'en porta de plus sûre.
 J'ai vu le temps où seul, avec ce ferme bras
 Et cette bonne lame, on ne m'eût certes pas
 Arrêté, m'eût-on fait vingt fois la résistance
 Que pourrait m'opposer ici votre vaillance.
 Mais, néant de la gloire ! Et qui peut du Destin
 S'affirmer sur la terre un seul instant certain ?
 Ces temps sont loin de moi ! Bien qu'armé, mon courage,
 Je le sens impuissant. J'ai fini mon voyage
 Et ma voile abattue entre en son dernier port.
 Vous semblez en douter : vous me craignez à tort ;
 Que contre ma poitrine un roseau se présente :
 Othello fléchira sous cette arme innocente.
 Que peut-il, Othello ?...

Il jette son épée. Contemplant Desdémona.

Quel aspect que le tien !
 Quelle fatale étoile unit ton sort au mien ?
 Pâle comme un linceul ! Quand le souverain Maître
 Au jour du jugement nous fera comparaître,
 Un seul de tes regards du ciel rejettera
 Mon âme qu'en Enfer Satan emportera !...
 Te voilà, pauvre enfant, glaciale, rigide
 Comme ta chasteté !...

Se déchirant tout à coup la poitrine avec rage.

Férocité stupide !
 O meurtrier maudit !... Démons ! Arrachez-moi
 A sa vue où je puise un trop céleste émoi !
 Déchaînez l'ouragan et qu'il m'entraîne au gouffre !

Plongez-moi tout entier dans les torrents de soufre !
Lavez mon âme immonde à cette mer de feu,
A ses flots bouillonnants !... Ma Desdémone, ô Dieu !
Ma Desdémone est morte ! Oh ! oh ! oh !

Il tombe sanglotant sur le corps de Desdémone. Entrent Lodovico, Montano, Cassio soutenu par deux serviteurs, puis des officiers conduisant Iago sous escorte et qui s'arrêtent sur le seuil de la chambre.

LODOVICO, cherchant des yeux.

Où se cache
Le malheureux qui vient d'imprimer cette tache
A sa gloire ?

OTHELLO, se relevant et se montrant.

Celui, messieurs, dont vous parlez,
Et qui fut Othello, le voici !

LODOVICO, se tournant vers Iago.

Vous, tremblez,
Venimeuse vipère !

Aux officiers.

Ici, ce misérable !

On conduit Iago devant Othello.

OTHELLO, après avoir ramassé vivement son épée.

Je regarde ses pieds ; mais non, c'est une fable ;
Et si c'est le Démon, puis-je percer son flanc ?

Il frappe Iago de son épée ; celui-ci pare instinctivement le coup de son bras et y est blessé.

LODOVICO.

Arrachez-lui ce fer.

On désarme Othello.

IAGO, portant la main à son bras et froidement à Lodovico.

Ce n'est qu'un peu de sang ;
Il ne m'a pas tué.

OTHELLO, amèrement.

J'en suis aise. La vie
Est le tourment ; la mort, le bien digne d'envie.

LODOVICO, à Othello.

Vous autrefois si grand, hélas ! eussions-nous pu
Pressentir que, jouet d'un esprit corrompu,
Vous dussiez, Othello, vous perdre de la sorte ?
Que vous dire aujourd'hui ?

OTHELLO.

Ne dites rien. Qu'importe ?
Ou bien que l'on m'appelle honorable assassin ;
L'honneur seul, non la haine, a vibré dans mon sein.

LODOVICO, montrant Iago.

Ses aveux partiels le montrent bien coupable.
Frappa-t-il Cassio pour vous, le misérable ?

OTHELLO, baissant la tête.

Oui.

CASSIO.

Je ne méritais pourtant pas ce courroux,
Dieu le sait, général.

OTHELLO.

Non, non ! Aussi de vous
J'implore mon pardon.

Montrant Iago.

Qu'il vous dise , l'infâme ,
Ce qu'il fit pour me prendre ainsi le corps et l'âme :
Oui, demandez-le-lui.

IAGO.

Ne me demandez rien ;
Ce qui se sait se sait ; désormais j'entends bien
Ne plus dire un seul mot.

LODOVICO.

Pas même une prière ?

GRATIANO.

La torture rendra ta langue un peu moins fière.

OTHELLO, avec mépris.

Tu fais bien, après tout.

LODOVICO, à Othello.

Sachez que cette nuit
Roderigo — j'en viens à l'instant d'être instruit —
Sur sa personne avait deux lettres. La première ,
De Cassio blessé de si lâche manière
Prouve que l'agresseur fut lui, Roderigo ,
Mais à cet attentat poussé par Iago.

OTHELLO.

Le scélérat !

CASSIO.

Le lâche !

LODOVICO.

Et la deuxième lettre

Est de Roderigo qui n'osa la remettre :
Il s'y répand à fond en reproches amers
Contre Iago , décrit les procédés pervers
Du traître , l'interpelle en accents pleins de rage ;
Mais le fourbe sans doute a conjuré l'orage.

OTHELLO.

Oh ! le monstre infernal !... Mais faites-moi savoir,
Cher Cassio , comment s'égara le mouchoir
De ma femme en vos mains ?

CASSIO.

Je l'ai trouvé par terre
Dans ma chambre : Iago vient à l'instant de faire
L'aveu que ce fut lui qui mit là cet objet ,
Croyant ainsi servir son criminel projet.

OTHELLO, avec angoisse.

Oh ! fou ! fou ! fou !

CASSIO.

De plus, Roderigo confesse
Que ce fut le conseil, l'influence traîtresse
D'Iago , qui le fit provoquer entre nous
Le conflit que sur moi punit votre courroux ;
Et tout à l'heure encor ressaisissant la vie,
Quand on la lui croyait depuis longtemps ravie ,
Et parlant de l'attaque où je devais périr,

Il a dit qu'Iago, loin de le secourir
Quand il le vit blessé, vint d'une arme assassine
Dans l'ombre et sans pitié lui percer la poitrine.

Othello va pour se jeter sur Iago.

LODOVICO, l'arrêtant par le bras.

Je vais vous emmener de cet appartement :
Dès cette heure prend fin votre commandement
Remis à Cassio, le gouverneur de l'île.
Quant à ce criminel, à ce hideux reptile,
S'il existe un supplice apte à le torturer,
Qu'il puisse, sans mourir, longuement endurer,
Ce supplice l'attend. Au sénat de Venise
Votre affreuse action sera par nous transmise :
En attendant ici ses ordres souverains,
Je dois vous confier à de fidèles mains.

Montrant Iago aux officiers.

Ce monstre, qu'on l'entraîne !

OTHELLO, s'avancant, avec une froide dignité à Lodovico.

Un instant, je vous prie :

J'ai quelques mots à dire à Votre Seigneurie.
Je crois non sans honneur avoir servi l'État :
Chacun l'admet ; passons. Quand de mon attentat
Vous voudrez faire un jour le récit lamentable,
Peignez-moi simplement sous mon jour véritable,
Sans rien atténuer, mais sans aggraver rien.
Vous direz de cet homme, alors, qu'il aima bien,
Qu'il aima trop peut-être en aimant sans sagesse ;
Qu'il n'était point jaloux, ayant quelque noblesse,

Mais qu'à l'heure où, du doute affreusement mordu,
 Il le devint, pour lui tout, hélas ! fut perdu ;
 Que, comme l'Indien inconscient, stupide,
 Il jeta follement une perle splendide,
 Et que ses yeux vaincus, qui ne savaient pleurer,
 Versent autant de pleurs qu'on en peut voir filtrer
 Des troncs médicinaux des gommiers d'Arabie :
 En racontant cela vous aurez dit ma vie.
 Vous pourrez ajouter qu'un Turc, un scélérat,
 Un jour que dans Alep il insultait l'État
 Et s'avisait de battre un enfant de Venise,
 Ce chien de circoncis

Étendant sa main gauche.

sentit sa gorge prise
 Dans cet étau de fer : il criait bien merci,

Tirant vivement un poignard de son sein.

Mais je l'étendis mort, en le frappant ainsi !

Il se poignarde et va chancelant s'affaïsser au bord du lit de Desdémona.

LODOVICO.

Oh ! dénoûment fatal !

GRATIANO.

Hélas ! hélas ! que dire ?

OTHELLO, *se soulevant avec effort et se penchant sur Desdémona.*

Avant de te tuer, je t'embrassai !... j'expire
 Sur un dernier baiser !

Il meurt en embrassant Desdémona.

CASSIO.

J'avais craint sa douleur,
Mais le croyais sans arme... Ah! c'était un grand cœur!

LODOVICO, saisissant Iago et le forçant de tomber à genoux.

O molosse de Sparte ! ô scélérat immonde
Plus cruel que la faim et plus menteur que l'onde !
Contemple le fardeau funèbre de ce lit !
Vois l'œuvre que ta main, ô démon, accomplit !

Il le repousse avec horreur. Iago se relève froidement.

Aux assistants.

Cachez-nous ce spectacle : il désole la vue.

On tire les rideaux sur le lit.

A Gratiano.

Que toute chose ici soit par vos soins prévue :
De ceux qui dorment là devenu l'héritier,
Acquittez envers eux votre devoir entier.

A Cassio.

Vous, commandez dans l'île : aux mains de la justice
Livrez ce misérable, ordonnez son supplice :
Qu'il soit prompt et surtout terrible en sa rigueur.
Moi, je m'embarque et vais, de ces scènes d'horreur
Dont mon cœur à jamais gardera la mémoire,
Raconter au sénat la déplorable histoire !

Il se cache, pleurant, la figure dans les mains. Tous les assistants courbent douloureusement la tête. Iago, tête haute, contemple ce spectacle d'un regard sarcastique.
Le rideau tombe.

ROMÉO ET JULIETTE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

A MON AMI

M. ALEXANDRE LÉON

DE BORDEAUX (GIRONDE)

PERSONNAGES

LE PRINCE DE VÉRONE.

PARIS, jeune seigneur, parent du prince.

MONTAGU¹,
CAPULET, } chefs des deux maisons rivales.

UN VIEILLARD, cousin de Capulet.

ROMÉO, fils de Montagu.

MERCUTIO, parent du prince, ami de Roméo.

BENVOLIO, neveu de Montagu, ami de Roméo.

TYBALT, neveu de lady Capulet.

FRÈRE LAURENCE, moine franciscain.

FRÈRE JEAN, religieux du même ordre.

BALTHAZAR, }
ABRAM } valets de Montagu.

SAMPSON, }
GRÉGORY, } valets de Capulet.

UN APOTHICAIRE.

PIERRE, page de la nourrice.

LE PAGE DE PARIS.

TROIS MUSICIENS. PREMIER, DEUXIÈME ET TROISIÈME
VALET.

PREMIER, DEUXIÈME ET TROISIÈME GARDE.

PREMIER CITOYEN.

LE CHOEUR.

¹ Shakespeare écrit Montague : nous avons supprimé l'e muet du nom, à cause de l'élosion constante qu'il aurait nécessitée dans le corps du vers, et dans la crainte que quelque lecteur ne fût tenté de prononcer Montague, comme on dit Gonzague.

LADY MONTAGU, femme de Montagu.

LADY CAPULET, femme de Capulet.

JULIETTE, fille de Capulet.

LA NOURRICE DE JULIETTE.

UN VIEUX SERVITEUR.

CITOYENS DE VÉRONE. SEIGNEURS ET DAMES. PARENTS DES
DEUX FAMILLES. MASQUES. GARDES ET GUETTEURS DE
NUIT. GENS DE SERVICE.

La scène est tantôt à Vérone, tantôt à Mantoue.

L'action se passe au commencement du quatorzième siècle.

PROLOGUE

LE CHOEUR.

Deux puissantes maisons de vieille et noble race ,
Dans Vérone la Belle où ce drame se place ,
Font revivre à l'envi tout un haineux passé
Dans des conflits nouveaux où le sang est versé.
Des entrailles, un jour, de ces maisons rivales
Sont issus deux amants aux étoiles fatales :
Ils se sont bien aimés, mais leur félicité,
Condamnée en naissant, n'a qu'une heure existé.
L'origine, la fin de ces amours tragiques ,
Ces haines de famille anciennes , énergiques ,
Que la mort des enfants devait seule effacer ,
En deux heures ici nous allons les tracer.
Mettez à nous entendre un peu de complaisance :
Nos efforts aideront à notre insuffisance.

ROMÉO ET JULIETTE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIÈRE

A Vérone. Une place publique.

Entrent SAMPSON et GRÉGORY.

Ils sont armés de rapières et de boucliers.

SAMPSON, sur un ton de bravache.

Qu'ils nous nomment encor des « porteurs de charbon¹ » !

GRÉGORY, railleur.

Des charbonniers, oui-da !

SAMPSON.

Qu'ils y viennent ! C'est bon ;
J'ai bientôt dégainé quand me prend la colère.

¹ Les individus dont le métier consistait à porter le charbon dans les cuisines et dans les dépendances des palais appartenaient, à Vérone, à la plus basse classe : de là l'injure que voit Sampson dans la qualification de « porteurs de charbon ».

GRÉGORY.

Bah ! ta peau te commande un soin trop exemplaire.

SAMPSON.

Sur quiconque m'émeut je tombe à l'instant, moi.

GRÉGORY.

Mais tu ne t'émeus pas facilement, je croi.

SAMPSON, sans écouter.

Tout chien de Montagu fait s'échauffer ma bile.

GRÉGORY.

L'homme a peur qui s'agite ; un vrai brave est tranquille :
A si fort t'émeuvoir tu n'es donc qu'un poltron.

SAMPSON.

Non pas ! Avec ces chiens je suis un franc luron,
Et j'entends désormais qu'homme aussi bien que femme,
Tous me cèdent le mur, ou, parbleu ! sur mon âme...

GRÉGORY, avec dédain.

Va, tu n'es qu'un esclave, et j'en étais fort sûr :
Benêt ! les faibles seuls cherchent l'appui du mur.

SAMPSON, se frappant le front.

C'est juste : en tous les temps la femme, être fragile,
A s'adosser au mur se montrera docile.
Alors ces Montagus ont leur lot tout trouvé :
La muraille à la femme, à l'homme le pavé !

GRÉGORY.

Mais, butor, le conflit n'est que de maître à maître,
De valet à valet.

SAMPSON.

Après ? Si je veux être
Un tyran fini, moi ! L'homme sera battu,
Et la femme en mes mains laissera sa vertu :
Plus de vierges du tout !

GRÉGORY, persifleur.

En leur tranchant... la tête,
Je suppose ?

SAMPSON, avec un rire grossier.

Allons donc ! Eh ! me crois-tu si bête ?..
Prends la chose, après tout, comme tu le voudras.

GRÉGORY.

Celles-là le verront à qui tu l'apprendras.

SAMPSON, se rengorgeant.

On s'en flatte, mon cher : je ne m'en fais point gloire,
Mais mon nom d'homme fort est chose assez notoire.

GRÉGORY.

Qu'il est heureux pour toi de n'être pas poisson !
Ah ! le pauvre merlan que tu ferais, Sampson !...

Regardant au loin.

Mais, tiens ! les Montagus ne t'ont pas fait attendre ;

En voici deux ; voyons comment tu vas t'y prendre :
Flamberge en main, parbleu ! montre-moi ta valeur.

Il s tirent leurs rapières. Entrent Abram et Balthazar. Ils s'arrêtent à distance
en apercevant les deux valets des Capulets.

SAMPSON, se glissant derrière Grégory.

Ma rapière tirée attend ferme la leur ;
Tu les peux provoquer de la belle manière :
Je suis derrière toi.

GRÉGORY, se retournant à demi.

Si tu te tiens derrière,
C'est pour mieux décamper.

SAMPSON.

Oh ! ne crains rien de moi.

GRÉGORY.

De toi ? Pour le coup, non.

SAMPSON.

Seulement, mets la loi
Dans notre manche, et fais qu'ils commencent, les drôles !

GRÉGORY.

Je vais passer près d'eux et hausser les épaules
En fronçant le sourcil : après, comme ils voudront !

SAMPSON.

Comme ils voudront, dis-tu ? Non ! comme ils l'oseront.

Moi, je mords à leur nez mon pouce avec jactance ¹ :
Nous verrons leur avis sur cette impertinence.

Grégory passe fièrement devant Abram et Balthazar. Sampson le suit,
mordant avec affectation son pouce en les toisant.

ABRAM, tranquillement à Sampson.

Mordez-vous votre pouce à notre intention,
Monsieur?

SAMPSON.

Moi? Je le mords comme distraction.

ABRAM.

Mais est-ce contre nous qu'on y met tant de zèle?

SAMPSON, bas à Grégory.

Je veux pour nous la loi : si je dis oui, l'est-elle?

GRÉGORY.

Non.

SAMPSON, à Abram avec politesse.

Ma foi, monsieur, non, ce n'est point contre vous :
J'aime à mordre mon pouce, et c'est tout, entre nous.

GRÉGORY, se plaçant devant Abram.

Ah çà ! songeriez-vous à nous chercher querelle?

ABRAM, avec calme.

Querelle? Non, monsieur.

¹ Ce genre d'insulte, d'origine italienne, avait été transplanté en Angleterre au temps de Shakespeare. Le poète Decker y fait allusion dans une comédie écrite en 1608.

SAMPSON, insolent.

L'occasion est belle
 Pourtant. On est votre homme ici comme partout.
 Le maître que je sers vaut bien le vôtre en tout.

ABRAM, le toisant.

Mais il ne vaut pas mieux.

SAMPSON, reculant.

Soit, monsieur.

Entrent, par le fond du théâtre, Benvolio d'un côté et Tybalt de l'autre.

GRÉGORY, ne voyant que Tybalt, bas et vivement à Sampson.

Au contraire,
 Soutiens qu'il est meilleur. Tu peux sans peur le faire :
 J'aperçois un parent de notre maître ici.

SAMPSON, haut à Abram.

Si ! Je dis qu'il vaut mieux.

ABRAM, dégainant.

Chien, tu mens en ceci.

SAMPSON, brandissant sa rapière.

Ah ! tu veux en tâter ? Tant pis pour qui s'y frotte !
 Grégory, souviens-toi de ta maîtresse botte.

Les quatre valets s'attaquent avec fureur.

BENVOLIO, s'élançant entre eux l'épée au poing.

Imbéciles, assez ! Au fourreau tous ces fers !
 Aurez-vous donc toujours des têtes à l'envers ?

Il rabat leurs armes.

TYBALT, allant à Benvolio.

Quoi ! c'est à ces marauds que ta valeur s'adresse ?
Tourne de mon côté : vois la mort qui te presse.

BENVOLIO.

Je ne cherchais ici qu'à rétablir la paix ;
Rengaine donc ton arme, ou mieux encore, fais
Qu'elle impose silence à cette valetaille.

TYBALT. avec fureur.

Tu viens parler de paix et tu fuis la bataille ,
Une épée à la main ! La paix ! je la hais, moi,
Comme je hais l'Enfer, les Montagus et toi :
Donc, en garde à l'instant, si tu n'es pas un lâche !

Benvolio et Tybalt croisent le fer. Les quatre valets en viennent aux mains avec un redoublement de rage. A ce moment accourent de nombreux partisans des deux maisons, qui prennent part à la rixe, et il arrive de différents côtés des citoyens armés de piques, de bâtons et de poignards.

PREMIER CITOYEN, aux autres.

Sus aux perturbateurs ! Tous la main à la tâche !
A l'œuvre les bâtons, les piques, les stylets !
A bas les Montagus ! A bas les Capulets !

Comme ils vont pour se jeter sur les combattants, entrent Capulet,
en robe de chambre, et lady Capulet.

CAPULET.

Quel est ce bruit, mes gens ? Vite ma grande épée !

LADY CAPULET, avec vivacité.

Plutôt votre béquille ! A pareille équipée
Allez-vous prendre part ?

CAPULET, animé, montrant au loin Montagu.

Mon épée, ai-je dit !

Vois là-bas me narguer le Montagu maudit,
Sa rapière tirée.

Entrent Montagu, l'épée nue, et lady Montagu.

MONTAGU.

Ah ! Capulet infâme !

A nous deux maintenant !

A lady Montagu qui le tire en arrière.

Eh ! laissez-moi, ma femme.

LADY MONTAGU, se cramponnant à lui.

Non ! vers ton ennemi n'avance pas d'un pas.

Entre le prince de Vérone avec sa suite.

LE PRINCE, d'une voix courroucée.

Arrêtez !... arrêtez ! Ne m'entendez-vous pas,
Ennemis de la paix, fraticides rebelles
Obstinés à brandir ces armes criminelles ?
Hommes ! brutes plutôt qui me faites horreur,
Quand je vois se vautrer votre aveugle fureur
Dans les ruisseaux de sang échappés de vos veines,
Cessez, ou redoutez les plus terribles peines !
Que chacun jette au loin son fer ensanglanté ;
Écoutez en tremblant votre prince irrité :

Les combattants qui déjà, à la voix du prince, avaient cessé de ferrailler,
s'écartent, confus et tête basse, les uns des autres.

Trois semblables conflits, chacun en soi futile,
Ont compromis déjà le repos de la ville.

Capulet! Montagu! Je dénonce en vous deux
Les promoteurs directs de ces troubles hideux :
De la sorte trois fois les anciens de Vérone,
Quittant la gravité qui sied à leur personne,
Ont dû, pour se jeter indignés entre vous,
De leurs tremblantes mains qu'armait un fier courroux
Ressaisir leurs vieux fers tout rongés par la rouille.
Que l'un de vous encor par de tels forfaits souille
L'honneur de la cité; qu'il attente à la loi:
Ses jours m'en répondront, j'en donne ici ma foi...
Pour aujourd'hui partez; ma bonté vous pardonne.
Suivez-moi, Capulet; vous, Montagu, j'ordonne
Qu'à la Villafranca vous vous rendiez ce soir;
Notre justice y siège et vous fera savoir
Son arrêt souverain en cette indigne affaire.

A tous les assistants :

Allez, rentrez chez vous et que nul ne diffère,
Sous peine de la mort.

Le prince et tous sortent, excepté Montagu, lady Montagu et Benvolio.

MONTAGU.

Qui donc a ravivé
Cette ancienne querelle? Étiez-vous arrivé
Au début, mon neveu?

BENVOLIO.

Non pas; la valetaille
Des Capulets livrait à la vôtre bataille,
Lorsqu'ici j'ai paru : vite j'ai dégainé

Afin d'arrêter court ce conflit acharné.
A ce moment Tybalt, vomissant la menace,
S'est mis insolemment à brandir à ma face
Et d'assez près, ma foi, pour en être importun,
Un fer toujours tiré, comme le sait chacun ;
D'où suit qu'entre nous deux quelques bons coups d'épée
Venaient de s'échanger, quand la foule attroupée
Se formant en deux camps a pris part au combat ;
Mais le prince a mis fin à ce honteux éclat.

LADY MONTAGU.

Oh ! que fait Roméo ? Depuis la matinée
Ne l'avez-vous point vu ? J'en suis bien chagrinée ;
Mais il n'a pas du moins pris part à ce conflit.

BENVOLIO.

Madame, une heure au moins avant que, de son lit
Montant au balcon d'or de l'aurore vermeille,
Le Soleil saluât la Terre qu'il éveille,
Mes pas dans la campagne au loin m'avaient porté :
Me sentant l'humeur triste et l'esprit agité,
J'étais allé querir un refuge tranquille
Dans le bois de grands pins au couchant de la ville.
Roméo s'y trouvait. Dès que je l'aperçois,
Je m'avance vers lui, mais dans l'épais du bois
Il s'enfonce à ma vue : accordant ma conduite
Avec le clair désir révélé par sa fuite,
Moi-même à rester seul n'étant que trop enclin,
J'ai fui qui me fuyait et suivi mon chemin.

MONTAGU.

Voici bien des matins que, nouvelle rosée,
Des larmes de mon fils la terre est arrosée,
Qu'il pousse vers le ciel soupir après soupir
Et promène un tourment qui ne peut s'assoupir;
Puis, dès que le soleil, ce bienfaiteur suprême,
Commence d'écarter à l'orient extrême
Les ténébreux rideaux dont s'entoure la nuit,
Aussitôt loin du jour mon pauvre enfant s'enfuit,
Court vite s'enfermer, comme en une tanière,
Dans sa chambre qu'il clôt pour chasser la lumière,
Et solitaire il vit en cette obscurité.
Nous aurons à pleurer quelque calamité,
Si de cette humeur morne on ne détruit la cause.

BENVOLIO.

Mais le motif secret qui le rend si morose,
Le savez-vous, mon oncle ?

MONTAGU.

Aucunement, hélas !
Quoi qu'on tente, il s'obstine à ne le dire pas.

BENVOLIO.

Vous l'eussiez découvert avec plus d'insistance ?

MONTAGU.

J'ai tout fait pour cela, même avec l'assistance
D'amis qui n'ont pas pu mieux réussir que moi :
Il est son confident, en lui seul il a foi,

Confident à ses maux assez peu secourable ,
Mais , en tous cas , discret et plus impénétrable ,
Plus fermé , plus rebelle à l'examen de tous
Que ne l'est un bouton , que rouge un ver jaloux
Avant qu'il sorte fleur de sa verte ceinture
Et s'étale au soleil en sa fraîche parure.
Ah ! si son cœur souffrant daignait pour nous s'ouvrir ,
Que nous serions heureux d'aider à le guérir !

Roméo paraît à distance. Il est pâle et défait et marche d'un pas languissant.

BENVOLIO, bas à Montagu.

Le voici ! Cédez-moi pour un moment la place :
Je saurai d'où provient le mal qui le tracasse.

MONTAGU.

Essaie , et puisse-t-il se confier à toi ,
Sans te rien déguiser.

A lady Montagu.

Madame , suivez-moi.

Sortent Montagu et lady Montagu.

BENVOLIO, allant au-devant de Roméo et lui tendant gaîment la main.

Bonjour, cousin.

ROMÉO, avec langueur.

Eh quoi ! dit-on bonjour encore ?

BENVOLIO, riant.

Il est neuf heures.

ROMÉO.

Ah ! quand un mal nous dévore,
Combien l'heure chemine à pas lents !. .

Montrant Montagu dans le lointain.

N'est-ce pas
Mon père, dis-le-moi, qui s'éloigne là-bas ?

BENVOLIO.

C'est bien lui. Mais quelle est cette accablante peine
Qui fait que l'heure ainsi pour Roméo se traîne ?

ROMÉO.

Ma peine est de ne pas posséder le trésor
Qui pour moi rendrait l'heure agile en son essor.

BENVOLIO.

Es-tu donc amoureux ?

ROMÉO.

Sans amour, oui.

BENVOLIO.

Folie !

ROMÉO.

J'aime, mais en retour on torture ma vie.

BENVOLIO, *moitié riant.*

Ah ! faut-il que le dieu qui sait tant nous charmer
Devienne si cruel dès qu'il nous voit aimer !

ROMÉO, soupirant.

Et faut-il que l'amour, malgré son bandeau, sache
Si bien toucher le but qu'à frapper il s'attache !...
Où dînons-nous ?... Ah ! dis, quel était ce fracas ?
Mais, mon Dieu ! je devine, et ne me réponds pas :
On sent ici peser comme un fardeau de haine,
Mais l'amour est encore une plus lourde chaîne.
Ah ! qui pourra jamais te définir, Amour ?
Qu'es-tu donc, ou plutôt que n'es-tu tour à tour ?
O tout issu de rien ! légèreté pesante !
Vanté sérieuse ! Enfer qui représente
Les délices du Ciel ! plume de plomb ! clarté !
Ténèbres ! glace ! feu ! maladive santé !
Somnolence ! réveil ! réalité menteuse !
Tel je te sens régner sur mon âme orageuse,
Amour qui n'es qu'un nom !...

En haussant les épaules.

Tu dois rire de moi ?

BENVOLIO.

Je pleurerais plutôt.

ROMÉO.

O bon cœur ! Et de quoi ?

BENVOLIO.

Mais de voir ta pauvre âme à ce point affolée.

ROMÉO.

Croirais-tu ma douleur par tes pleurs consolée ?

En gardant mon chagrin, il n'afflige que moi ;
 Bien loin de le calmer si je l'étends sur toi,
 Te voyant en souffrir j'augmente encor mes peines :
 Tes consolations sont ainsi plus que vaines...
 L'amour, fait de soupirs, est un nuage obscur :
 Heureux, c'est une flamme éclairant un ciel pur ;
 Malheureux, une mer qu'alimentent les larmes !
 Qu'est-ce encor ? La raison dans de folles alarmes,
 Une amertume affreuse, une exquise douceur !...
 Mais adieu, bon cousin.

Il va pour sortir.

BENVOLIO, l'arrêtant.

Pardon ; j'avais à cœur
 D'être ton compagnon, et c'est me faire injure
 Que de partir sans moi.

ROMÉO.

Mais vraiment je t'assure
 Que je suis égaré : je ne suis plus ici ;
 Ce n'est point Roméo, le mortel que voici :
 Il est ailleurs.

BENVOLIO.

Sois grave ! A qui donc ta tendresse

ROMÉO.

Je ne puis qu'en pleurant te nommer ma maîtresse.

BENVOLIO.

Réponds-moi sans pleurer, mais sérieusement.

ROMÉO.

Dis donc au moribond de faire un testament :
Beau moment pour parler, quand on va rendre l'âme !
Mais sérieusement , cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO.

Ah ! j'avais touché juste en t'accusant d'amour.

ROMÉO.

Très-juste, archer. Elle est plus belle que le jour.

BENVOLIO.

Plus un but est brillant, mieux il se doit atteindre.

ROMÉO.

Là ton trait porte à faux. Elle n'a rien à craindre
Des flèches de l'Amour : c'est Diane, vois-tu ,
Si chastement drapée en sa froide vertu
Que l'arc du bel enfant est impuissant contre elle.
Aux doux propos d'amour son oreille est rebelle ;
Les regards enflammés la provoquent en vain ;
L'or qui fait tout fléchir n'ose approcher sa main ;
Mais, si riche en beauté, quel destin déplorable
Qu'elle morte, mourra sans fruit l'arbre adorable !

BENVOLIO.

Elle a donc à jamais fait vœu de chasteté ?

ROMÉO.

Hélas ! et dans ce vœu quelle calamité !

Elle accapare, injuste, en sa fierté profonde,
Des trésors qui devraient s'épandre sur le monde :
Elle est trop sage, étant si radieuse à voir,
Et quand le Ciel l'attend, moi c'est le désespoir.
De ne jamais aimer elle a juré, dit-elle :
Ce serment m'a perdu ; ma blessure est mortelle ;
Ce n'est plus un vivant qui parle, mais un mort.

BENVOLIO.

Chasse-la de ton cœur par un viril effort.

ROMÉO.

Fais alors que j'oublie, en tuant ma pensée.

BENVOLIO.

Eh bien , ouvre les yeux, et que, désabusée,
Ta vue enfin découvre ailleurs d'autres attraits.

ROMÉO.

Ah ! je n'en trouverais les siens que plus parfaits.
Le masque dont se voile un front aimé, rappelle
Sous le sombre velours le front blanc qu'il recèle ;
Le malheureux, soudain frappé de cécité,
Du jour qu'il a perdu garde en soi la clarté ;
Fais-moi voir un visage aussi charmant que rare :
J'en saurai toujours un plus beau, je le déclare.
Adieu donc ; tu ne peux m'apprendre à l'oublier.

BENVOLIO.

Ah ! parbleu ! que je meure ou je vais t'y plier.

Ils sortent.

SCÈNE II

Une rue de Vérone.

Entrent CAPULET, PARIS et un VALET.

CAPULET.

Ainsi que Montagu, j'ai devant Son Altesse
De cesser tout conflit engagé ma promesse :
Des vieillards tels que nous peuvent bien vivre en paix.

PARIS.

Ce serment pour tous deux en répond désormais :
Il est triste vraiment que durant tant d'années
Entre vous aient sévi ces haines forcenées.
Mais que répondez-vous maintenant, monseigneur,
A ma chère requête?

CAPULET.

Elle m'est un honneur,
Mais je ne puis, Pâris, que vous le dire encore :
Comment livrer ma fille au monde qu'elle ignore
Alors qu'elle n'a point quatorze ans révolus ?
Laissons-la s'enrichir de deux étés de plus,
Et puis nous songerons pour elle au mariage.

PARIS.

Plus d'une épouse est mère et qui n'a que son âge.

CAPULET.

Mais combien ont trouvé le sort le plus cruel !
Songez que, des enfants que me donna le ciel ,
Un seul a survécu : ma Juliette aimée,
De mes ans au déclin l'espérance embaumée.
Courtisez-la pourtant , et de ce jeune cœur,
Je n'y contredis point, soyez l'heureux vainqueur ;
Exprimez-lui vos vœux , gagnez sa préférence :
De mon assentiment c'est pour vous l'assurance.
Vous savez que je donne une fête ce soir ,
Fête de chaque année, où j'aime à recevoir
Tous ceux qui me sont chers : grande sera ma joie
Si je puis me flatter, Pâris, qu'on vous y voie.
Bien des astres mortels dont sont jaloux les cieux
Dans ma pauvre demeure enchanteront vos yeux :
Le parfum enivrant qu'aspire la jeunesse,
Quand avril plein de fleurs sur les talons se presse
De l'hiver qui s'enfuit, oh ! vous le sentirez
Dans tous ces frais boutons que chez moi vous verrez.
Ces beautés, jugez-les, faites-les parler toutes :
Fixez bien votre choix, dissipez tous vos doutes,
Et, dût une autre même accaparer vos soins,
Ma fille en cet ensemble aura fait nombre au moins.
Venez m'accompagner.

Au valet.

Toi, tu vas dans Vérone
T'arranger de façon à voir chaque personne
De qui le nom se trouve au papier que voici.

Il lui remet une liste de noms.

A chacune à son tour tu rediras ceci :
Qu'en ma maison ce soir pour le plaisir ouverte,
La bienvenue à tous est de grand cœur offerte.

Capulet et Pâris sortent.

LE VALET, seul, les yeux fixés sur la feuille de papier.

« Trouve-moi tous les gens dont les noms sont inscrits
« Sur ce papier. » Voilà des mots bien vite dits...
Tel métier que l'on sait, on l'exerce sans peine :
Le cordonnier a l'aune et le tailleur l'alène,
Le pêcheur ses pinceaux, le peintre son filet ;
Mais moi, par quoi pourrai-je arriver, s'il vous plaît,
A déchiffrer les noms que ce papier recèle,
Quand je n'ai jamais su comment même on épelle ?
Bah ! je vais aux savants m'adresser : justement...

Entrent Benvolio et Roméo.

BENVOLIO, poursuivant une conversation commencée.

Rien n'éteint mieux un feu qu'un autre embrasement ;
Une peine s'efface où naît une autre peine.
Avez-vous trop tourné ? Pour recouvrer haleine,
Tournez en sens inverse. Il n'est chagrin si noir
Que n'arrête aussitôt un nouveau désespoir :
D'un autre trait suivie, une flèche amoureuse
Voit sa pointe émoussée...

ROMÉO, l'interrompant avec une gravité bouffonne.

Et, circonstance heureuse,
La feuille du plantain a le don avéré...

BENVOLIO.

De quoi donc ?

ROMÉO, riant.

De guérir un fémur fracturé.

BENVOLIO.

Es-tu fou, Roméo ?

ROMÉO.

Fou, mon cher, c'est trop dire ;
Et pourtant jamais fou convaincu de délire
Ne fut plus affamé, séquestré, tourmenté
Que je...

Tournant sur ses talons et brusquement au valet.

Salut, l'ami.

LE VALET.

Le ciel en sa bonté
Vous le rende !... Monsieur, pardon, savez-vous lire ?

ROMÉO.

Dans ma propre misère ? Oui, je crois y suffire.

LE VALET.

Eh ! l'on peut sans bouquin avoir appris cela.

Lui tendant son papier.

Lirez-vous aussi bien le papier que voilà ?

ROMÉO.

Oui, si du moins j'en sais un peu le dialecte.

LE VALET, s'en allant.

Alors, monsieur... bonjour !

ROMÉO, l'arrêtant.

Non, donne et que j'inspecte

L'écrit.

Il prend le papier des mains du valet et lit à haute voix.

- « Le signor Martino, sa femme et sa fille ;
- « Le comte Anselme et ses charmantes sœurs ;
- « La veuve du signor Vitruvio ;
- « Le signor Placentio et ses gracieuses nièces ;
- « Mercutio et son frère Valentin ;
- « Mon cousin Capulet, sa femme et ses filles ;
- « Ma jolie nièce Rosaline ;
- « Livia ;
- « Le signor Valentio et son cousin Tybalt ;
- « Lucio et la vive Héléna. »

Parlant.

Belle assemblée ! Où l'attend-on ?

LE VALET, montrant de la main le fond de la rue.

Là-haut,

ROMÉO.

Mais où donc ?

LE VALET.

A souper chez nous.

ROMÉO, impatienté.

Chez qui, maraud ?

LE VALET.

Chez mon maître.

ROMÉO.

J'entends : c'est le nom de ton maître
Qu'il m'eût fallu d'abord demander à connaître.

LE VALET.

Pour vous sauver l'ennui de me questionner,
Voici tous les détails que je puis vous donner.
Mon maître est Capulet, opulent personnage
Chez lequel pour ce soir de cœur je vous engage :
Les Montagus sont seuls exclus de la maison.
Buvez-vous sec? Venez : je vous ferai raison :
C'est dit.

Il sort.

BENVOLIO.

Des Capulets c'est l'annuelle fête,
Et celle qui t'a mis ce fol amour en tête,
Rosaline y sera : mais que d'autres beautés
Dans ce bal s'offriront aux regards enchantés !
Allons-y donc, cousin. Il est certain visage
Que tu crois sans rival : eh bien, moi, je m'engage
A t'en faire admirer maint autre encor plus beau,
Au point que tu diras : « Mon cygne est un corbeau. »

ROMÉO.

Si jamais mon regard confesse un tel mensonge,
Si le culte où je vis doit n'être plus qu'un songe,
Ah ! que mes yeux noyés tant de fois dans les pleurs

Soient par le feu punis comme des imposteurs !
Une femme plus belle, oh ! que ma bien-aimée !
Le soleil qui voit tout dans sa course enflammée
Non, non, jamais ne vit un plus divin objet !

BENVOLIO.

Mais de la comparer jamais tu n'eus sujet :
Son image gravée en ta double prunelle
Y rayonnait unique et ne te montrait qu'elle.
Viens juger maintenant en toute honnêteté
Tes amours en regard de telle autre beauté
Que tu vas rencontrer sans doute à cette fête :
Puis dis-moi si soudain ne pâlit ta conquête ?

ROMÉO, avec feu.

J'irai, non point pour voir ce que tu veux montrer,
Mais celle qu'à jamais je prétends adorer.

Ils sortent.

SCÈNE III

L'appartement de lady Capulet.

Entrent LADY CAPULET et la NOURRICE.

LADY CAPULET.

Où peut être ma fille : appelle-la, nourrice.

LA NOURRICE.

Par ma virginité de douze ans, quel caprice

A l'enfant? Je l'appelle assez fort...

Allant à la porte et d'une voix perçante.

Mon agneau!

Ma Juliette, allons!... Mais viens donc, mon oiseau!

Entre Juliette.

JULIETTE, à la nourrice.

Qu'est-ce? Qui me demande?

LA NOURRICE.

Eh! ta mère.

JULIETTE, allant à sa mère.

Madame,

Quel est votre plaisir?

LADY CAPULET, l'embrassant au front.

Mon enfant, je réclame...

Nourrice, laisse-nous : je désire en secret

Lui parler...

La nourrice va pour se retirer.

Ou bien non, tiens, demeure ; en effet,

J'aime autant que tu sois de notre conférence.

De ma fille tu sais que l'âge enfin commence

A compter...

LA NOURRICE.

Pour son âge, oh! quand vous le voudrez,

Je pourrai vous le dire à moins d'une heure près.

LADY CAPULET.

Elle n'a pas, je crois, quatorze ans ?

LA NOURRICE, avec vivacité.

Je parie

Quatorze de mes dents, — ah ! bien, oui ! La carie
Ne m'en a par malheur laissé que quatre au plus —
Qu'on n'a pas en effet quatorze ans révolus...
Quand viendra la Saint-Pierre ?

LADY CAPULET.

Eh ! dans une quinzaine

A peu près.

LA NOURRICE.

Bien, n'importe. Une chose est certaine :
La veille au soir du jour où la Saint-Pierre a lieu,
Elle aura quatorze ans. Je le sais bien, grand Dieu !
Elle et Suzanne étaient, que le ciel nous pardonne !
Du même âge : c'est sûr. Ma Suzanne était bonne,
Trop bonne, hélas ! pour moi : Dieu l'a prise en son sein...

Elle pleure ; puis relevant la tête avec vivacité.

Mais j'ai dit la Saint-Pierre et l'ai dit à dessein :
Oui, la veille elle aura quatorze ans, je l'atteste.
Au surplus dans l'esprit le souvenir me reste
Du tremblement de terre arrivé ce jour-là,
Et nous avons douze ans tout juste de cela !
On venait de sevrer ma pauvre Juliette :
J'avais mon bout de sein teint, selon la recette,
D'absinthe, et me tenais au pied du pigeonier...

Vous alliez à Mantoue où s'était le premier
 Transporté monseigneur... Voilà donc ma fillette
 Qui, sans rien soupçonner, veut teter, la pauvrete !
 A sa lèvre elle sent soudain le goût amer :
 Ah ! que je me souviens du beau sabbat d'enfer
 Que me fit à l'instant mon démon en furie !
 De ses doigts j'eus bientôt la mamelle meurtrie :
 Le pigeonnier lui-même en tremblait, et, ma foi,
 Sans me faire prier je m'enfuis, croyez-moi.
 Oui, voilà bien douze ans de cela ! ma petite
 Était forte et déjà trottinait seule, quitte
 A trébucher parfois et même en plus d'un cas
 A s'étaler par terre en pressant trop le pas :
 Elle s'était ainsi fait justement, la veille,
 Une bosse en plein front toute ronde et vermeille.
 Mon mari, Dieu l'absolve ! était un franc moqueur ;
 Il court la ramasser en riant de bon cœur :
 « Hé ! petite, » dit-il, « tu tombes sur la face ;
 « Quand l'esprit te viendra, tu sauras, à la place,
 « Sur le dos t'allonger, n'est-ce pas, mon Julot ? »
 Et, par mon saint patron, le bijou de marmot
 S'apaise et répond : « Oui ! » La bonne facétie !
 Quand je vivrais mille ans, tudieu ! sa repartie
 Me reviendrait encor : « N'est-ce pas ? » lui dit-il ;
 « Oui ! » sur-le-champ fit-elle en son mignon babil.

LADY CAPULET.

Allons, assez, tais-toi.

LA NOURRICE, riant d'un gros rire.

Bon, mais laissez-moi rire.

Ah ! ah ! La voyez-vous ne pleurant plus pour dire
Son « Oui », quand elle avait une grosseur au front
Aussi forte qu'un œuf, et qu'un si grave affront
La faisait tant pleurer : « Aujourd'hui sur la face »,
Lui lance mon mari, « mais plus tard, à la place,
« Ce sera sur le dos, mon Julot, n'est-ce pas ? »
Elle cesse, et dit : « Oui ! »

JULIETTE, *gravement.*

Nourrice, dans ce cas,
Cesse à ton tour, voyons.

LA NOURRICE, *l'embrassant.*

J'ai fini. Que la grâce
De Dieu soit sur ta tête ! Et, crois-le, quoi qu'on fasse,
On n'élèvera point plus beau poupon que toi.
Si je vis pour te voir femme et mère, ma foi !
Mes vœux seront comblés.

LADY CAPULET.

C'est justement la chose
Dont je viens lui parler. Dis si ton goût s'oppose,
Ma fille, au mariage ?

JULIETTE.

A part tout préjugé,
Je n'ai jamais, ma mère, à cet honneur songé.

LA NOURRICE, *enthousiaste.*

Honneur, oui ! Si mon lait n'eût nourri ta jeunesse,
Je dirais qu'en tétant tu suças la sagesse.

LADY CAPULET, à Juliette.

Le moment est venu d'y penser maintenant.

Juliette fait un geste de surprise.

Ce conseil maternel est-il si surprenant ?
De plus jeunes que toi pourraient être nommées,
En qui Vérone voit des dames estimées
Et des mères aussi : moi-même, à bien compter,
Dieu, de mon premier né, venait de me doter
A l'âge où, toi, tu n'es encor que jeune fille.
Bref, le brillant Pâris, dont tu sais la famille,
Sollicite ta main.

LA NOURRICE.

Un bel homme, ma foi !
Le plus joli du monde ! Il semble en cire, quoi !

LADY CAPULET.

Vérone en son printemps n'a point de fleur pareille.

LA NOURRICE.

Oh ! c'est la fleur des fleurs : une pure merveille.

LADY CAPULET.

Quel est ton sentiment ? Crois-tu pouvoir aimer
Le seigneur accompli que je viens de nommer ?
Nous l'attendons ce soir, ma fille, à notre fête :
Examine-le bien ; que ton regard s'arrête
Sur ce type idéal de virile beauté,
Et tu diras quel front a cette pureté,
Quel œil éclaire mieux de sa loyale flamme

Les plus secrets replis d'une grande et belle âme ?
C'est un livre d'amour non encor déplié
Qui doublera d'éclat, richement relié :
Comme un poisson des mers, sous la vague, étincelle
Et rend plus rayonnant le flot qui le recèle ;
Comme un riche missel croît en valeur encor,
Si le beau livre est clos par un beau fermoir d'or,
De même, en se donnant, une épouse chérie
Enrichit son époux, sans en être amoindrie.

LA NOURRICE.

Amoindrie ! Oh ! pour sûr cela ne sera point :
Le mari chez la femme engendre l'embonpoint.

LADY CAPULET, à Juliette.

Aux souhaits de Pâris seras-tu favorable ?

JULIETTE, souriant.

S'il suffit de le voir, ce seigneur adorable,
Pour qu'on l'aime, sans doute il me saura charmer ;
Mais marquez-moi jusqu'où je me dois enflammer.

Entre un vieux serviteur.

LE VIEUX SERVITEUR, familièrement.

Vos invités sont là, madame ; on vous appelle,
Et la fête réclame aussi mademoiselle...
Vous aurez, vous, nourrice, à l'office beau jeu :
Contre vous chacun peste ; allez-y voir un peu...
Madame, je cours vite où m'attend mon service,
Mais arrivez, de grâce,

Montrant du doigt la porte à la nourrice.

Et vous, marchez, nourrice.

Il sort.

LADY CAPULET, à Juliette.

Paris nous attend : viens.

LA NOURRICE.

Oui, ma fillette, cours :

Fais-toi d'heureuses nuits après tes heureux jours.

Elles sortent.

SCÈNE IV

Une place, à Vérone, sur laquelle s'élève le palais de Capulet, brillamment éclairé. De nombreux invités arrivent successivement et y pénètrent.

Entrent ROMÉO, costumé en pèlerin, MERCUTIO, BENVOLIO, suivis de PLUSIEURS VALETS portant des masques à la main et des torches.

ROMÉO, désignant la demeure de Capulet.

Faut-il sous un discours abriter notre ruse,
Ou bien entrerons-nous bravement, sans excuse ?

BENVOLIO.

Les harangues, mon cher, ne sont plus de saison.
Nous n'irons pas non plus, sans rime ni raison,
Prendre un aveugle Amour pour nous montrer la route

Et mettre avec son arc les dames en déroute :
Point de prologue appris par cœur, mal débité
A l'aide d'un souffleur derrière nous planté ;
Mais entrons, faisons-nous juger tels que nous sommes,
Dansons même et, front haut, sortons ensuite en hommes.

ROMÉO.

Je ne suis pas d'humeur, je vous jure, à sauter :
Donnez-moi simplement une torche à porter.

MERCUTIO.

Non, mon doux Roméo, l'on te veut pour la danse.

ROMÉO.

Elle est faite pour vous, croyez ce que j'avance :
Vous avez le pied vif, un escarpin léger ;
Moi, mon âme est de plomb, et je ne puis bouger.

MERCUTIO.

Voilà bien l'amoureux ! Emprunte donc ses ailes
Au gentil Cupidon : tu pourras avec elles
Dépasser en ton vol notre vulgaire essor.

ROMÉO.

De ses traits je sens trop la déchirure encor
Pour m'élancer ainsi sur son aile légère.
Vainement je voudrais dominer ma misère :
Le fardeau de l'amour pèse accablant sur moi

MERCUTIO.

Eh ! mets-le donc à terre, et tiens ferme sous toi
Ce délicat enfant, la débilité même.

ROMÉO.

Un délicat enfant, l'Amour ! Erreur extrême !
C'est un joueur armé de la griffe du houx.

MERCUTIO.

Mon cher, pour le contraindre à se montrer plus doux,
Que ta rudesse alors soit à la sienne égale :
S'il t'écorche, fais-lui sentir ta main brutale,
Et tu le dompteras.

A l'un des valets.

Allons, vite un étui
Où fourrer mon visage.

Se masquant et touchant son masque.

Avec ce frêle appui
D'un masque sur un masque, on peut sans crainte aucune
Braver des curieux toute œillade importune :
Si d'indécents propos me poursuivent, ma foi,
C'est ce front de carton qui rougira pour moi.

BENVOLIO.

Frappons, il faut entrer et, sitôt dans la salle,
De nos jarrets montrer la vigueur sans égale.

ROMÉO.

Une torche, vous dis-je ! Aux galants gais de cœur
A battre le parquet d'un talon plein d'ardeur :
Pour moi, comme disait autrefois mon grand-père,
Je tiendrai la chandelle en vous regardant faire.
Vraiment, à vos ébats ma noire humeur sied peu.

MERCUTIO, ôtant son masque et le remettant à un valet.

Mais la nuit tous les chats sont gris, par la sambleu !
Si ton humeur est noire, à notre vigilance
A te tirer — pardon de mon irrévérence —
Hors du boubrier d'amour où tu sombres en plein.
Mais entrons : c'est brûler de la lumière en vain,
Quand il fait jour.

ROMÉO.

Quoi ? Jour ! Que dis-tu ?

MERCUTIO,

Je veux dire

Que brûler des flambeaux au soleil n'est point pire
Que de les gaspiller sur ce seuil. Au surplus,
Prends-moi du bon côté ces propos superflus :
Pour une fois qu'il peut être applaudi d'urgence,
Six fois l'esprit qu'on fait a besoin d'indulgence.

ROMÉO.

En tous cas, ce n'est point en allant à ce bal
Qu'on fait preuve d'esprit.

MERCUTIO.

Mais où donc est le mal ?

ROMÉO.

Mon cher, j'ai fait un rêve.

MERCUTIO.

Ah ! parbleu, moi de même.

ROMÉO.

Eh bien, qu'as-tu rêvé ?

MERCUTIO.

Que le dupeur suprême

Ici-bas, c'est le rêve.

ROMÉO.

A ton aise, et pourtant

Souvent le dormeur voit, comme un jour éclatant,
La vérité jaillir du rêve qui l'agite.

MERCUTIO.

Allons, la reine Mab t'aura rendu visite.

C'est la fée accoucheuse. Invisible, elle vient,
Pas plus haute en son corps que l'agate qui tient
Au doigt d'un alderman, et rapide elle passe,
D'atomiques coursiers l'emportant dans l'espace.
Sous le nez des dormeurs. De son char merveilleux
La roue a pour rayons des pattes de faucheux,
La capote se fit d'ailes de sauterelles;
Pour rênes, l'araignée a fourni ses fils grêles,
Et, pour collier, la lune un humide rayon.
Le fouet fut découpé dans un os de grillon,
Et la mèche qui l'arme est un « fil de la Vierge ».
Le cocher, revêtu d'un habit gris de serge,
Est un cousin au plus de la grosseur du point
Que l'aiguille en courant ferait dans un pourpoint.
Le char n'est tout entier qu'une noisette vide :
L'écureuil bon tourneur, le termite intrépide,
Carrossiers de la fée, ont tous les deux pris part

A l'exécution de ce miracle d'art.

Toutes les nuits la fée, en ce rare équipage,

A travers le cerveau des amoureux s'engage :

Leur seul songe est d'amour. Elle monte aux genoux

Des courtisans : ils sont à l'instant plats et doux ;

Roule aux doigts des huissiers : ils rêvent d'honoraires ;

Touche aux lèvres de femme : on les voit, téméraires,

Sous des baisers trompeurs s'entr'ouvrir ; mais souvent

Mab fera payer cher ce bonheur décevant,

En criblant de boutons une bouche impudique

Dont l'haleine trahit quelque impur cosmétique.

Tantôt elle galope au nez d'un postulant

Qui rêve d'être au but naguère encor si lent ;

Tantôt elle chatouille, espiègle, la narine

D'un bon curé qui dort et soudain s'imagine,

Heureuse illusion, qu'il tient son évêché.

Plus loin, le char magique, en un instant juché

Sur le cou d'un soldat, lui fait rêver batailles,

Embuscades, assauts, furieuses entailles,

Clairons, tambours, butin, rasades à plein bord :

Il s'éveille, comprend, maugrée et se rendort.

C'est cette même Mab qui, maligne sorcière,

Quand dorment les chevaux, emmêle leur crinière

En ces fantasques nœuds que les rustres ont peur

De dénouer, craignant de s'attirer malheur ;

C'est elle qui, la nuit, d'une étreinte amoureuse,

Pétrit dans son sommeil la vierge langoureuse

Et par degrés la rompt à porter de l'amour

Vaillamment le fardeau, lorsqu'en viendra le jour ;

C'est...

ROMÉO, l'interrompant.

Paix, Mercutio ! Quelles sont ces vétilles ?

MERCUTIO.

Mais les rêves, mon cher, les illusions, filles
Et de la fantaisie et d'un oisif cerveau,
Plus subtiles que l'air, plus mobiles que l'eau,
Moins stables que le vent qui, caressant naguère
Le sein glacé du nord, tout à coup s'exaspère
Et, rapide ouragan aux jalouses fureurs,
Vient sous ses coups broyer le midi tout en fleurs.

BENVOLIO.

Ah ! que ce vent, du moins, nous pousse dans la place :
ous serons en retard ; l'heure du souper passe.

ROMÉO, avec mélancolie.

Non, nous n'arriverons que trop tôt, j'en ai peur.
Un pressentiment sourd, mais qui n'est point trompeur,
Me dit que mon étoile à me perdre s'apprête,
Que le coup doit partir de cette nuit de fête,
Et que de l'existence enfermée en mon sein
La fugitive flamme aura vécu demain ;

Moutrant le ciel.

Mais le Pilote est là : je lui livre ma voile...
Joyeux amis, en route !

BENVOLIO, gaïement.

Et vive notre étoile !

Roméo, Mercutio et Benvolio prennent des masques des mains des valets, s'en couvrent
le visage et entrent chez Capulet. Les serveurs s'éloignent.

SCÈNE V

La salle de bal chez Capulet. Au fond une estrade occupée par des musiciens. Riche éclairage.

Entrent PLUSIEURS VALETS.

PREMIER VALET.

Ce Potpan à la fin viendra-t-il nous aider ?
Mais lui se rendre utile ! Ah ! le lui demander
C'est bien peine perdue.

DEUXIÈME VALET, sentencieusement.

Il faut le dire, en somme :
Quand une maison garde à son service un homme
Qui, pour soi-même, entend si peu la propreté
Qu'il est sale des mains, c'est triste en vérité !

PREMIER VALET, à d'autres serviteurs.

Enlevez ces dressoirs et cette argenterie.

On emporte deux dressoirs chargés de pièces d'argenterie. Bas au deuxième valet.

Mets-moi quelques gâteaux de côté, je te prie,
Et va dire au portier que, s'il est bon garçon,
Il laisse entrer ce soir Nelly Bell et Suzon.

Appelant à la cantonade.

Holà ! Potpan ! Antoine !

Entre un nouveau valet.

LE NOUVEAU VALET.

Eh ! me voici, que diable !

PREMIER VALET.

C'est heureux ! Il se fait un tapage effroyable
Après vous et Potpan.

LE NOUVEAU VALET.

Comment être partout ?
Comment, lorsqu'on est seul, pouvoir vaquer à tout ?
Mais à l'œuvre à présent. La compagnie arrive :
C'est le cas, ou jamais, d'être sur le qui-vive ?

Les valets sortent.

Entrent Capulet, lady Capulet, Tybalt, Pâris, Juliette, la Nourrice par la droite. Par la gauche apparaissent au même moment de nombreux invités des deux sexes, richement costumés. Capulet et sa femme vont au-devant d'eux. Pâris cause avec Juliette.

CAPULET, avec expansion.

La bienvenue à tous, mes hôtes bien-aimés !
J'entends avoir ici des danseurs animés :
Gare à vous ! je dirai de toute demoiselle
Se montrant à la danse un seul instant rebelle,
Qu'elle a des cors aux pieds.

Riant, à quelques demoiselles.

Ah ! ah ! c'est vous toucher
En votre endroit sensible : il faudra donc marcher.

Entrent Roméo en pèlerin, Mercutio et Benvolio, tous masqués. S'adressant à eux.

Galants masques, salut ! J'ai vu le temps prospère
Où, masqué comme vous, je m'en allais en guerre,

Sachant aussi parler ce langage vainqueur
Qu'on soupire à l'oreille et qui va droit au cœur ;
Mais ces jours sont en fuite, hélas ! oui, bien en fuite !...

Les trois jeunes gens s'inclinent et se mêlent à la foule des invités.

A de nouveaux arrivants.

Soyez les bienvenus !

Aux musiciens.

Un air gai tout de suite,
Braves musiciens, pour commencer le bal.

A un groupe de jeunes filles.

Belles filles, voici le moment triomphal :
A l'envi déployez vos grâces juvéniles.

L'orchestre joue. Les danseurs prennent place. Pâris se mêle avec Juliette à l'un des quadrilles qui viennent de se former. Pendant que dansera Juliette, Roméo, sur le devant du théâtre, restera immobile, les yeux attachés sur elle. Les danses s'engagent.

Aux valets.

Circulez en tous sens et rendez-vous utiles :
Donnez d'autres flambeaux.

Montrant la cheminée.

Qu'on éteigne ce feu :
Il fait trop chaud ici.

Allant vivement au-devant de son vieux cousin Capulet qui entre.

Vous ! Je l'espérais peu,
Vieil ami : mon plaisir en est doublé. Je pense
Que nous avons tous deux répudié la danse :
Asseyez-vous, cousin, asseyez-vous.

Il le fait s'asseoir, et lui-même prend un siège.

Ma foi,

Depuis le dernier bal qui nous vit, vous et moi,
Sous le masque, combien calculez-vous d'années ?

LE COUSIN CAPULET.

Par Notre-Dame ! trente au moins et bien sonnées.

CAPULET, se récriant.

Trente ! allons donc ! quel compte établissez-vous là ?
C'est quand Lucentio s'est marié : cela,
Que de la Pentecôte arrive la semaine,
Ne saurait remonter qu'à vingt-cinq ans à peine :
Nous étions ce soir-là tous masqués et joyeux ;
J'ai cette scène encor vivante sous les yeux.

LE COUSIN CAPULET, s'animant.

Permettez, mon cousin, permettez ! La mémoire
Vous fait ici défaut et de façon notoire :
Son fils aura bientôt trente ans.

CAPULET, avec vivacité et se levant.

Ah ! quelle erreur !

Voilà deux ans, ce fils était encor mineur.

Le cousin Capulet s'est également levé. Les deux vieillards remontent la scène :
leurs gestes indiquent qu'ils poursuivent avec chaleur leur discussion.

ROMÉO, s'arrachant à sa contemplation, à un valet qui passe, en lui montrant
Juliette et Pâris.

Quelle est la jeune dame avec ce gentilhomme ?

LE VALET.

Je ne sais pas, monsieur, comment elle se nomme.

Le valet s'éloigne.

ROMÉO, attachant de nouveau ses regards sur Juliette avec ivresse.

Son éclat des flambeaux fait pâlir la clarté !
 Sur le front de la Nuit respandit sa beauté
 Comme une perle au cou d'une Éthiopienne :
 Ah ! qui peut espérer que jamais il obtienne
 Cet ange radieux ? Ainsi qu'en un vol noir
 De corneilles ressort, éblouissante à voir,
 Une blanche colombe, ainsi cette merveille
 Parmi ces fronts obscurs rayonne sans pareille !...
 Ce quadrille achevé, je veux m'en approcher,
 Et sa divine main humblement la toucher...
 Mon cœur a-t-il aimé jusqu'à ce jour suprême ?
 D'aujourd'hui seulement — jurez-le, mes yeux, — j'aime :
 Pour la première fois m'apparaît la Beauté !...

TYBALT, passant auprès de Roméo, et tressaillant à sa voix. A part.

Je reconnais ta voix, Roméo détesté !
 Un Montagu chez nous !

A un page.

Cours chercher ma rapière,
 Page : dépêche-toi.

Il pousse le page, qui s'éloigne en courant. Contemplant avec mépris le déguisement de Roméo ; à part.

Mascarade grossière !
 De notre fête ainsi croit-il, en vérité,
 Qu'il pourra se moquer avec impunité ?

Roméo absorbé se dirige lentement du côté de Juliette, que Pâris vient de reconduire à sa place.

Ah ! parbleu ! je puis bien sans un regret dans l'âme
 L'étendre à mes pieds mort, cet insulteur infâme !

CAPULET, *survenant.*

Qu'as-tu donc, mon neveu ? Tu parais en courroux.

TYBALT.

Mon oncle, un Montagu s'est introduit chez vous.
Le misérable ici ne vient que par bravade
Pour changer votre fête en une arlequinade.

CAPULET.

Serait-ce Roméo ?

TYBALT, *emporté.*

C'est bien lui, l'insolent !

Roméo, pendant ce temps, s'est incliné devant Juliette : après échange de quelques paroles il la prend à son bras et la promène dans le bal.

CAPULET.

Modère un peu ta voix, et sois moins violent.
Il a vraiment le ton d'un parfait gentilhomme :
Dans Vérone chacun à l'envi le renomme
Pour sa vertu précoce et sa distinction.
Je ne voudrais donc pas, pour la possession
Des richesses que peut renfermer cette ville,
Qu'on eût à son égard une conduite hostile :
Ainsi, reste en repos sans t'occuper de lui,
Et si ma volonté te paraît aujourd'hui
Digne encor de respect, si mon désir te touche,
En un front souriant change ce front farouche
Qui sied peu dans un bal.

TYBALT, *avec rudesse.*

Il est plus que séant

Lorsque l'on a pour hôte un pareil mécréant :
Je ne souffrirai pas plus longtemps sa présence.

CAPULET, avec colère.

N'en déplaie pourtant à votre suffisance,
Monsieur le pourfendeur, mais vous la souffrirez.
Qui donc est maître ici ? Parbleu, vous le verrez !
Moi permettre un moment que vos brutales fautes
Soulèvent un scandale au milieu de mes hôtes !
Vous laisser le champ libre ! oh ! non, n'y comptez pas.

TYBALT.

C'est simplement, mon oncle, une honte en ce cas.

CAPULET.

Je crois que nous tournons, mon fils ! à l'insolence :
Prends garde ! un tel oubli serait grave. Silence !
Je sais ce que je dis ; j'entends être écouté :
Ton incartade est bien de mise en vérité !...

Gaiement à quelques danseurs qui se sont approchés au bruit de cette altercation.

A merveille, messieurs ; bravo, mes toutes belles !

Bas à Tybalt.

Reste en paix, m'entends-tu ?...

A des valets qui passent.

Des lumières nouvelles !...

Bas à Tybalt.

Veux-tu bien m'obéir ? Bas ces airs agresseurs !

Aux danseurs.

Allons, recommençons, mes valeureux danseurs !

Il remonte la scène avec eux.

TYBALT, avec une rage contenue, à part.

Oh ! ne pouvoir d'un fat châtier l'insolence !
Par force pratiquer ici la patience !
Sortons... Mais si je montre une feinte douceur,
J'emporte un fiel amer et la vengeance au cœur !

Il sort.

Les danses ont cessé depuis un moment. La foule des promeneurs encombre le théâtre.
Roméo, sans masque, a pu conduire Juliette doucement à l'écart, dans l'embrasement
d'une fenêtre.

ROMÉO, prenant avec dévotion la main de Juliette dans ses deux mains.

Si je profane ainsi cette châsse sacrée,
Comme expiation ardemment implorée,
Mes lèvres sont ici, timides pénitents,
Prêtes à la couvrir de baisers repentants.

JULIETTE, souriant.

Vraiment, bon pèlerin, vous êtes trop sévère :
Ne peut-on pas toucher l'objet que l'on révère ?
Les saintes ont des mains : voyez pieusement
Le dévot les presser ; c'est son embrassement

ROMÉO.

Mais saintes et dévots ont des lèvres, j'espère ?

JULIETTE.

Oui, mais dont tout l'office est, je crois, la prière.

ROMÉO.

Pourtant, ce que ma main, sainte adorée ! ici
Vient d'oser faire, accorde à mes lèvres aussi

De l'accomplir : oh ! sois à leur ferveur propice ;
Du désespoir épargne à leur foi le supplice !

JULIETTE.

Les saintes, sans sortir de l'immobilité ,
Exaucent tous vœux purs.

ROMÉO.

Angé de sainteté ,
Reste alors immobile et souffre que j'emporte
L'effet de ma prière.

De ses lèvres il effleure rapidement les lèvres de Juliette. Avec ferveur.

Oh ! Dieu ! De cette sorte
Ta lèvre a de la mienne enlevé tout péché.

JULIETTE.

Je l'ai donc maintenant à ma lèvre attaché ?

ROMÉO.

Et vous me le gardez ? Aveu rempli de charme !
Mais non ; rendez-le-moi.

Il effleure de nouveau ses lèvres.

JULIETTE, confuse, le repoussant doucement.

Tant de ferveur m'alarme.

LA NOURRICE, accourant.

Votre mère désire à l'instant vous parler.

Juliette, tressaillant, jette un rapide regard sur Roméo qui s'incline profondément devant elle, et elle se dirige lentement vers lady Capulet.

ROMÉO, à la nourrice.

Sa mère ! De quel nom me faut-il l'appeler ?

LA NOURRICE.

Mais sa mère est d'ici la très-noble maîtresse,
Un cœur plein de bonté, d'amour et de noblesse.
Moi, j'ai nourri sa fille avec qui justement
Vous causiez tout à l'heure, et, j'en fais le serment,
Celui qui saura mettre un jour la main sur elle
Pourra faire très-haut sonner son escarcelle.

Elle s'éloigne, laissant Roméo immobile de stupeur.

ROMÉO, sourdement.

C'est une Capulet !... Mon cœur qui s'est donné
Sans retour, cette nuit, ainsi reste enchaîné
A ma grande ennemie.

BENVOLIO, suivi de Mercutio, frappant sur l'épaule de Roméo.

Il faut battre en retraite :
Nous voici parvenus à la fin de la fête.

ROMÉO, secouant la tête.

Et c'est au désespoir désormais à régner.

Roméo a remis son masque. Les trois amis se disposent à se retirer à la suite
de beaucoup d'autres invités.

CAPULET, les arrêtant.

Eh quoi ! beaux cavaliers, déjà vous éloigner ?
Nous avons le souper qui vous réclame encore...

Les jeunes gens font, en s'inclinant, un geste de respectueux refus.

C'est en vain, je le sens, qu'ici l'on vous implore :

Mille grâces du moins d'être venus chez moi,
Et bonsoir !

Aux valets.

Éclairez.

Roméo, Mercutio et Benvolio s'éloignent avec les derniers invités. Roméo s'arrête, attache un long regard sur Juliette, puis se retire à pas lents. Lady Capulet sort.

A son cousin Capulet.

Mon vieil ami, ma foi,
Il est tard, et je vais de ce pas faire un somme.

Ils sortent.

Juliette et la nourrice sont demeurées seules.

JULIETTE, par la porte du salon dont elle s'est approchée, désignant du doigt les invités dans le lointain.

Nourrice, quel est donc là-bas ce grand jeune homme ?

LA NOURRICE.

Du vieux Tibério c'est l'unique héritier.

JULIETTE.

Et cet autre après lui ?

LA NOURRICE.

Qui ? ce beau cavalier ?

Eh ! c'est Pétruchio.

JULIETTE, confuse et hésitante.

Mais... pourrais-tu me dire
Le nom du pèlerin qu'on n'a vu ni sourire
Ni danser de ce soir ?

LA NOURRICE.

Non pas, je n'en sais rien.

JULIETTE, *vivement.*

Cours demander son nom, ma nourrice ; j'y tien.

La nourrice disparaît un moment.

Douloureusement.

Ah ! s'il est marié, ma pierre sépulcrale
Sera, j'en ai bien peur, ma couche nuptiale.

Rentre la nourrice tout effarée.

LA NOURRICE.

C'est Roméo, ma fille, un Montagu damné,
L'ennemi de ton père et le plus acharné.

JULIETTE, *frissonnant, à part.*

O mon unique amour né de ma seule haine !
J'ai su son nom trop tard ; vainement à ma chaîne
Je voudrais m'arracher : oui, prodige cruel !
J'aime, j'aime à jamais mon ennemi mortel !

LA NOURRICE.

Que dis-tu là tout bas ?

JULIETTE, *avec un sourire triste.*

Je récitais, ma chère,
Des vers qu'un beau danseur m'a composés naguère.

LADY CAPULET, *du dehors.*

Juliette !

LA NOURRICE, répondant.

Oui, voici !... Ma fille, il faut rentrer :
Le dernier invité vient de se retirer.

Juliette sort pensive. La nourrice la suit.

Entre le chœur.

LE CHOEUR.

Le vieil amour est mort et, dans la fleur de l'âge,
Une autre passion en saisit l'héritage :
Cette beauté pour qui voulait mourir l'amant
Gémit dans l'abandon et s'éteint tristement.
Juliette a l'amour de Roméo qu'elle aime :
Pour tous deux leurs regards sont le charme suprême ;
Mais c'est une ennemie en elle qu'il croit voir,
De même qu'en aimant, elle aime sans espoir.
Il ne peut approcher l'objet de sa tendresse
Pour verser dans son sein le tourment qui l'opprime :
Elle, impuissante aussi, seule avec son amour,
L'appelle et se consume en vains pleurs nuit et jour.
Pourtant, leur passion, au milieu des supplices,
Saura se couronner d'ineffables délices !

Le chœur sort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue bordée d'un côté par le mur du jardin
attenant au palais de Capulet.

Entre précipitamment ROMÉO.

ROMÉO.

Moi, m'éloigner? non, non! Mon cœur ici m'appelle :
Vil limon ! ne sois pas à ton destin rebelle.

Il escalade le mur et saute dans le jardin. Entrent d'un pas rapide
Mercutio et Benvolio.

BENVOLIO, après avoir jeté ses regards autour de lui, appelant.

Roméo ! Beau cousin !

MERCUTIO.

Je te l'avais bien dit :
Mieux avisé que nous, il a gagné son lit.

BENVOLIO.

Cette rue est pourtant celle qu'il a suivie.

Désignant le mur du jardin.

Il a franchi ce mur, j'en parârais ma vie.
Rappelons-le, mon cher; il est temps de rentrer.

MERCUTIO.

Je veux mieux faire encor : je vais le conjurer.

Se plaçant avec une gravité bouffonne devant le mur.

O toi, caprice ! amour ! passion ! frénésie !
Roméo ! qu'un soupir soit la forme choisie
Par toi pour te montrer, ou dis-nous quelques vers :
Je me tiens pour content, seraient-ils de travers,
Si « jour » avec « amour » y rime, et qu'on y voie
Semés quelques « hélas ! » ; ou bien, pour notre joie,
A Vénus triomphante offre un sonnet flatteur
Et d'un titre nouveau sois l'improvisateur
Pour son cher Cupidon, dont la flèche invisible
Du roi Cophétua ¹ perça le cœur sensible ;
Ou bien...

Se tournant avec dépit vers Benvolio.

Vois s'il répond ou fait un mouvement.
Le babouin est mort : c'est par le sentiment
Qu'il faut donc l'évoquer.

Se retournant vers le mur.

Au nom de Rosaline,
Par son front élevé, par sa lèvre mutine,
Par ses souples cheveux, par ses yeux conquérants,
Par son pied, par sa jambe aux contours enivrants,

¹ Allusion à une ancienne ballade du « roi Cophétua et de la Mendiant », citée dans les *Reliques de Percy*.

Par les trésors divins que son beau corps recèle,
Parmi nous reparaîs à ma voix qui t'appelle,
Roméo, je t'adjure !

BENVOLIO.

Il pourrait se fâcher,
S'il venait à t'entendre.

MERCUTIO.

Eh ! que me reprocher ?
Sur ma tête tombait sa foudre vengeresse,
Si j'avais fait surgir auprès de sa maîtresse
Quelque horrible démon ricanant, libre, osé
Que, non sans grand labeur, elle eût exorcisé ;
Mais, enchanteur honnête, ennemi du blasphème,
Que veux-je, en invoquant ainsi celle qu'il aime,
Sinon qu'il ressuscite à ce nom adoré ?

BENVOLIO.

Sous ces arbres sans doute il se tient éploré ;
La nuit est ce qu'il faut à ses pensers funèbres :
Son amour est aveugle et se plaît aux ténèbres.

MERCUTIO.

Mais, aveugle, l'amour au but ne peut toucher,
Et Roméo, je gage, assis sous un pêcher¹,
Triste, rêve au péché qu'il voudrait bien commettre.

¹ Le texte dit : *A medlar tree*, un néffier. Le jeu de mots devenait dès lors intraduisible. Nous avons emprunté la variante du « pêcher » à la traduction de M. François-Victor Hugo.

Se tournant vers le mur.

Roméo, bonne nuit ! L'air du soir me pénètre,
Et j'aime mieux mon lit que le sol humecté
De rosée et de pleurs, où tu te tiens planté.

A Benvolio.

Partons-nous ?

BENVOLIO.

A l'instant : c'est en vain se morfondre
Que d'appeler quelqu'un qui ne veut pas répondre.

Ils sortent.

SCÈNE II

Le jardin de Capulet planté de grands arbres. Sous les fenêtres de l'appartement de Juliette. Il est nuit. La lune brille dans un ciel étoilé.

Entre avec précaution ROMÉO, qui se dérobe
dans l'ombre d'un massif d'arbres.

ROMÉO, seul, seconant la tête comme en réponse aux quolibets de Mercutio.

Qui n'est point blessé rit des blessures d'autrui...
A cette fenêtre, oh ! quelle lumière a lui ?
Juliette a paru : l'Orient se colore
Comme au soleil naissant. Lève-toi, belle aurore !
Mets la lune envieuse en fuite dans les cieux :
Déjà la pâleur monte à son front soucieux ;
Elle a vu ta beauté, la chétive déesse ;

Elle en meurt de dépit. Ne sois plus sa prêtresse :
Puisqu'elle n'a pour toi que des regards jaloux,
Laisse son culte ingrat et sa livrée aux fous !

Contemplant Juliette avec ivresse.

Oui, la voilà, ma dame et mon culte suprême !
Que ne sait-elle encor de quel amour je l'aime !
Elle parle?... Non ; close est sa lèvre... Mais quoi !
Son regard parle au ciel... J'y veux répondre, moi !...

S'arrêtant comme il va pour s'élançer.

Ah ! comment en avoir ici la hardiesse
Quand ce n'est pas à moi que ce regard s'adresse?...
Deux étoiles, parmi les plus belles des cieux,
Voulant se déplacer, sollicitent ses yeux
De briller pour un temps au firmament pour elles.
Ah ! s'ils montaient jamais aux voûtes éternelles,
Si jamais, à leur tour, elles, imprudemment,
Descendaient se suspendre à son front un moment,
Les splendeurs de sa joue éteindraient chaque étoile
Comme le jour éteint une lampe qu'il voile,
Et ses beaux yeux rendraient le ciel si lumineux
Qu'éveillés tout à coup par l'éclat de ces feux,
Les oiseaux chanteraient, croyant la nuit passée.

*Juliette, qui, rêveuse, a longtemps contemplé le ciel en silence, s'accoude à la fenêtre,
la joue dans la main.*

Que doucement sa joue est de sa main pressée !
Que ne suis-je le gant qui vient ainsi frôler
Cette joue !

JULIETTE, se parlant à elle-même.

Oh ! douleur !

ROMÉO, à part, avec enthousiasme.

Elle vient de parler !...

Bel ange, parle encor ! Ta beauté qui m'enchaîne
Est aussi rayonnante, en cette nuit sereine,
Que le serait l'aspect d'un messager ailé
Qui, soudain aux regards des mortels révélé,
Fendrait, émerveillant nos terrestres rivages,
Dans l'infini des cieux les tranquilles nuages !

JULIETTE, même jeu.

Roméo ! Roméo ! pourquoi te nomme-t-on
Roméo ? Vite abjure et ton père et ce nom,
Ou c'est moi, si ton âme à mon âme s'allie,
Mon nom de Capulet, qui dès ce soir l'oublie.

ROMÉO, à part, frémissant de passion.

Dois-je encor l'écouter ou près d'elle accourir ?

JULIETTE, même jeu.

Ton nom est l'ennemi qui seul me fait souffrir.
Toi, tu n'es point pour moi Montagu, mais toi-même !
Qu'est-ce qu'un Montagu ? Qu'on l'abhorre ou qu'on l'aime,
Ce nom implique-t-il le pied, le bras, la main,
Le visage d'un homme ? Un nom ! Quoi de plus vain ?
Sois donc quelque autre nom... Nous admirons la rose :
En serait-elle moins la plus suave chose
Sous un nom différent ? Mais Roméo perdrait
Le nom de Roméo, toujours il retiendrait
Cette perfection qui vient de sa nature,
Non d'un titre qui n'est qu'une oiseuse parure.

Ton nom, ô Roméo, quitte-le donc pour moi,
Et, dans ce sacrifice où rien ne meurt de toi,
Prends-moi toute en ton cœur.

ROMÉO, s'élançant de sa cachette.

Reste sur ce mot même !

Nomme-moi ton amour dans un nouveau baptême,
Et je ne serai plus Roméo.

JULIETTE, effrayée.

Qu'est ceci ?

Quel es-tu, toi qui viens dans la nuit sombre ainsi
Surprendre ma pensée ?

ROMÉO.

Eh ! que puis-je te dire ?

De quel nom me nommer que tu n'aïlles maudire ?
Chère sainte, à moi-même odieux est le mien,
Puisque ce nom fatal est l'ennemi du tien :
Qu'on l'écrive : à l'instant je le mets en parcelles !

JULIETTE.

Mes oreilles encor ne sont que bien nouvelles
A t'entendre, et déjà je reconnais ta voix :
Oui, c'est le Montagu Roméo que je vois ?

ROMÉO.

Ni l'un ni l'autre, non, s'ils ont tous deux ta haine.

JULIETTE.

Comment es-tu venu ? Je le conçois à peine :

Hauts et durs à franchir sont les murs du jardin,
Et tu serais de mort ici frappé soudain,
Si l'un des miens allait te surprendre à cette heure !

ROMÉO.

Sur ses ailes l'Amour m'amène en ta demeure,
Lui, qu'aucun mur jamais ne saurait arrêter,
Car tout ce qu'il conspire, il ose le tenter.
De quel péril veux-tu que tes parents me soient ?

JULIETTE.

Ils te feront périr sans pitié, s'ils te voient.

ROMÉO.

Pour moi dans ton regard il est plus de danger
Que dans vingt de leurs fers, et pour me protéger
Je ne veux que ton œil sur le mien sans colère.

JULIETTE.

J'ai peur qu'on ne te trouve, et je me désespère.

ROMÉO.

Le manteau de la nuit me dérobe à leurs yeux :
Sans ton amour, pourtant, je jure par les cieux
Qu'à la haine des tiens, qu'à la mort je me livre,
Plutôt que de tenter sans cet amour de vivre.

JULIETTE.

Mais qui t'a, dis-le-moi, conduit en ce jardin ?

ROMÉO.

L'amour à qui j'avais demandé mon chemin :

J'empruntai son esprit, il m'emprunta la vue.
Je ne suis point marin : une plage inconnue
Pourtant au bout des mers enchaînerait tes pas,
Que j'irais t'y chercher et ne te perdrais pas.

JULIETTE.

Si l'ombre à tes regards ne voilait mon visage,
Tu lirais sur mon front la pudeur de mon âge
Aux aveux que la nuit m'a sans feinte arrachés :
Ah ! pourquoi n'ai-je pu te les tenir cachés ?
Je voudrais, je voudrais renier mes paroles,
Etre froide... Non ! non ! Fuyez, souhaits frivoles !
M'aimes-tu ? Tu dis oui, je crois à ton serment,
Mais si ta bouche, hélas ! à la fois jure et ment ?
On dit que Jupiter rit d'être amant parjure :
Que Roméo soit, lui, fidèle à ce qu'il jure !
T'ai-je cédé trop vite ? Accuse-le d'un mot :
Je vais me montrer brusque et fantasque plutôt ;
Mais si tu m'aimes, non ! De feindre je refuse.
Beau Montagu, je t'aime, et le montrant sans ruse,
J'agis ici peut-être avec légèreté ;
Mais crois qu'un tel amour a plus de vérité
Que les déguisements d'une ardeur hypocrite :
J'aurais dû m'observer, puisque c'est un mérite ;
Mais quand j'ai dit si haut tout mon amour pour toi,
Tu ne l'ignores pas, je t'ai cru loin de moi.
En faisant de la nuit ainsi ma confidente,
Je trahis mon secret, mais ne fus qu'imprudente.

ROMÉO, avec enthousiasme.

Je jure par la lune, aux rayons argentés,

Qui nous éclaire ici de ses molles clartés,
Ange...

JULIETTE, avec vivacité.

Oh ! ne jure point par la lune inconstante,
Chaque mois si diverse en sa forme flottante,
De peur que tu ne sois ainsi qu'elle changeant !

ROMÉO.

Par quel serment alors à tes yeux m'engageant...

JULIETTE.

Point de serments ; ou bien, ne jure, je t'en prie,
Que par toi seul, le Dieu de mon idolâtrie,
Et mon cœur te croira.

ROMÉO.

Par l'ardeur de ma foi ..

JULIETTE.

Non, non, ne jure pas : je mets ma vie en toi.
Que si ma joie encore est craintive, hésitante,
Ah ! c'est qu'un nœud si prompt peut-être représente
En sa soudaineté l'image de l'éclair
Qui sillonne la nue et disparaît dans l'air...
Doux ami, bonne nuit ! Notre amour n'est encore
Qu'un bouton : le soleil auquel il doit éclore
En peut faire demain une divine fleur...
Pars, emporte la paix que je sens dans mon cœur !

ROMÉO, suppliant.

Partir ! sans recevoir ce que de toi j'implore !

JULIETTE.

Que t'accorder de plus, cette nuit? Je l'ignore.

ROMÉO.

Je veux tout ton amour en échange du mien.

JULIETTE.

Tu n'avais point parlé qu'il était déjà tien.

Ah! que de le ravoir il pût de moi dépendre!

ROMÉO.

Dieu du Ciel! voudrais-tu déjà me le reprendre?

JULIETTE.

C'eût été pour pouvoir de nouveau te l'offrir :

Mais non ; qu'ai-je besoin de le reconquérir?

Plus vaste , plus profond que la mer sans limite

Est l'amour qui pour toi dans mon âme palpite ;

Je le puis donc sans fin prodiguer au dehors :

Plus tu reçois de moi , plus grands sont mes trésors.

LA NOURRICE, appelant au dedans.

Juliette!

JULIETTE, se retournant vers l'intérieur de l'appartement.

Je viens.

A Roméo.

Tu l'entends, on m'appelle.

Adieu, doux Montagu ; sois-moi toujours fidèle.

Elle se retire de la fenêtre, puis revenant immédiatement sur ses pas.

Ne pars pas ; reste un peu : je reviens à l'instant.

Elle disparaît.

ROMÉO, seul.

Félicité divine!... Ah! je tremble pourtant...
C'est la nuit, et je fais un rêve ici peut-être,
Trop doux pour être vrai, tout prêt à disparaître!...

Juliette reparaît à la fenêtre.

JULIETTE.

Encore un dernier mot, puis un dernier bonsoir.
Que si de ton amour où j'ai mis mon espoir,
Le mobile est l'honneur, le but le mariage,
Fais-moi savoir demain, dans un précis message,
Par celle de ma part que tu verras venir,
Le lieu, l'heure où tu veux que j'aille à toi m'unir.
Je te livre ma vie, et, dans ma foi profonde,
Je suivrai mon seigneur jusqu'aux confins du monde.

LA NOURRICE, au dedans.

Ma fille!

JULIETTE, se retournant.

Me voici!

A Roméo, avec tristesse.

Mais si ce n'était pas
Le but auquel tu tends, par pitié dans ce cas...

LA NOURRICE, appelant avec plus d'insistance.

Juliette!

JULIETTE.

J'y vais.

A Roméo.

Renonce à ta poursuite,

Et laisse-moi pleurer mon amour et ta fuite...
A demain, à demain !

ROMÉO, avec passion.

J'en atteste mon cœur...

JULIETTE, lui envoyant un long baiser de ses deux mains.

Mille fois bonne nuit !

Elle quitte la fenêtre.

ROMÉO, seul.

La nuit s'emplit d'horreur,
Quand ton éclat lui manque !... Ah ! si dans l'allégresse
L'amour vole à l'amour, comme l'enfant s'empresse
De la classe à ses jeux, l'amour quittant l'amour,
C'est l'enfant dont l'école exige le retour.

Il s'éloigne pensif. Juliette se montre vivement à la fenêtre.

JULIETTE, appelant à voix basse.

Roméo !... Roméo !... Que n'ai-je la voix forte
Du fauconnier parlant à l'autour qu'il exhorte ?
Ah ! quand on n'est point libre, il faut baisser la voix ;
Sinon, la mienne ici s'entendrait tant de fois
Que l'Écho s'enroûrait dans son antre sonore
A redire après moi, puis à redire encore
Le nom de Roméo !

ROMÉO, qui est revenu sur ses pas, s'arrêtant inaperçu de Juliette.

C'est elle, et c'est mon nom !...
Que d'une voix aimée harmonique est le son !
Que l'oreille, la nuit, l'écoute avec délice !

JULIETTE, appelant.

Roméo !

ROMÉO, s'avançant.

Je...

LA NOURRICE, au dedans, avec impatience.

Mais viens !

JULIETTE, se penchant vers Roméo.

A quel moment propice

Puis-je envoyer demain ?

ROMÉO.

A neuf heures.

JULIETTE.

J'entends...

Ah ! neuf heures : pour moi c'est attendre vingt ans ! .
Mais je t'ai rappelé ? Pourquoi donc ? Je l'oublie.

ROMÉO.

Eh bien ! souffre qu'ici je demeure, ô ma vie,
Tout le temps qu'il faudra pour t'en ressouvenir.

JULIETTE.

La mémoire ne peut ainsi me revenir :
Toi là, j'oublierai tout, sinon combien je t'aime.

ROMÉO.

Oublie, et près de toi j'oublierai tout moi-même.

JULIETTE, tressaillant en regardant le ciel.

Le jour s'éveille : oh ! pars, il faut t'y résigner.
Que ne peux-tu pourtant ne pas plus t'éloigner
Que l'oiseau familier de quelque enfant joueuse :
Il vole au bout d'un fil ; mais d'une main peureuse
Bien vite elle retient le cher petit captif,
Craignant qu'il ne s'échappe en un élan trop vif.

ROMÉO.

Que ne suis-je l'oiseau ?

JULIETTE.

Non, oh ! non, ta maîtresse
T'étoufferait peut-être à force de tendresse.
Bonne nuit ! bonne nuit ! Je voudrais jusqu'au jour
Dire, tant il est doux, ce tendre adieu d'amour !

Elle tend ses bras vers Roméo et se retire lentement de la fenêtre qui se ferme.

ROMÉO, seul.

Paix ! sommeil ! occupez son cœur et sa paupière !
Que ne puis-je vous prendre une place si chère !....
Mais courons tout conter au bon religieux
Dont j'ai suivi toujours les conseils précieux.

Il sort.

SCÈNE III

La cellule de frère Laurence.

Entre FRÈRE LAURENCE, un panier à la main. Il va à la porte extérieure de la cellule, l'ouvre, et s'arrête un instant à contempler le jour naissant.

FRÈRE LAURENCE.

L'aube aux yeux gris sourit à la nuit décroissante,
Baignant l'Est nuageux d'une lueur naissante :
Comme un homme ivre, l'ombre en trébuchant aux cieux
Roule devant le char du Titan radieux.
Avant que du soleil la brûlante paupière
Ait séché la rosée et ranimé la terre,
Il est temps de cueillir mon butin journalier
De bienfaisantes fleurs, d'herbe au suc meurtrier.
La terre est de tout être et la mère et la tombe ;
Son sein qui produit tout, reprend tout ce qui tombe.
Les enfants qu'elle engendre en essaims si nombreux
S'abreuvent à l'envi de son lait généreux :
Par de grandes vertus beaucoup sont admirables ;
Le plus humble a la sienne, et tous sont dissemblables.
De quels dons singuliers, de quelles qualités
Les moindres végétaux, des cailloux sont dotés !
Non ! sur la terre il n'est pas de chose si vile
Dont l'homme ne retire une assistance utile,
Comme il n'est rien non plus de si bon, que le mal

N'en puisse découler par un abus fatal.
 La vertu peut ainsi dégénérer en crime,
 Le vice s'épurer par un acte sublime.

Prenant une fleur dans un panier.

En cette fleur étrange agit, en s'unissant,
 Un terrible poison, un remède puissant :
 Respirez-la : plus vive en vous coule la vie ;
 Vous la goûtez : soudain votre cœur s'atrophie.
 De même il règne en l'homme un éternel conflit
 Entre l'esprit de grâce et son orgueil maudit :
 Si c'est l'orgueil, hélas ! qui prime en sa nature,
 Ce ver rongeur bientôt détruit la créature.

Entre Roméo.

ROMÉO.

Mon bon père, salut !

FRÈRE LAURENCE.

Fils, *benedicite* !

D'où me vient si matin cette civilité ?
 Mon enfant, j'ai grand'peur qu'un mal secret ne touche
 Le jeune homme qui laisse à cette heure sa couche.
 Le souci fait le guet dans les yeux du vieillard,
 Et, le souci venu, c'est le sommeil qui part ;
 Mais au lit où s'étend la robuste jeunesse,
 L'esprit libre et joyeux, on dort avec ivresse :
 Je suis donc assuré que c'est quelque chagrin
 Qui près de moi t'amène ainsi de bon matin,
 A moins — la vérité se trouve là peut-être —
 Qu'on ne t'ait, de la nuit, sous ton toit vu paraître.

ROMÉO.

C'est vrai, mais que de charme en cette nuit pour moi !

FRÈRE LAURENCE, avec alarme.

Dieu pardonne au pécheur ! Rosaline a pour toi...

ROMÉO.

Rosaline, mon père ? Oh ! non pas, et j'oublie
Ce nom qui trop longtemps fut fatal à ma vie.

FRÈRE LAURENCE.

Bien, mon fils ; mais alors qui t'a donc retenu ?

ROMÉO.

Sans plus de questions que tout vous soit connu.
J'étais hier au bal en maison ennemie,
Quand une main timide et bien mal affermie
M'a blessé, comme moi je l'ai blessée aussi.
Pour notre guérison, j'ai couru vite ici :
La haine est morte en moi, car en cherchant votre aide,
C'est pour qui m'a blessé qu'également je plaide.

FRÈRE LAURENCE.

Plus clairement, mon fils, mets ta pensée au jour :
Un péché ne s'absout qu'avoué sans détour.

ROMÉO.

Je dois donc à l'instant vous apprendre que j'aime
La fille, qui l'eût dit ? de Capulet lui-même :
Elle a conquis mon cœur, j'ai su fléchir le sien,
Et tous deux, maintenant, nous n'aspérons qu'au bien

D'être unis par vos mains dans le saint mariage.
 Comment nous est venu l'amour qui nous engage,
 Je vais vous le conter, mais, mon père, à genoux
 Nous vous en conjurons, après mariez-nous.

FRÈRE LAURENCE.

Parsaint François ! qu'entends-je ? Eh quoi ! de tout ton culte
 Pour cette Rosaline, est-ce qu'il ne résulte
 Qu'abandon et qu'oubli ?... Jeunes gens glorieux !
 Vos cœurs sont sans amour, il est tout dans vos yeux.
 Ah ! pour elle, Jésus ! que de larmes amères
 Ont, cependant, à flots coulé de tes paupières,
 Et ce sel de tes pleurs qui devait féconder
 Ton amour, combien mal il a su le garder !
 De tes ardents soupirs l'air encore frissonne,
 Mon oreille toujours de ta plainte résonne,
 Et sur ta joue on voit le sillon qu'a tracé
 Le tribut de tes yeux non encore effacé.
 Ces tourments, c'était bien de l'amour, j'imagine ;
 Ils plaidaient que ton cœur était à Rosaline,
 Et le voilà changé ! Dis alors avec moi :
 La femme peut faillir lorsque l'homme est sans foi.

ROMÉO.

Ne me blâmez-vous point de l'aimer de la sorte ?

FRÈRE LAURENCE.

Oui, quand j'ai vu chez toi la passion trop forte.

ROMÉO.

Vous m'avez même dit : « Bannis-la de ton cœur ! »

FRÈRE LAURENCE.

Mais non pas pour qu'une autre en fût soudain vainqueur.

ROMÉO.

Ah ! ne me grondez point : je suis aimé, si j'aime ;
Et jadis à mon cœur répondait-on de même ?

FRÈRE LAURENCE, souriant.

Rosaline, qui sait ? goûtait peu ta façon,
Sans l'épeler d'abord de dire ta leçon.
Mais, allons, je me rends : suis-moi, jeune volage.

Avec gravité.

Une raison puissante à t'écouter m'engage :
C'est que cette union pourrait bien redonner
A vos maisons la paix que j'y veux ramener.

ROMÉO.

Oh ! volons : vous voyez quelle fièvre m'agite.

FRÈRE LAURENCE, lui prenant le bras.

Non, non, plus doucement. On tombe à courir vite.

Ils sortent.

SCÈNE IV

Une rue de Vérone.

Entrent BENVOLIO et MERCUTIO.

MERCUTIO.

Où diable est-il passé ? Le malheureux nous fuit :
Quoi ! n'est-il vraiment point rentré de cette nuit ?

BENVOLIO.

Du moins , pas chez son père , un de ses gens l'atteste.

MERCUTIO.

Cette Rosaline — oh ! la pâle et froide peste ! —
Le tourmente si bien qu'il en perd la raison.

BENVOLIO.

Un billet de Tybalt l'attend à la maison.

MERCUTIO.

Un cartel, je parie !

BENVOLIO.

Il y saura répondre.

MERCUTIO.

Parbleu ! qui sait écrire est propre à correspondre.

BENVOLIO.

J'entends qu'il parlera, crois-le bien, ferme et fort.

MERCUTIO, moitié rieur, moitié sérieux.

Ce pauvre Roméo ! je le vois déjà mort.
Poignardé par l'œil noir d'une blanche donzelle,
Avec un chant d'amour qui lui fend la cervelle
Et le cœur perforé d'un trait du malin dieu,
Résister à Tybalt ? Il ne le peut, pardieu !

BENVOLIO.

Ce Tybalt, qu'est-il donc ?

MERCUTIO.

Un chat-tigre, te dis-je,
La griffe toujours prête à vider un litige :
Il se bat, comme nous, nous modulons un air,
En observant les temps, et puis, comme un éclair,
Une, deux, trois ! l'épée est en pleine poitrine !
Pour des boutons de soie, ah ! la lame assassine !
Et ce pilier de salle, en bretteur agressif,
Prendra pour ferrailer le plus mince motif,
Fort de sa botte en tierce à peu près, je crois, telle !
Que voici...

Se fendant sur Benvolio.

Tiens!... Touché!

BENVOLIO, se rajustant.

Diable ! la passe est belle.

MERCUTIO.

Mais à bas ces muguets, avec leur zézaîment,
 Leur affectation, leur fol accoutrement !
 Il faut les voir entre eux, de quel ton l'on s'exclame :
 « Oh ! Jésus ! le bel homme ! ah ! l'admirable lame ! »
 Par mes aïeux ! il est vraiment trop douloureux
 D'être ainsi harcelé de ces fats langoureux
 Qui viennent, étalant leurs modes étrangères,
 Nous accoupler au nez leurs phrases adultères,
 Et se tiennent si droits et se jugent si beaux
 Qu'ils ne sauraient s'asseoir sur nos vieux escabeaux :
 Peste soit du jargon de ce monde exotique !

BENVOLIO.

Ah ! voici Roméo !

Entre Roméo, d'un pas vif et léger.

MERCUTIO, à Roméo, d'un ton comique.

Dieu ! quel air famélique !
 Tu n'as plus que les os : sec comme un parchemin !
 Mais que vais-je te plaindre ici de ton destin !
 Te voilà mûr à point pour cette poésie
 Qu'à Pétrarque inspirait sa riche fantaisie.
 Auprès de tes amours, Laure n'était, ma foi,
 — Bien que son chantre-amant sût mieux rimer que toi, —
 Qu'une pauvre souillon ; Didon une commère ;
 Cléopâtre une goule ; Hélène une mégère,
 Héro l'impudeur même et Thisbé la froideur !...
 Monsieur de Roméo, bonjour ! Votre Grandeur
 Porte si noblement la culotte française

Que ce salut vous sied... Ah çà ! ne t'en déplaie ,
Tu nous as cette nuit bien lestement quittés !

ROMÉO, *gaiement.*

A tous les deux bonjour ! Vous aurais-je irrités ?

MERCUTIO.

C'est superbe : feins donc de ne pas nous comprendre.
Et ta fugue ?

ROMÉO.

Ah ! permets ; il s'agit de s'entendre ,
Mercutio très-cher. Un cas des plus urgents
M'appelait loin de vous : on doit passer aux gens,
En semblable occurrence, un peu d'impolitesse...

MERCUTIO, *saluant.*

Et laisser au jarret, je pense, en sa souplesse...

ROMÉO, *saluant à son tour.*

Tirer sa révérence.

MERCUTIO, *riant.*

Ah ! ah ! pas trop mal dit :
Je suis heureux au moins de ce réveil d'esprit.

ROMÉO.

Le mot était, mon cher, de pure bienséance.

MERCUTIO.

Vertu digne partout d'avoir la préséance :
J'en suis, moi, la fleur même.

ROMÉO.

Une fleur à sentir ?

MERCUTIO.

Mais oui.

ROMÉO, montrant, en se dandinant, les rubans de son soulier ouvrés
en forme de fleurs.

Recueille donc alors pour l'assortir
Les fleurs de mon soulier.

MERCUTIO.

De mieux en mieux ; courage !
Poursuis jusques au bout ce charmant badinage :
Si ton escarpin s'use, à ton dandinement,
Du côté du talon, la pointe assurément...

ROMÉO.

La pointe ? de l'esprit, veux-tu dire ?

MERCUTIO.

Oh ! de grâce...
A moi, Benvolio ! sous ses coups je trépane.

ROMÉO, riant.

De l'éperon, du fouet qu'on ranime le mort,
Ou je chante victoire.

MERCUTIO.

Et tu n'aurais pas tort :
lutte entre nous est une course d'oies,

En un seul de tes sens, quoi qu'en cela tu croies,
L'on voit plus d'oie encor que dans tous les cinq miens.
Tu t'es trompé, mon cher : je ne suis point des tiens.

ROMÉO.

Te récuser comme oie ! Il faut mieux te connaître :
Tu n'es rien, si tu n'es une oie en tout ton être.

MERCUTIO.

Je te mordrai l'oreille, impertinent railleur.

ROMÉO.

Ah ! ne mords point, bonne oie.

MERCUTIO, à Benvolio.

Eh ! l'homme est gouaillieur
Et plus amer encor qu'une sance à l'orange.

ROMÉO.

Mais l'oie à cette sauce excellemment se mange.

MERCUTIO.

Allons, bon ! ton esprit prend l'élasticité
D'une peau de chevreau qu'on tire à volonté :
D'un pouce qu'il avait, tu l'as fait long d'une aune.

ROMÉO.

Fais-en autant, parbleu ! pour qu'en toi chacun prône
La plus grande oie au monde.

MERCUTIO, gaïement, en frappant Roméo sur l'épaule.

Ah ! conviens à ton tour

Qu'il vaut mieux rire ainsi que de gémir d'amour.
Voilà mon Roméo ! le voilà l'être aimable
Que la nature et l'art ont fait si sociable !
Mais avec sa marotte, on aurait dit un fou
Honteux de son hochet et lui cherchant un trou.

BENVOLIO.

Allons, arrête-toi.

MERCUTIO.

Quoi ! tout court de la sorte ?

BENVOLIO.

Il ne faut pas non plus que ta verve t'emporte.

MERCUTIO.

M'emporte ? Eh bien ; j'ai dit ; c'est donc prouver en fait
Que je sais être bref.

Entre la Nourrice, gravement précédée de son page Pierre, qui porte à la main
un vaste éventail à plumes de paon.

ROMÉO, sans reconnaître d'abord la nourrice.

Ah ! quel couple parfait !

MERCUTIO.

Une voile ! une voile !

BENVOLIO.

Eh ! dis donc deux ! Regarde :
Jupon de femme au fond, jaquette en avant-garde.

LA NOURRICE, rouge et haletante.

Pierre !

PIERRE, se retournant.

Que vous faut-il?

LA NOURRICE.

Donne mon éventail.

MERCUTIO, bas à Pierre.

Fais vite : son visage est un épouvantail
Qu'il est bon de cacher, n'est-ce pas, brave Pierre?

Pierre donne l'éventail à la nourrice.

LA NOURRICE, s'avançant.

Bonjour, seigneurs.

MERCUTIO.

Bonsoir, aimable douairière.

LA NOURRICE.

Quoi? sitôt bonsoir?

MERCUTIO.

Oui, le cadran libertin
A déjà défloré mainte heure du matin.

LA NOURRICE, suffoquée.

Quelle horreur!... Ça, quel homme êtes-vous, je vous prie?

MERCUTIO.

Ma chère, un homme auquel sa conscience crie
Qu'il est par ses péchés fatalement perdu.

LA NOURRICE.

Je le crois : ah ! pardieu, congrûment répondu !
 Vous vous perdrez, c'est sûr...

Se tournant vers Roméo et Benvolio.

Messieurs, je suis en quête
 Du jeune Roméo : ce serait fort honnête
 A vous de m'indiquer où je le puis trouver.

ROMÉO.

Très-volontiers ; pourtant je vous fais observer
 Que, tout jeune qu'il est, il l'est moins à cette heure
 Qu'à l'heure où vous quittiez pour lui votre demeure ;
 D'ailleurs, de ce nom-là, le plus jeune c'est moi,
 A défaut d'un pire.

LA NOURRICE, *le regardant avec complaisance.*

Ah ! c'est fort bien.

MERCUTIO.

Par ma foi,
 Ce pire est, croirait-on, ce que la duègne approuve.
 La réponse est sensée, excellente, je trouve.

LA NOURRICE.

Si c'est bien Roméo qu'on vous nomme, seigneur,
 D'un moment d'entretien accordez-moi l'honneur.

BENVOLIO.

C'est l'offre d'un souper que là-dessous je flaire.

MERCUTIO, riant.

Ah ! ah ! l'entremetteuse ! Eh ! oui, la chose est claire.

Appelant comme en chasse.

Taïaut ! taïaut !

ROMÉO.

Veneur, quel gibier chasses-tu ?

MERCUTIO.

Pas un lièvre à coup sûr, mais un gibier pattu,
Faisandé, d'un gras rance et de couleur plus blême
Qu'un vieux fond de pâté qu'on délaisse, au carême.

Il chante.

Un vieux lièvre avancé,
Quoiqu'il eût robe grise,
Le carnaval passé,
Est un mets que l'on prise ;
Mais quand, trop faisandé,
Il moisit dans l'assiette,
C'est un plat dégradé
Que de dégoût l'on jette.

A Roméo.

Nous dînons chez ton père : en es-tu ?

ROMÉO.

Je vous suis.

MERCUTIO, gravement à la nourrice.

Antique messagère, à vous...

Éclatant de rire.

Ah ! je m'enfuis.

Mercutio et Benvolio sortent en riant.

LA NOURRICE, exaspérée.

Parti ! Dieu soit loué !... Sans égard pour mon âge,
Quel est donc l'insolent qui tient un tel langage ?

ROMÉO.

C'est un seigneur, nourrice, aimant tant à parler
Que dans une minute il peut articuler
Plus de mots qu'en un mois il n'en voudrait entendre.

LA NOURRICE.

Eh bien, qu'à m'outrager j'aille encore le prendre :
Fût-il vingt fois plus fort, le mauvais garnement,
Je le corrigerai, j'en fais bien le serment,
Et je saurai, pour peu que ce soit nécessaire,
Trouver un bras qui m'aide à régler son affaire.
Le polisson ! le drôle ! Oser m'assimiler
A des coquines, moi ! de leur nom m'appeler !

Se tournant avec furie vers Pierre.

Et toi, qu'avais-tu donc, réponds, grand imbécile,
Pendant qu'on m'insultait, à rester là tranquille ?

PIERRE, avec calme.

Mais on ne vous a fait devant moi nul affront ;
Sans quoi, rapière en main, je n'eusse fait qu'un bond :
Je ne déteste point une bonne querelle,
Surtout lorsque la loi met à couvert mon zèle.

Sur un geste de colère de la nourrice, il remonte le théâtre.

LA NOURRICE.

Vive Dieu ! la secousse est si forte chez moi

Que j'en ai tout le corps tremblant encor d'émoi.
Le malotru ! le monstre ! Enfin !... Un mot, de grâce :
Ma maîtresse m'envoie ; elle... mais non ; je passe
Sur les propos flatteurs que j'apporte pour vous...
Savez-vous bien, monsieur, qu'au paradis des fous
Si vos desseins secrets étaient de la conduire,
Ce serait bien horrible à vous que de séduire
Une si jeune enfant... Seigneur Dieu ! la tromper !
Oh ! mille fois cessez de vous en occuper,
Plutôt que de commettre une telle bassesse !

ROMÉO, avec ferveur.

Nourrice, crois en moi : je jure à ta maîtresse...

LA NOURRICE.

L'excellent cœur ! Oh ! oui, je le lui dirai bien :
Qu'elle en sera joyeuse !

ROMÉO.

Eh ! tu n'écoutes rien :
Que peux-tu lui conter ?

LA NOURRICE.

Quoi ? Mais qu'en gentilhomme
Fidèle à ses serments et que tel on renomme,
Vous m'avez bien juré...

ROMÉO.

Non ; dis-lui simplement
Qu'elle tâche tantôt de trouver le moment

D'aller se confesser au bon frère Laurence :
Il sait tout, nous attend, et par son assistance
Nous serons mariés et bénis dès ce soir.
Tiens, voici pour tes soins.

Il lui présente une bourse.

LA NOURRICE, la repoussant.

Ah ! je voudrais bien voir...

Non, non, pas une obole.

ROMÉO.

Il le faut, je l'exige.

LA NOURRICE, prenant la bourse.

Elle y sera, seigneur, elle y sera, vous dis-je.

ROMÉO.

Bien. Pour toi, va, nourrice, attendre près du mur
Du couvent ; dans une heure un valet, homme sûr,
Accourra te remettre une échelle de soie ;
Ce sont là mes haubans, l'aérienne voie
Qui me devra conduire, assisté de la nuit,
A la hune où l'amour a son divin réduit...
Va trouver ta maîtresse. Adieu, bonne nourrice.

LA NOURRICE.

Adieu, mon beau seigneur ; que le Ciel vous bénisse !...
Un dernier mot pourtant.

ROMÉO.

Qu'est-ce encore, dis-moi

LA NOURRICE.

L'homme qui doit venir, vous comptez sur sa foi ?
Mais songez au proverbe : Un secret ne se garde
Que par celui-là seul que le secret regarde...

ROMÉO.

Sois sans crainte ; l'acier n'est pas plus éprouvé.

LA NOURRICE.

Oh ! dans ce cas, il est parfaitement trouvé...
Que ma maîtresse est bien la plus charmante dame !
Toute petite encor, vive autant qu'une flamme,
Comme elle babillait !... Tenez, un beau seigneur
Que l'on nomme Pâris, serait fou de bonheur
S'il pouvait l'obtenir ; mais vaine est sa poursuite :
Son approche vraiment la met plus tôt en fuite
Que l'aspect d'un crapaud. En plaisantant, parfois
Je soutiens qu'entre tous propre à fixer son choix,
Pâris est son affaire. Oh ! Dieu ! comme sa joue,
A ces seuls mots, est pâle, et que j'aime sa moue !...
Roméo, romarin : commence-t-on ces mots
Par une même lettre ?

ROMÉO, *souriant*.

Oui, par un R.

LA NOURRICE.

Aux sots

Allez conter, moqueur, cette plaisanterie :
L'R est le grognement du chien, et je parie

Que Roméo se doit autrement épeler.
 Vous seriez tout heureux, si j'allais révéler
 Ce que le romarin et vous lui faites dire
 De jolis mots, suivis de son plus doux sourire.

ROMÉO.

Va, pars ; assure-la que je l'aime ardemment.

LA NOURRICE.

Mille fois !

Remontant et appelant.

Pierre !

PIERRE, paraissant, et nonchalamment.

Eh bien ?

LA NOURRICE, avec autorité.

En route, et vivement !

Ils sortent.

SCÈNE V

Le jardin de Capulet.

Entre JULIETTE.

JULIETTE, seule.

Vers neuf heures d'ici la nourrice est partie,
 En assignant une heure au plus à sa sortie :

Ne l'a-t-elle point vu ? Se peut-il qu'un danger...
Mais non ; elle est boiteuse et, pour seul messager,
L'Amour n'eût dû jamais avoir que la pensée,
Plus rapide dix fois que la flèche lancée
Par le soleil levant sur les monts nébuleux.
Des colombes aussi portent l'Amour aux cieux,
Et pour fendre les airs Cupidon a des ailes...
Mon attente est déjà de trois heures mortelles ;
L'astre du jour sur nous plane à son plus haut point ;
Midi vient de sonner : elle ne revient point !...
Ah ! que n'a-t-elle encor le sang de la jeunesse ?
D'une balle, en sa marche, elle aurait la vitesse :
Jusqu'à celui que j'aime un mot la lancerait,
Et d'un mot, à son tour, il me la renverrait.
Oh ! mais ces vieilles gens ! on les croirait sans vie
A leur lourdeur de plomb, à leur morne apathie...

Entrent la nourrice tout essoufflée et Pierre.

Te voilà donc enfin !

Courant à la nourrice.

O nourrice de miel,
L'as-tu vu ? Que dit-il ? Parle, ouvre-moi le ciel !...
Éloigne ce garçon.

LA NOURRICE.

Pierre, attends à la porte.

Pierre sort.

JULIETTE, saisissant les mains de la nourrice.

Oh ! mais qu'as-tu, nourrice ? On dirait une morte.

Si ton message est triste, au moins dis-le gaîment ;
Mais, ô Ciel ! s'il est bon, je te blâme vraiment
D'en détruire à plaisir la divine musique,
En te montrant à moi sous cet aspect tragique.

LA NOURRICE, haletante.

Je n'en puis plus ; permets que je respire un peu...
Tous les os me font mal... J'ai tant couru, bon Dieu !

JULIETTE.

Je donnerais les miens pour avoir tes nouvelles ;
Es-tu donc sans pitié, qu'ainsi tu me harcèles ?

LA NOURRICE, avec force.

Doux Jésus ! quelle ardeur ! Mais ne vois-tu donc pas
Que je suis hors d'haleine et ne peux faire un pas ?

JULIETTE.

En vérité, comment te croire hors d'haleine
Quand pour me le crier tu prends si peu de peine ?
Que de lenteurs ! Tu perds, à vouloir t'excuser,
Un temps dont tu devrais pour ton récit user.
Ton message est-il bon ou mauvais ? Dis-le vite ;
En deux mots rends-moi compte enfin de ta visite :
Oh ! que dois-je espérer ? Parle une bonne fois.

LA NOURRICE, avec un dédain simulé.

Tu veux qu'on parle?... Eh bien, tu fais un pauvre choix :
Ton Roméo n'est pas du tout mon fait, en somme ;
Ce n'est point là, pour moi, ce que j'appelle un homme...

Embrassant bruyamment Juliette interdite.

Si, si, va ! Son visage est le plus beau qui soit ;
Nul autre n'a la jambe ainsi qu'on la lui voit ;
Sa main, son pied, sa taille, il faut qu'on le déclare,
Ont sans comparaison une élégance rare.
Peut-être en courtoisie on n'est pas un flambeau,
Mais on est, à coup sûr, aussi doux qu'un agneau.
Sois donc heureuse et gaie, et sers bien Dieu, ma fille...

Se frappant le front avec effroi.

J'y pense ! A-t-on dîné pendant que je babille ?

JULIETTE, impatientée.

Non ; mais que contes-tu là ? Je connais tout cela ;
C'est de notre union qu'il faut parler : voilà !

LA NOURRICE, prenant en gémissant sa tête à deux mains.

Que je souffre, Seigneur ! Je ne peux plus entendre ;
Il semble que ma tête en éclats va se fendre...
Et mon dos, oh ! mon dos !... Méchant cœur ! c'est trop fort
De m'envoyer ainsi courir après la mort !

JULIETTE, la caressant.

Tu souffres ? Je te plains ; mais, nourrice chérie,
Qu'a dit mon bien-aimé ? Réponds-moi, je t'en prie.

LA NOURRICE, souriant.

Ton bien-aimé s'exprime en gentilhomme vrai :
Il est courtois, affable, et même je dirai
Vertueux... Où se trouve en ce moment ta mère ?

JULIETTE, avec vivacité.

Où veux-tu qu'elle soit ? A la maison, j'espère.
 Mais l'étrange façon de répondre vraiment :
 « Il est courtois, affable... où donc en ce moment
 « Est ta mère?... »

LA NOURRICE, impétueusement.

On est vive à ce point-là, ma mie !
 C'est fort bien. A ton aise ! Oui, mais quelle infamie !
 Si c'est là pour mes os l'onguent que j'ai de toi,
 Tes messages, toi-même, eh ! porte-les, ma foi !

JULIETTE, les larmes dans la voix.

Peut-on ainsi, mon Dieu ! torturer ma tendresse !
 Oh ! qu'a dit Roméo ?

LA NOURRICE, la saisissant dans ses bras.

Chère enfant !... A confesse
 Tantôt peux-tu te rendre ?

JULIETTE, tout oreilles.

Oui.

LA NOURRICE.

Va droit en ce cas
 Trouver frère Laurence, et tu verras là-bas
 Quelqu'un qui prétend bien faire de toi sa femme.
 Ah ! cette joue enfin se ranime et s'enflamme ;
 Elle sera, pardieu ! bien plus rouge ce soir.
 Cours donc vite au couvent. Moi, je vais recevoir
 Des mains d'un serviteur une certaine échelle,

Qui seconde à grimper jusqu'au nid de sa belle
Notre amoureux époux, sitôt qu'il fera nuit.
La peine est mienne encore en ce but qu'il poursuit,
Mais bientôt, à ton tour, tu pourras sans scrupule
Porter tout le fardeau. Cours vite à la cellule.

JULIETTE, avec ivresse.

Et dans cette cellule au suprême bonheur!...
Adieu jusqu'à ce soir, nourrice de mon cœur.

Elle embrasse la nourrice et s'élance joyeusement dans la maison. La nourrice sort.

SCÈNE VI

La cellule de frère Laurence.

Entrent FRÈRE LAURENCE et ROMÉO.

FRÈRE LAURENCE.

Veuille le ciel sourire à votre mariage
Et ne point condamner la voie où je m'engage!

ROMÉO.

Amen, mon père, *amen*! Si des chagrins plus tard
Doivent fondre sur nous, j'y verrai pour ma part
Des coups inoffensifs près de la joie immense
D'un seul instant passé dans sa chère présence.
Prononcez les saints mots qui nous doivent unir :
Puis, qu'importe pour moi qu'en un bref avenir,

Faucheuse de l'amour, la mort même survienne,
Pourvu que Juliette ait une heure été mienne !

FRÈRE LAURENCE.

Ces bonheurs violents ont une brusque fin ;
S'éteindre en leur triomphe est toujours leur destin :
Poudre et flamme qu'ils sont, un baiser les consume.
Le plus doux miel lui-même, autant qu'une amertume,
Par l'excès de douceur amène le dégoût :
Aimez donc sans folie ; on le doit, avant tout,
Quand on veut que l'amour soit un saint nœud qui dure.
La marche la plus lente est aussi la plus sûre.

Entre Juliette. Elle s'arrête au seuil de la cellule.

Voici Juliette!... Oh! sur ce rude plancher
Quel pied aussi léger viendra jamais marcher?
Les amoureux pourraient chevaucher à leur guise
Sur ces « fils de la Vierge », emportés où la brise
D'un jour d'été les pousse, ils ne tomberaient pas,
Tant d'essence subtile est l'amour ici-bas!

JULIETTE, s'avançant.

Humblement et du cœur, salut à mon bon père.

FRÈRE LAURENCE.

Roméo pour tous deux dira merci, j'espère.

JULIETTE, souriant.

Alors à lui salut, pour gagner ce merci.

ROMÉO, lui prenant la main, avec ferveur.

Ah! Juliette, en toi si tu ressens ici

L'amour qui désormais fait ma vie et l'âme ,
Si tu sais peindre mieux ce sentiment sublime ,
Par ton souffle si pur que l'air soit embaumé ,
Et que ta voix élève en son doux timbre aimé
Un hymne à cette mer d'inépuisable ivresse
Qui, de ses flots divins, en nos deux cœurs se presse !

JULIETTE.

Un cœur épris sent mieux qu'il ne sait s'exprimer ;
Il fuit tout étalage , il n'est fier que d'aimer.
Indigents sont ceux-là qui chiffrent leur richesse :
Estimer, quant à moi, mes trésors de tendresse,
En compter la moitié, je ne le pourrais pas.

FRÈRE LAURENCE.

Venez, mes chers enfants, venez, suivez mes pas.
L'Église va mêler vos deux âmes en une :
Supportez jusque-là ma présence importune.

Ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une promenade publique à Vérone.

Entrent MERCUTIO, BENVOLIO, UN PAGE ET DES VALETS.

BENVOLIO.

Mercutio, rentrons : avec cette chaleur,
Si quelque Capulet se montrait par malheur,
Nous n'éviterions pas une bonne querelle ;
Le sang bout quand ainsi le soleil vous harcèle.

MERCUTIO.

Tu m'as tout l'air, sais-tu? d'un de ces fiers gaillards
Qui, dans un cabaret, rendez-vous de pendants,
Jettent sur une table, en entrant, leur épée
Et disent : « Dieu te garde ici d'une équipée ! »
Puis, dès le second coup qu'ils ont bu, sans raison
La tirent contre l'hôte et rossent la maison.

BENVOLIO.

J'ai l'air d'un tel gaillard ? J'admire ta folie.

MERCUTIO.

Oui, morbleu ! conviens donc qu'en toute l'Italie
Nul n'est autant que toi de batailleuse humeur ;
Eh ! que de gens à qui tes transports ont fait peur !

BENVOLIO.

En vérité ?

MERCUTIO.

C'est sûr. S'il était sur la terre
Deux semblables lurons, ils ne dureraient guère :
L'un tûrait vite l'autre. Eh ! tu te battrais, toi,
Rien qu'à voir au voisin un poil en plus, ma foi,
Et, parce que tes yeux sont de couleur noisette,
Tu te croirais forcé d'embrocher de ta brette
Quiconque en ta présence éplucherait des noix.
Quel œil, à part le tien, prit jamais de ces droits ?
Pour moi, l'œuf est moins plein du poussin qu'il recèle
Que ton cerveau ne l'est de l'esprit de querelle,
Bien que vidé souvent, à force d'éclater,
Comme l'œuf que d'un bout le doigt a fait sauter.
Dans la rue, on t'a vu malmener un pauvre homme,
Parce que de ton chien sa toux gênait le somme :
N'as-tu pas même, un jour, vertement houspillé
Un tailleur qui s'était tout de neuf habillé
Avant Pâques, le drôle ! et battu de colère
Cet autre pour avoir devant toi, triste hère,
Lié ses souliers neufs d'un vieux ruban passé ?
Et te voilà, soudain pour la paix empressé,
Qui viens t'inquiéter d'une simple escarmouche ?

Du diable, mon très-cher, si ton sermon me touche !

BENVOLIO, haussant les épaules.

Laisse donc ; si j'étais enclin à quereller
Comme toi, je vendrais mes jours, sans calculer,
A qui m'assurerait cinq quarts d'heure de vie.

MERCUTIO.

Le joli destin, peste ! et tout digne d'envie !

BENVOLIO.

Sur ma tête, voici les Capulets !

Entre Tybalt, suivi de plusieurs partisans.

MERCUTIO.

Eh bien !

A mes talons, mon cher, je n'en éprouve rien.

TYBALT, à ses amis.

Tenez-vous près de moi ; je vais les entreprendre.

A Mercutio et à Benvolio.

Salut, messieurs ! Lequel de vous deux veut entendre
Un mot ?

MERCUTIO, railleur.

Quoi ! rien qu'un mot ? Mais j'aimerais beaucoup
Qu'il fût, ce mot unique, assorti d'un bon coup.

TYBALT.

Je n'y contredis point : fournissez-m'en, messire,
L'occasion ; la moindre à mes yeux va suffire.

MERCUTIO.

A quoi bon la donner? Le choix vous est offert.

TYBALT, froidement.

Soit!... Avec Roméo je te crois de concert?

MERCUTIO.

De concert? Par le ciel! s'il te plaît de nous prendre
Pour des ménétriers, il faut alors t'attendre
A des sons discordants.

Mettant la main sur son épée.

Je n'ai que cet archet :

Il va, si tu le veux, commencer le ballet.

Ah! sang-Dieu! de concert!

BENVOLIO.

Sur la place publique,
Un tel débat, messieurs! Mais s'il faut qu'on s'explique,
Portons-nous donc ailleurs, ou parlons froidement,
Ou bien séparons-nous; tous les yeux autrement
Sur nous vont se fixer.

MERCUTIO.

C'est leur droit sans conteste :
Les yeux sont faits pour voir; qu'ils regardent! Je reste.

Entre Roméo.

TYBALT, l'apercevant, à Mercutio.

Paix entre nous, monsieur.

Montrant Roméo.

Mon homme, le voici.

MERCUTIO.

Je veux être pendu s'il est ton homme ici.
Attends sur le terrain qu'il se mette à ta suite :
Le nommer là ton homme est tout au plus licite.

TYBALT.

Roméo, sache enfin mon sentiment sur toi :
Je te tiens pour infâme !

ROMÉO.

Et je dis qu'ayant, moi,
Tybalt, pour t'estimer des raisons non frivoles,
Sans m'en blesser, j'entends tes amères paroles ;
Je ne suis pas infâme, et, sur ce mot, adieu ;
Tu ne me connais point.

Il va pour sortir.

TYBALT, se posant devant lui.

Eh ! crois-tu donc, pardieu !
Qu'à mes yeux cela puisse excuser ton injure ?
Non, non, reste et dégaine.

ROMÉO, avec douceur.

Écoute, je le jure,
Jamais de t'offenser je n'eus l'intention ;
Je veux t'aimer plutôt, et mon affection
Sur des motifs qu'un jour tu connaîtras, se fonde.
Le nom de Capulet m'est le plus cher au monde,
Sans excepter le mien ; ainsi sois satisfait.

MERCUTIO, avec impétuosité.

Sais-tu que te voilà déshonoré de fait !
Mais un pareil affront exige un coup d'épée...

Il met l'épée à la main.

Tybalt, tueur de rats, sa place est occupée.

TYBALT.

Que prétends-tu de moi ?

MERCUTIO.

Roi des chats, rien, sinon
Prendre une vie aux neuf que tu reçus en don ;
Pour celle-là, je compte en user à ma guise,
Et puis après tailler, fais grâce à ma franchise,
Les huit autres aussi comme chair à pâté,
Pour peu que cette lame en ait la faculté.
Donc, ton épée en main ; fais-en voir les merveilles,
Ou la mienne s'en va t'éventer les oreilles.

TYBALT, dégainant avec fureur.

C'est ainsi ? Je suis prêt.

ROMÉO, s'élançant.

Ton épée au fourreau,
Mercutio !

MERCUTIO, sans l'écouter et engageant le fer avec Tybalt.

Surtout, voyons ce coup nouveau.

ROMÉO, frémissant et tirant son épée.

A moi, Benvolio ; rabattons leurs épées !

Fi, messieurs ! Suspendez ces folles équipées !
 Tybalt ! Mercutio ! le prince expressément
 Dans Vérone interdit pareil déportement...
 Mercutio !... Tybalt !

Il étend vivement son épée entre les deux combattants. Tybalt se baisse et, se fendant sous le bras de Roméo, atteint Mercutio en pleine poitrine. Mercutio tressaille et laisse échapper son épée. Tybalt et ses partisans s'éloignent précipitamment.

MERCUTIO, chancelant.

Touché, pardieu ! La peste
 Soit de vos deux maisons !... Diable ! un coup indigeste !

Regardant autour de lui.

Est-il donc parti, l'autre ? Il n'a rien en ce cas ?

BENVOLIO, le saisissant dans ses bras comme il va tomber.

Mais ta blessure est grave ?

MERCUTIO, avec effort.

Oh ! ne m'en parle pas :
 Une égratignure... oui, mais qui peut me suffire...
 Holà ! mon page, à moi !

Le page s'avance.

Hâte-toi d'aller dire
 Qu'un médecin accoure...

ROMÉO, que l'émotion suffoque, se penchant avec anxiété sur Mercutio.

Allons, en vérité,
 Ta blessure n'a point, ami, la gravité
 Que tu supposes...

MERCUTIO, avec un rire forcé.

Non ! elle n'est point, en somme,

Profonde comme un puits, ni surtout large comme
Le portail d'une église : elle compte pourtant
Et, pour mon bien, je crois, il n'en fallait pas tant.
Au surplus, viens demain ; tu verras la manière
Dont je me sais montrer grave au fond d'une bière :
Je suis un homme mort, je vous l'atteste, moi !

Se redressant avec colère.

Ah ! que vos deux maisons soient maudites ! Eh quoi !
C'est ce chien, c'est ce rat, c'est ce chat satanique,
C'est lui, ce fier-à-bras à qui l'arithmétique
Enseigna ses calculs, qui traite un homme ainsi ?
Le pied plat ! le maroufle !

A Roméo.

Eh ! pourquoi diable aussi
T'es-tu mis entre nous ? Sous ton bras, j'imagine,
Il a dû me frapper de sa botte assassine.

ROMÉO.

Ah ! je croyais parer ce coup insidieux.

MERCUTIO, *faiblissant.*

Benvolio, je vais succomber sous tes yeux,
Si l'on ne m'ouvre point quelque porte voisine...
Vos deux maisons ont fait de la chair à vermine
De mon corps, et, parbleu ! j'ai de bonnes raisons
Pour vouer aux enfers ces illustres maisons !

Benvolio sort, soutenant Mercutio.

ROMÉO, *seul, atterré.*

Ainsi, ce gentilhomme, un parent de naissance

Du prince, et le plus cher de mes amis d'enfance,
Meurt pour avoir voulu me laver de l'affront
Que Tybalt, en sa rage, imprimait à mon front,
Tybalt, lui, mon cousin d'une heure!... O Juliette,
Ta beauté, qui de moi fait une femmelette,
De sa trempe d'acier a frustré ma valeur!

Rentre Benvolio.

BENVOLIO, douloureusement.

Roméo, Roméo, pleurons sur un grand cœur :
Mercutio n'est plus ! Son âme, dégoûtée
De sa prison terrestre, aux cieux est remontée !

ROMÉO.

Ce jour sombre prélude à de plus sombres jours :
Où le malheur commence, il poursuivra son cours.

Tybalt reparaît.

BENVOLIO, en l'apercevant.

Ce spadassin encore !

ROMÉO.

Oui, vivant, plein d'audace,
Et Mercutio mort !... Ah ! perds-toi dans l'espace,
Circonspecte indulgence ! Et toi, devant l'horreur
D'un pareil attentat, debout, juste fureur !

Allant à Tybalt, l'épée à la main.

Tybalt, tu peux garder pour toi ton mot d'infâme !
Dans les airs, près de nous, doit encor planer l'âme
Du cher Mercutio : je jure bien qu'enfin

La tienne qu'elle attend, l'ira joindre en chemin.
A toi donc, à tous deux, s'il le faut, à le suivre !

TYBALT.

Enfant, puisque avec lui tu te plaisais à vivre,
Suis-le, toi.

ROMÉO, montrant son épée.

De cela, ceci va décider.

Ils s'attaquent avec vigueur. Après un très-court engagement, Tybalt tombe,
mortellement frappé.

BENVOLIO, courant à Roméo, qui est demeuré tout saisi.

Le danger presse ; oh ! fuis, fuis au loin sans tarder ;
Toute la ville accourt, et Tybalt est sans vie...
Rester dans la cité serait plus que folie...
La sentence du prince est un arrêt de mort,
Si l'on te prend... Va-t'en !

ROMÉO, levant les yeux au ciel.

Triste jouet du sort !

Bouffon de la Fortune !

BENVOLIO, le poussant par les épaules.

Évite un sort terrible !

Roméo s'éloigne. Entrent tumultueusement de nombreux citoyens.

PREMIER CITOYEN.

Où s'est enfui Tybalt, bretteur incorrigible,
A qui Mercutio doit la mort ?

BENVOLIO, montrant le corps de Tybalt.

Le voici,
Puni de ses fureurs et gisant mort ici.

PREMIER CITOYEN.

Monsieur, je vous arrête, et vous mets en demeure
D'avoir, au nom du prince, à me suivre sur l'heure.

Entrent le prince et sa suite, Montagu, Capulet, lady Capulet, lady Montagu
et d'autres.

LE PRINCE, avec indignation.

Une autre rixe encor ! Quels en sont les auteurs !

BENVOLIO, s'avançant.

Hélas ! je puis mommer, prince, les trois acteurs
De ce conflit sanglant qui m'atterre et me navre :
L'infortuné.

Montrant le corps de Tybalt.

De qui vous voyez le cadavre,
Est tombé sous le fer du jeune Roméo ;
Mais il avait d'abord tué Mercutio ,
Votre parent...

LADY CAPULET, reconnaissant Tybalt.

Tybalt, mon neveu ! de mon frère
Trop malheureux enfant !... Ah ! quelle est ma misère ,
O prince !... Mon mari ! c'était un fils pour nous,
Celui dont tout le sang coule ici devant vous !

Avec véhémence, au prince.

Le sang des Montagus doit seul payer le nôtre :

Prince ! c'est la justice ; il n'en peut être d'autre !

Elle tombe à genoux, suffoquée par la douleur, près du corps de Tybalt.

Mon neveu ! mon neveu !

LE PRINCE.

Benvolio, dis-nous
Qui fut l'instigateur de ce combat de fous ?

BENVOLIO.

Tybalt de Roméo sans doute est la victime ;
Mais combien Roméo se montra longanime
Envers lui, vous peignant à bon droit irrité,
Prince, d'un tel oubli de votre autorité !...
Mais ses accents émus, sa louable mesure
Demeurent sans effet sur la rude nature
De Tybalt, qui répond à son sage discours
En voulant attenter, fer en main, à ses jours.
Mercutio s'indigne et, frémissant de rage,
Il court, l'épée au poing, pour relever l'outrage
Que son ami supporte. Il semble tout d'abord
Que devant lui recule, interdite, la mort,
Et que ce soit Tybalt que, seul, elle menace ;
Mais Tybalt au péril résolûment fait face.
Roméo crie alors : « Au nom du Ciel, cessez !
« Bas les armes, messieurs ! séparez-vous ! assez ! »
Puis, d'un geste plus prompt encor que la parole,
Brandissant sa rapière, au milieu d'eux il vole
Et rabat leurs deux fers. Hélas ! en un instant
Et sous le bras sur eux que Roméo suspend,
Traîtreusement Tybalt d'une botte homicide

Perce Mercutio qui meurt du coup perfide.
 Tybalt fuit ; mais bientôt il revient près de nous
 Et trouve Roméo transporté de courroux.
 Leur combat d'un éclair à peine a la durée :
 Ma lame du fourreau n'est même pas tirée
 Pour m'élancer entre eux , que Tybalt tombe mort.
 Roméo fuit, navré devant ce coup du sort ;
 Et si la vérité n'est point là tout entière ,
 Qu'ici Benvolio termine sa carrière.

LADY CAPULET, avec emportement.

Cet homme est l'allié des Montagus, et ment :
 Par amitié pour eux , il prête un faux serment.
 Vingt d'entre eux ont pris part à cette boucherie :
 Sans ce nombre Tybalt n'eût point perdu la vie.
 Justice ! De vous, prince, on la peut requérir :
 Meurtrier de Tybalt, Roméo doit périr !

LE PRINCE.

S'il a tué Tybalt, Tybalt avait lui-même
 Tué Mercutio : dans ce débat suprême
 Qui paîra maintenant ce sang qui m'est si cher ?

MONTAGU, avec anxiété.

Ce n'est pas mon fils, prince ; oh ! ce point est bien clair :
 Il fut, vous le savez, l'ami le plus intime
 Qu'avait votre parent ; il a puni le crime
 Par la mort de Tybalt : c'est ce qu'eût fait la loi.

LE PRINCE.

Je n'en ressens pas moins son offense envers moi,

Et l'exile à l'instant. Enfin de votre haine
Je suis las de porter à toute heure la peine :
Mon sang coule par vous , mais vous en souffrirez,
Et de ce que je perds vous vous repentirez.
Désormais je suis sourd aux excuses frivoles :
Ne dépensez donc plus d'inutiles paroles ;
Vos pleurs coulent en vain : j'ai jugé sans retour.
Que Roméo s'éloigne , ou c'est son dernier jour !

Montrant le cadavre de Tybalt aux serviteurs de la suite.

Vous , emportez ce corps. Que chacun m'obéisse !
En pardonnant au meurtre , on s'en fait le complice.

On emporte le cadavre de Tybalt. Tous sortent.

SCÈNE II

La chambre de Juliette.

Entre JULIETTE.

JULIETTE, écartant les rideaux d'une fenêtre et regardant
fiévreusement le ciel que dore le soleil couchant.

Coursiers aux pieds de feu , regagnez au galop
Le palais de Phébus ; vous vous attardez trop :
Déjà , si vous aviez un Phaéton pour maître ,
Vous seriez au couchant ; le jour eût cessé d'être...
Nuit vouée à l'amour ! Oh ! que tes noirs rideaux
Sur tous yeux indiscrets étendent leurs bandeaux ,
Afin qu'inaperçu , trompant la médisance ,

En ces bras palpitants mon Roméo s'élance !
Les amants n'ont besoin pour leur félicité
Que du rayonnement de leur propre beauté :
Si l'amour est aveugle , il lui faut les ténèbres.
Viens donc m'apprendre , ô nuit , sous tes voiles funèbres
Ce qu'en perdant on gagne à ces combats heureux ,
Dont deux virginités sont les chastes enjeux :
Couvre de ton manteau le flot de sang rebelle
Que ce novice état sur mon visage appelle ,
Jusqu'à ce que l'amour , dans sa sincérité
Devenu plus hardi , proclame chasteté
Tout ce qu'il veut de nous ! Viens , nuit ! Viens , toi que j'aime ,
Roméo ! qui feras le jour de la nuit même ,
Jour plus pur dans la nuit , plus éclatant , plus beau
Qu'un blanc flocon de neige à l'aile du corbeau !
Viens , douce nuit , oh ! viens , nuit aimante , nuit sombre !
Conduis mon Roméo sous l'abri de ton ombre ,
Et puis , quand il mourra , taille son corps charmant
En étoiles ; mets-les au front du firmament ,
Et l'on verra soudain une nuit si limpide ,
Que l'univers , épris de ta beauté splendide ,
Refusera tout culte à l'aveuglant soleil !...
Un champ d'ivresse est mien , infini , sans pareil ,
Mais je n'en ai point pris possession encore ;
Je me suis bien donnée au maître que j'adore ,
Mais il n'a rien reçu de ce pacte d'amour :
O douloureuse attente ! Interminable jour ,
Plus long que n'est la nuit d'une veille de fête
A l'ingénue enfant qui n'a d'objet en tête
Que sa robe nouvelle et la voudrait porter ! ..

Joyeusement, en voyant de loin la nourrice arriver.

Ah ! voici ma nourrice ! Elle va me conter
Quelque chose de lui ! Quelle joie ! Une bouche
Qui nomme Roméo dans mon âme me touche
Comme un concert divin !

Courant à la nourrice qui entre traînant une échelle de corde.

Oh ! nourrice, dis-moi,
Que sais-tu ? qu'as-tu là ? c'est l'échelle, je croi,
Qu'il t'a dit d'apprêter ?

LA NOURRICE, se laissant choir dans un fauteuil.

Oui, oui, c'est bien l'échelle.

Elle laisse tomber l'échelle et se tord les mains de désespoir.

JULIETTE, se penchant effrayée sur son fauteuil.

Que se passe-t-il donc ? Mon Dieu ! quelle nouvelle ?
Pourquoi tordre tes mains ?

LA NOURRICE, pleureuse et bruyante.

Quel malheur ! Il est mort !
Il est mort ! C'en est fait ! Seigneur ! Quel coup du sort,
Quel coup pour nous, ma fille ! Ah ! quel jour ! Et que faire ?
Il est tué ! bien mort !

JULIETTE, folle.

Non, non, dans sa colère
Le Ciel n'a pu...

LA NOURRICE.

Le Ciel ? Non, Roméo, j'ai dit...
Qui l'eût cru ? Roméo !

JULIETTE, se redressant.

Mais quel démon maudit

Es-tu, pour m'infliger une telle torture,
Pire que tous les maux qu'en Enfer on endure ,
S'est-il donné la mort ? Réponds « oui » seulement,
Et ce oui me tîra cent fois plus sûrement
Que l'œil du basilic : s'il a cessé de vivre,
Ah ! j'ai vécu moi-même et j'aspire à le suivre.
Parle donc : d'un seul mot réponds à ma douleur,
Et fais cesser ou scelle à jamais mon malheur !

LA NOURRICE, toujours sanglotant.

J'ai vu, de mes yeux vu sur sa mâle poitrine,
Par la croix du Sauveur ! la blessure assassine...
Ah ! ce corps pitoyable ainsi tout maculé !
Cette pâleur de plomb ! Ce sang coagulé !
Rien qu'à l'apercevoir j'ai perdu connaissance.

JULIETTE, anéantie.

Oh ! brise-toi, mon cœur ; tu n'as plus d'espérance !
Dissolvez-vous, mes yeux, morts désormais au jour !

Se frappant la poitrine.

Triste argile ! descends au tombeau sans retour :
Sois avec Roméo dans la terre enfermée !

LA NOURRICE, qui n'a point écouté.

O Tybalt, bon Tybalt qui m'as si bien aimée !
Honnête gentilhomme au si courtois abord,
Faut-il que je survive, ô Tybalt, à ta mort ?

JULIETTE, relevant vivement la tête.

Quel est ce flux de mots ? Quel langage est le nôtre ?
Tybalt et Roméo sont-ils morts l'un et l'autre ?
Quoi ! Maintenant Tybalt et mon époux avant !
O trompettes du ciel ! sonnez pour tout vivant
Le jugement dernier ! Qui doit garder la vie,
Quand à ces nobles cœurs l'existence est ravie ?

LA NOURRICE, se levant.

Non, Tybalt seul est mort, et Roméo, puni
Comme son meurtrier, par le prince est banni.

JULIETTE, atterrée.

Dieu ! le sang de Tybalt, de ce cousin que j'aime,
C'est Roméo, dis-tu, qui l'a versé ?

LA NOURRICE.

Lui-même,
Hélas ! oui, oui, lui-même !

JULIETTE, après être demeurée un instant sans voix, avec exaltation.

O serpent quant au cœur,
Alors que ton front pur brille ainsi qu'une fleur !
Quel dragon eut jamais antre plus magnifique !
O tyran enchanteur ! ô démon angélique !
Corbeau qu'on crut colombe, et loup qui fis l'agneau !
Ame indigne qu'aux yeux dérobe un corps si beau,
De tous points tu démens ce que tu semblais être :
Tu n'es qu'un saint damné, qu'un gentilhomme traître !...
Dieu vengeur ! pour qui donc gardais-tu les enfers,

Quand tu plaças l'esprit d'un démon si pervers
 Au paradis mortel d'une forme si pure ?
 Quel livre vil reçut plus riche couverture ?
 Peut la ruse habiter un si brillant palais ?

LA NOURRICE, apaisée et complaisamment.

Aux hommes il ne faut se confier jamais :
 Nul n'a d'honnêteté, ni de délicatesse ;
 Ce sont tous des menteurs pleins de scélératesse !...

Se retournant.

Je ne vois pas mon page : où donc est ce vaurien ?
 Un peu d'*aqua vitæ* me ferait tant de bien !...
 Comme de tels chagrins vous abrègent la vie !
 Oui ! honte à Roméo !

JULIETTE, avec indignation.

Pour ce souhait impie
 Que ta langue se sèche. A lui semblable affront !
 Mais la Honte aurait honte à siéger sur son front :
 C'est un trône où l'Honneur a seul droit d'apparaître,
 Car son grand cœur jamais ne connut d'autre maître.
 Coupable que j'étais d'oser l'injurier !

LA NOURRICE.

Allez-vous de Tybalt louer le meurtrier ?

JULIETTE.

Vais-je pour toi, crois-tu ? de mon mari médire !...
 Ton nom, ô mon seigneur, si, moi, je le déchire,
 Moi que tu chéris, moi, ta femme à peine encor,

Qui donc honorera, défendra ce trésor ?
Tu frappas mon cousin : pourquoi ? C'est que lui-même
Voulait me dépouiller de mon amour suprême !
Rentrez donc repentants en vous-mêmes, mes pleurs :
Vous payez par mégarde un tribut de douleurs
A la plus pure joie ! Il reste plein de vie,
Mon mari qu'attaquait Tybalt en sa furie,
Et Tybalt qui voulait me le ravir, n'est plus ;
Un aussi grand bonheur rend tous pleurs superflus...
Oui... Mais il est un mot, mot terrible qui tue
Bien plus que Tybalt mort ; en vain je m'évertue
A l'oublier : je sens qu'il pèse sur mon cœur,
Comme pèse un remords sur l'âme du pécheur :
« Banni, mon Roméo, banni ! » Mot effroyable
Et plus que mille morts de Tybalt, lamentable !
Que Tybalt fût tué, l'on avait en cela
Déjà trop à pleurer, si tout se bornait là ;
Ou bien, si le Malheur aime à marcher en troupe,
S'il faut autour de lui que plus d'un deuil se groupe,
Ah ! pourquoi n'a-t-on pas, après m'avoir d'abord
Dit : « Tybalt est tué ! » crié : « Ton père est mort, »
Ou : « Ta mère n'est plus, » ou : « Ton père et ta mère,
« Tous les deux ont péri ? » Cette douleur amère,
J'aurais pu l'endurer ; mais lorsque l'on m'a dit :
« Tybalt est mort, » y joindre encor ce mot maudit :
« On bannit Roméo ! » la mesure est complète :
Père, mère, Tybalt, Roméo, Juliette
Sont tués à la fois !... L'exil ! Il n'est ni fin,
Ni mesure, ni borne à ce mot assassin :
Ce châtement damné fait pâlir tout supplice !...

Où sont, dis-moi, mon père et ma mère, nourrice ?

LA NOURRICE.

Sur le corps de Tybalt à s'affliger tous deux ;
Je puis, si vous voulez, vous conduire près d'eux.

JULIETTE.

Ils lavent de leurs pleurs ses blessures béantes ?
Ces larmes cesseront ; mais, toujours jaillissantes,
Les miennes tomberont pour le bannissement
De Roméo !

Montrant l'échelle à terre.

De toi que faire en ce moment,
O chère et douce échelle, autant que moi déçue
Dans l'espérance, hélas ! que nous avons conçue :
Roméo mon époux, Roméo le proscrit
Par ton aide devait monter jusqu'à mon lit,
Mais, vierge, je mourrai vierge dans mon veuvage !
Oui, nourrice, c'est là mon funèbre apanage :
La mort, non Roméo, dans mon lit nuptial
Prendra possession de ce corps virginal !

LA NOURRICE, vaincue et la prenant tendrement dans ses bras.

Non, non, reste en ta chambre et, pour qu'il te console,
Je te l'amènerai, j'en donne ma parole :
Ton Roméo, ce soir ici tu le verras ;
Chez Laurence il se cache et j'y cours de ce pas.

JULIETTE, détachant une bague de son doigt.

Va, remets cette bague à mon héros fidèle ;
Pour le dernier adieu dis-lui que je l'appelle.

La nourrice sort. Juliette tombe rêveuse dans un fauteuil.

SCÈNE III

La cellule de frère Laurence.

Entrent FRÈRE LAURENCE et ROMÉO.

La nuit se fait.

FRÈRE LAURENCE.

Approche, Roméo, mortel vraiment fatal :
L'affliction a fait de toi son idéal
Et s'attache à tes pas comme une fiancée.

ROMÉO.

Je vous comprends, mon père. Elle est donc prononcée
La sentence du prince ? Ah ! quelle est la douleur
Que ne m'ait pas encore apprise le Malheur ?

FRÈRE LAURENCE.

Oui, le Malheur sur toi frappe avec insistance,
Et je t'apporte, hélas ! mon fils, cette sentence
Du prince.

ROMÉO.

C'est la mort, n'est-ce pas ? Je suis prêt :
Je savais mon destin.

FRÈRE LAURENCE.

Non ! Grâce à Dieu, l'arrêt

N'a point cette rigueur : l'exil de ta personne,
Et non ta mort, mon fils, voilà ce qu'il ordonne.

ROMÉO, avec un cri.

L'exil ! Oh ! par pitié, dites la mort plutôt !
Dans ce seul mot d'exil l'horreur parle plus haut
Qu'en la mort mille fois : tout mon être en frissonne ;
Ne dites point l'exil !

FRÈRE LAURENCE.

Tu dois quitter Vérone ;
Mais qu'importe, mon fils ? L'univers est si grand !

ROMÉO.

Hors de Vérone, non ! l'univers ne comprend
Que déserts, purgatoire, ou plutôt qu'Enfer même !
Être banni d'ici, c'est mon adieu suprême
Au monde, et cet arrêt équivalait à la mort.
Sous ce faux nom d'exil, mourir est donc le sort
Auquel on me condamne, et quand vous osez dire
De n'y voir que l'exil, mon père, ah ! c'est sourire
Au coup qui m'assassine, ou plutôt même encor
C'est me trancher la tête avec un glaive d'or !

FRÈRE LAURENCE.

C'est un péché mortel que cette ingratitude.
Quoi ! la loi veut ta mort : en sa mansuétude,
Pour t'épargner, le prince introduit dans la loi,
Au lieu du mot fatal, le mot « exil » pour toi,
Et devant sa clémence, on te trouve insensible !

ROMÉO.

Sa clémence ! Je dis sa cruauté terrible !
Le ciel est tout entier où Juliette vit.
O Dieu ! Le chien, le chat, l'oiseau le plus petit,
L'être le plus infime en ce séjour céleste
La pourra voir ! Et moi, banni, quel bien me reste ?
L'humble mouche elle-même est heureuse à ce point
Qu'elle a mille bonheurs que Roméo n'a point :
Elle peut se poser sur les blanches merveilles
Des mains de Juliette, en beauté sans pareilles ;
Elle peut boire à flots au calice enchanté
De ces lèvres qu'on voit dans leur pudicité
S'émouvoir et rougir, comme des criminelles,
Chaque fois qu'un baiser vient les unir entre elles !
Oui, la mouche a ces droits qu'exilé je n'ai pas,
Et l'exil, dites-vous, c'est moins que le trépas ?...

Avec emportement.

Mais n'avais-tu donc point quelque poison, une arme,
Quelque instrument de mort, moine ! ou bien quelque charme
Pour me tuer, sinon le mot : « banni ! » ce mot
Qu'aux enfers le damné hurle en un long sanglot ?
Comment as-tu le cœur, toi prêtre, toi mon père,
Toi le saint confesseur doux à toute misère,
Toi qui semblas toujours m'aimer si tendrement,
De m'écraser ainsi sous le bannissement ?

Il s'affaisse sanglotant sur un siège.

FRÈRE LAURENCE.

Amoureux insensé, rien qu'un instant écoute.

ROMÉO.

Tu vas de mon exil parler encor sans doute.

FRÈRE LAURENCE.

Non ; d'un philtre puissant je veux armer ton cœur,
Et l'exil n'est plus rien. Ce doux lait du malheur,
C'est la philosophie où, de toute souffrance,
De ton mal même, on trouve, enfant, la délivrance.

ROMÉO, se levant impétueusement.

Pas de l'exil, non, non ! Je dis donc : au néant
Votre philosophie et son nom malséant !
Peut-elle, en son orgueil, faire une Juliette,
Déplacer une ville, autoriser qu'on jette
L'arrêt du prince aux vents ? Certes non ! En ce cas,
Elle n'est bonne à rien, et ne m'en parlez pas.

FRÈRE LAURENCE.

Allons, je le vois bien, le fou n'a pas d'oreille.

ROMÉO.

Et le sage est sans yeux : l'infortune est pareille.

FRÈRE LAURENCE, avec bonté.

Examinons la chose ici de point en point.

ROMÉO.

Vous n'en pouvez parler, ne la comprenant point.
Si, cher à Juliette, ayant aussi mon âge,
Vous ne comptiez qu'une heure au plus de mariage ;
Si vous aviez tué Tybalt ; si, tel que moi

Fou d'amour, vous étiez banni, mis hors la loi,
Je l'admettrais alors, oui ! vous sauriez que dire :
Arrachant vos cheveux dans un mortel délire,
Comme moi vous n'auriez ainsi qu'à mesurer
Par avance une tombe où l'on voudrait entrer.

Il se laisse tomber et demeure la face contre terre. A ce moment, on frappe à la porte
de la cellule.

FRÈRE LAURENCE, alarmé, se penchant sur lui.

On frappe, Roméo ! Debout, je t'en conjure ;
Viens, il faut te cacher.

ROMÉO, se soulevant à demi.

Non pas, je vous le jure,
A moins que de mes pleurs ne s'élève un brouillard
Dont l'ombre m'environne et me voile au regard.

On frappe encore.

FRÈRE LAURENCE.

Entends comme l'on frappe... Est-ce moi qu'on réclame ?
Lève-toi, Roméo : je te dis, sur mon âme,
Que tu vas être pris...

On frappe de nouveau.

Se tournant vers la porte.

Attendez un moment...

Debout, debout, mon fils !

Désignant la porte de son laboratoire.

Entre là promptement.

On frappe encore.

Tout à l'heure, mon Dieu !...

A Roméo qui est resté agenouillé, la tête enfoncée dans ses deux mains.

Mais c'est de la démente !

On frappe toujours.

J'y vais, j'y vais !

Allant à la porte.

Qui donc met cette véhémence

A frapper. Qu'est-ce enfin ?

LA NOURRICE, du dehors.

Permettez-moi d'entrer,

Pour un message ici que je dois délivrer :

Il est de Juliette.

FRÈRE LAURENCE, ouvrant.

A toi j'ouvre avec joie.

Entre la nourrice.

LA NOURRICE.

Oh ! saint moine !... oh ! souffrez, saint moine, que je voie

Le mari de madame : où se tient-il caché ?

FRÈRE LAURENCE.

Cet homme en pleurs, c'est lui que tu vois là couché.

LA NOURRICE.

Tout juste ainsi, bon Dieu ! j'ai laissé ma maîtresse.

FRÈRE LAURENCE.

Triste accord des deux cœurs ! Oh ! poignante détresse !

LA NOURRICE.

Oui, c'est ainsi qu'elle est, pleurant et sanglotant,
Sanglotant et pleurant.

Allant à Roméo et le touchant.

Voyons, monsieur, pourtant :
Levez-vous, soyez homme. Au nom de Juliette,
Debout, dis-je, debout ! En somme, qui vous jette
En cet abattement, en ce grand désespoir ?

ROMÉO, se levant en sursaut.

La nourrice !

LA NOURRICE, d'un ton de reproche.

Eh ! monsieur, comme moi, doit savoir
Que tout mène à la mort.

ROMÉO, lui saisissant les mains.

Ne l'as-tu pas nommée,
Ma Juliette ? Hélas ! que fait ma bien-aimée ?
Quel effroi mon nom seul doit jeter dans son sein !
Sans doute elle me juge un horrible assassin,
Puisque d'un sang qui fut le sien par la naissance
J'ai souillé notre joie à peine en son enfance ?
En quel endroit est-elle ? en quel état ? Que dit
Ma délaissée, ô ciel ! de notre amour maudit ?

LA NOURRICE.

Rien, monsieur. Seulement elle pleure, elle pleure,
Se jette sur son lit, puis se met à toute heure
A demander Tybalt, à crier votre nom,
Et retombe ensuite.

ROMÉO, avec désespoir.

Oui, comme si d'un canon
Eût été projeté ce nom qui l'assassine,
Mortel comme la main qui perça la poitrine
De son cousin Tybalt.

Se tournant avec impétuosité vers frère Laurence.

Prêtre, révèle-moi
En quel endroit du corps debout là devant toi,
Ce nom damné se cache : oh ! montre-le, mon père,
Pour que je mette à sac ce monstrueux repaire.

Il tire un poignard et va pour s'en frapper. Frère Laurence lui arrache l'arme
des mains et la jette.

FRÈRE LAURENCE.

Retiens ta main coupable, homme ! Mais es-tu bien
Un homme ? Ton aspect me dit oui : ton maintien,
Tes pleurs sont d'une femme, et ton aveugle rage
Reproduit les fureurs de l'animal sauvage.
Oh ! femme qui de l'homme a revêtu le corps !
Bête hybride, union de deux êtres discords !
Tu me confonds vraiment ! Par mon saint ministère,
Je te croyais doué de plus de caractère.
Quoi ! si Tybalt est mort, faut-il donc à son tour
Tuer celle qui vit par toi, par ton amour,
En portant sur toi-même une main téméraire ?
Tu maudis ta naissance et le ciel et la terre
Qui, pour te mettre au jour, se sont unis tous trois :
Mais ne trembles-tu pas de les perdre à la fois ?
Fi ! ton corps, ton amour, ton esprit est ta honte :
Usurier, riche en biens dont sans fin est le compte,

Tu n'en fais qu'un usage à la vertu proscrit ,
Deshonorant ton corps, ton amour, ton esprit.
Ta belle forme n'est qu'une image de cire
En qui rien de viril ne bat, ni ne respire ;
Ton amour, qu'un amas de serments faux et creux
Qui vont briser le cœur que tu conquis par eux ;
Ton esprit, autrefois plein de force et de grâce,
Du droit et vrai sentier a perdu toute trace :
Comme la poudre aux mains de maladroits soldats,
Il s'enflamme au hasard et, volant en éclats,
Alors qu'il aurait dû te défendre, il te blesse...
Allons, sois homme enfin ! L'objet de ta tendresse,
Ta Juliette vit, et tu cherchais la mort !
Ah ! bénis donc plutôt, bénis un si doux sort :
Tybalt, qui désirait te tuer, meurt lui-même :
J'y vois la main de Dieu. La justice suprême
Eût exigé ton sang ; un arrêt moins affreux
Te condamne à l'exil : je te dis donc heureux.
Bien des grâces ainsi s'épanchent sur ta tête ;
Le bonheur te promet encor maints jours de fête ,
Et tu foules aux pieds ton amour, le bonheur,
Comme un enfant gâté dans sa fantasque humeur !
Prends garde , ah ! c'est ainsi que l'on meurt misérable.
Allons, cours de ce pas vers ta femme adorable :
Ainsi qu'il t'est permis, va donc la consoler ;
Mais avant le matin prends soin de t'en aller,
Et mets-toi vaillamment en route pour Mantoue.
Pendant un temps qui peut te peser, je l'avoue ,
Sache attendre qu'ici l'on ait mis au grand jour
Ton mariage issu d'un si touchant amour,

Rapproché vos maisons, eu du prince ta grâce,
 Dans Vérone pour toi reconquis une place;
 Et le retour paîra mille fois en douceur
 L'amertume amassée au départ dans ton cœur...
 Nourrice, cours devant, et dis à ta maîtresse
 Qu'elle ait soin d'envoyer, son intérêt l'en presse,
 Les gens de sa maison de bonne heure au repos;
 L'émotion du jour les y rendra dispos.
 Va, Roméo te suit.

LA NOURRICE.

Vrai Dieu ! sur la matière,
 On voudrait vous entendre ainsi la nuit entière.
 Que c'est beau, le savoir !

A Roméo.

Mais je cours prévenir
 Ma maîtresse, seigneur, que vous allez venir.

ROMÉO.

Pars, et dis qu'humblement j'essuîrai tout son blâme.

LA NOURRICE.

Et moi qui l'oubliais, cet anneau que madame
 Vous envoie...

Elle lui remet la bague de Juliette.

Et surtout venez vite ; il est tard.

ROMÉO, baisant la bague avec passion.

Que béni soit ce gage envoyé de sa part !

FRÈRE LAURENCE.

Bonne nuit ; mais, ainsi que ton salut l'exige,
Sois sorti de Vérone avant le jour, te dis-je,
Ou, le jour paru, fuis sous un déguisement.
Ne quitte point Mantoue et compte sûrement,
Si quelque fait heureux vient pour toi se produire,
Que ton valet ira sur-le-champ t'en instruire.
Adieu donc et ta main : il est tard ; bonne nuit.

ROMÉO, prenant avec émotion les mains de frère Laurence.

Sans le bonheur suprême à mes regards qui luit
Et me demande ailleurs, cet adieu trop rapide
Laisserait en mon âme, ô mon père, un grand vide.

Il fléchit le genou devant frère Laurence, qui l'embrasse au front et le fait relever.
Roméo sort. Frère Laurence rentre pensif dans son laboratoire.

SCÈNE IV

Un appartement chez Capulet.

Entrent CAPULET, LADY CAPULET et PARIS.

CAPULET, à Paris.

Nous n'avons pu, troublés d'un tel événement,
Nous assurer encor de son consentement :
Elle avait, voyez-vous, une amitié sincère
Pour Tybalt que j'aimais aussi, moi ; mais qu'y faire ?
On est né pour mourir, c'est le lot d'ici-bas.

Elle prend du repos, ne la dérangeons pas ;
J'ose ajouter, d'ailleurs, que, sans votre visite,
J'étais moi-même au lit, ce soir, beaucoup plus vite.

PARIS.

Le chagrin, je le sens, doit seul ici parler.

S'inclinant devant lady Capulet.

Madame, bonne nuit, mais daignez rappeler
Mes vœux à votre fille.

LADY CAPULET, le retenant.

Un peu de patience :

Dès demain vous saurez de vous ce qu'elle pense ;
Pour la nuit laissons-la sans trouble à sa douleur.

CAPULET.

Je puis, moi, cher Pâris, et je m'en fais honneur,
Déjà vous garantir tout l'amour de ma fille :
Elle sait qu'on me doit obéir en famille ;
Aussi suis-je bien sûr...

Se tournant vers lady Capulet.

Ma femme, il faut la voir
Avant de vous coucher : dites-lui, dès ce soir,
Ce que Pâris attend pour prix de sa tendresse,
Et que mercredi...

Se ravisant.

Diable ! aujourd'hui quel jour est-ce ?

PARIS.

Lundi.

CAPULET.

Lundi ? Hé ! hé ! c'est bientôt, mercredi :
Prenons alors jeudi.

A lady Capulet.

Ce sera donc jeudi
Qu'elle aura pour époux le jeune et noble comte.

A Pâris.

Serez-vous prêt ? Ce jour fait-il bien votre compte ?
Nous aurons, sans fracas, deux ou trois bons amis :
Le meurtre de Tybalt trop récemment commis
Ferait avec raison crier à l'indécence,
Si nous nous permettions quelque réjouissance ;
Mais cinq à six amis... Donc, à jeudi prochain.

PARIS.

Je voudrais, monseigneur, que jeudi fût demain.

CAPULET.

Bien, bien. Allons, bonsoir : à jeudi, sans remise.

A lady Capulet.

Cours trouver notre enfant ; dis-lui qu'elle est promise,
Et quel jour se fera le mariage.

A Pâris qui va pour se retirer.

Adieu,

Cher Pâris.

Il reconduit Pâris, après lui avoir serré la main. Pâris sort.

Aux serviteurs dans l'antichambre.

Éclairez ma chambre, vive Dieu !

Allons vite !... il se fait si tard, foi d'honnête homme,
Qu'il est vraiment plutôt de très-bonne heure, en somme.

Il sort, suivi de lady Capulet.

SCÈNE V

Un salon attenant à la chambre à coucher de Juliette. Grande porte au fond, masquée par des rideaux et ouvrant sur un balcon.

Entrent ROMÉO et JULIETTE, venant de la chambre à coucher. Juliette est en peignoir, les cheveux dénoués; Roméo est complètement habillé, comme prêt à partir.

JULIETTE, pendue des deux mains au bras de son mari, la tête appuyée sur son épaule, les yeux levés vers les siens, et la voix pleine de larmes.

Quoi ! partir, lorsque encore on est si loin du jour !
C'était le rossignol, non l'alouette, amour !
Dont la voix a frappé ton oreille craintive :
Chaque nuit il emplit de sa chanson plaintive
Le grenadier d'en bas ; oh ! crois-le, cher aimé,
C'est bien le rossignol dont tu t'es alarmé.

ROMÉO.

C'est l'alouette, hélas ! le héraut de l'aurore,
Et non le rossignol.

La conduisant à la porte vitrée du balcon, il en écarte les rideaux ; le jour naissant paraît à travers les vitres de la porte.

Vois, au ciel qui se dore,
Ces rayons lumineux transpercer en riant

Les nuâges jaloux massés à l'orient :
 La nuit éteint ses feux et, debout sur la crête
 Brumeuse encor des monts, le jour joyeux s'arrête.
 Pour vivre il faut partir ; si je reste, je meurs.

JULIETTE.

Non, ce n'est point le jour qui rit sur ces hauteurs :
 C'est quelque météore où le soleil se joue
 Et qui vient te servir, sur ta route à Mantoue,
 De flambeau dans la nuit où se perdraient tes pas :
 Reste donc ; rien ne presse ; oh ! reste, ne pars pas !

Roméo ouvre la porte du balcon, auquel est enroulée une échelle de corde. Un jour plus vif pénètre dans l'appartement : on entend chanter l'alouette.

ROMÉO, pressant Juliette sur son cœur, et avec un sourire triste.

Qu'on me découvre, soit ! et qu'on prenne ma vie !
 Je reste et suis heureux, si c'est là ton envie.
 Cette grise lueur n'est pas l'œil du matin,
 Mais du front de Cynthie un reflet incertain :
 Non, ce n'est pas non plus le chant de l'alouette
 Qui si haut dans les airs s'entend, ma Juliette.
 Demeurer est mon vœu, partir mon seul effroi :
 Eh ! qu'importe la mort ? j'aurai suivi ta loi !

Avec un redoublement de tendresse.

L'aube est bien loin : causons. Comment va ma chère âme ?

JULIETTE, avec un effroi soudain.

C'est le jour, c'est le jour dont s'allume la flamme !
 Fuis, pars vite, va-t'en ! C'est l'alouette, hélas !
 Dont la voix discordante éclate ainsi là-bas !

On veut que sa chanson soit faite d'harmonie :
 Ah ! que mon cœur, qui saigne en l'écoutant, le nie !
 Alouette et crapaud ont, dit-on, changé d'yeux ¹ :
 Que n'était-ce de voix ! et ce chant odieux
 Ne t'eût pas arraché soudain à ma tendresse,
 Ni chassé loin d'ici...

Se jetant éperdue au cou de Roméo.

Mais, oh ! pars, le temps presse ;
 De plus en plus brillant est le jour...

ROMÉO, *tristement.*

Oui, le jour...

Mais de plus en plus sombre est aussi notre amour !

Entre précipitamment la nourrice.

LA NOURRICE, *haletante.*

Chère fille !

JULIETTE.

Eh ! quoi donc ?

LA NOURRICE.

Vous allez voir paraître

Votre mère. Oh ! prudence ! Il fait clair.

Elle va au balcon, s'assure que l'échelle y est bien assujettie et la laisse glisser jusqu'en bas. Puis, passant devant les époux, le doigt sur les lèvres, elle sort avec précipitation.

¹ Cette observation de Juliette fait dire au commentateur Warburton : « Le crapaud a de très-beaux yeux, l'alouette de très-lairs ; de là le dicton populaire : le crapaud et l'alouette ont changé d'yeux. »

Le commentateur Heath ajoute : « Si le crapaud et l'alouette avaient changé de voix, le cri de l'alouette n'aurait pas indiqué l'apparition du jour, et conséquemment n'aurait point donné à Roméo le signal du départ. »

JULIETTE, qui était un instant demeurée la tête enfouie dans le sein de son mari, se redressant et l'entraînant vers la fenêtre.

O fenêtre !

Laisse le jour entrer, et mon bonheur sortir !

Ils passent sur le balcon.

ROMÉO.

Un baiser ! Je descends ; adieu !

Il l'embrasse avec passion et va pour escalader le balcon.

JULIETTE, se cramponnant à lui.

Tu vas partir,

Amour, seigneur, époux ! lorsque, moi, je demeure ..

Tu m'écriras souvent, pour le moins d'heure en heure ;

Mais que de jours sans fin chaque heure enfermera

Et, ce siècle passé, lorsqu'il me reverra,

Combien mon Roméo va me trouver vieillie !

ROMÉO.

A chaque occasion je te promets, ma vie !

Un salut de mon cœur.

JULIETTE.

Puis-je garder l'espoir

Qu'en un proche avenir nous devons nous revoir

ROMÉO.

Oui, j'y compte, et les maux que le ciel nous envoie

Nous deviendront plus tard une source de joie.

JULIETTE.

Un noir pressentiment étreint pourtant mon cœur.

Montrant le jardin.

Lorsque tu seras là, je vais en ma terreur
Te prendre pour un mort descendu dans la tombe :
Sous la pâleur déjà ton visage se plombe !

ROMÉO.

Le tien semble aussi pâle, ô chère âme, à mes yeux :
Le chagrin boit le sang... Ah ! reçois mes adieux !

Il s'arrache des bras de Juliette, escalade le balcon et disparaît par l'échelle.

JULIETTE, pâle, frissonnante, les deux mains élevées vers le ciel.

O Fortune ! Fortune ! on te dit inconstante :
Cette fidélité, chez lui resplendissante,
N'a donc rien de commun, ô déesse, avec toi.
Ah ! sois toujours volage, et bientôt près de moi
Tu l'auras renvoyé, le trouvant trop fidèle.

LADY CAPULET, du dehors.

Ma fille, es-tu levée ?

JULIETTE, tressaillant.

Oh ! ma mère m'appelle !
Comment de si matin peut-elle être debout ?
Ou bien n'a-t-elle pris aucun repos du tout ?
A cette heure chez moi, mon Dieu ! qu'a-t-elle à faire ?

Elle va ouvrir. Entre lady Capulet.

LADY CAPULET, l'embrassant.

Vas-tu bien, mon enfant ?

JULIETTE.

Non, pas très-bien, ma mère.

LADY CAPULET.

Je te surprends encore à pleurer ton cousin :
Tes pleurs changeront-ils son funèbre destin ?
Tu ne peux espérer qu'ils le fassent revivre :
Calme-toi donc. Sans bruit le deuil auquel se livre
Un cœur qui sut aimer, est toujours de saison :
Trop bruyant, il atteste un manque de raison.

JULIETTE, équivoquant.

Ah ! laissez-moi pleurer, car ma perte est affreuse.

LADY CAPULET.

Tes larmes, je l'admets, la font plus douloureuse,
Mais en es-tu moins loin de cet ami pleuré ?

JULIETTE.

Son absence me navre, et mon cœur déchiré
Ne se guérira point.

LADY CAPULET.

Va, ma fille, confesse
Que c'est bien moins sa mort qui cause ta tristesse,
Que de savoir vivant son infâme assassin.

JULIETTE.

De qui donc parlez-vous ?

LADY CAPULET.

Eh ! mais du spadassin
Roméo.

JULIETTE, *vivement*.

Spadassin et lui font deux, madame !...
Dieu lui pardonne ! Moi, je l'absous en mon âme,
Bien que nul ne me cause un ennui plus mortel.

LADY CAPULET.

C'est parce que tu sais qu'il vit, le criminel.

JULIETTE.

Oui, ma mère, et qu'il vit trop loin de moi. Que n'ai-je
De venger mon cousin l'exclusif privilège !

LADY CAPULET.

Nous saurons nous venger, tiens cela pour certain :
Aussi ne pleure plus. Je paîrai quelque main
Qui lui verse, à Mantoue où ce bandit va vivre,
Un breuvage apprêté qui le condamne à suivre
Dans la tombe Tybalt : n'est-ce pas ton souhait ?

JULIETTE.

Moi, mon ressentiment ne sera satisfait
Que quand j'aurai revu Roméo face à face.
En songeant à ma perte, ah ! tout mon cœur se glace !
Aussi trouvez quelqu'un pour porter ce poison :
Je le préparerai, moi-même, de façon
Que, dès qu'il l'aura pris, Roméo goûte vite
Une profonde paix. Mais quel tourment m'agite
De l'entendre nommer, et de ne pouvoir pas
Parvenir jusqu'à lui pour l'étreindre en ces bras !...
Et de mon cher cousin venger la mort funeste.

LADY CAPULET.

Apprête le breuvage et je ferai le reste.
Mais sache maintenant le message joyeux
Qui m'amène, ma fille.

JULIETTE.

En ces temps soucieux
La joie est bienvenue : ainsi parlez, ma mère.

LADY CAPULET.

Ton père est, tu le sais, le plus excellent père.
Espérant ainsi mettre un terme à ta douleur,
Il a par un grand acte assuré ton bonheur :
Un jour de fête est proche, et tu vas, j'imagine,
Quelque peu t'étonner de t'en voir l'héroïne.

JULIETTE, surprise et railleuse.

A quand cet heureux jour promis à mon destin ?

LADY CAPULET.

Nous y touchons, enfant. Jeudi, de bon matin,
Un jeune, un valeureux, un noble gentilhomme,
— C'est le comte Pâris que je veux dire, en somme, —
A l'église Saint-Pierre où l'hymen aura lieu,
Heureux, te salûra sa femme devant Dieu.

JULIETTE, avec impétuosité.

Par l'église Saint-Pierre et par le saint lui-même,
Moi devenir sa femme ! Oh ! cessez ce blasphème !
Tant de hâte confond... Quoi ! je dois l'épouser,
Sans qu'il ait seulement daigné me courtoiser !

Oh ! dites bien , madame , à mon seigneur et père
Que cet hymen n'est pas encor prêt à se faire ;
Qu'au surplus pour époux j'aimerais cent fois mieux
Ce Roméo qui m'est , on le sait , odieux ,
Que le comte Pâris...

Éclatant d'un rire amer.

. La joyeuse nouvelle !

LADY CAPULET.

C'est bien. Voici venir ton père , enfant rebelle ;
Réponds-lui de la sorte , et nous verrons comment
Il va s'accommoder de ton raisonnement.

Entrent Capulet et la nourrice.

CAPULET , railleur , à sa fille , en la voyant tout en larmes.

Le jour éteint , la terre est moite de rosée ;
Mais , Tybalt disparu , je la vois arrosée
D'un vrai fleuve : n'es-tu qu'un courant d'eau , dis-moi ?
Toujours des pleurs , toujours ce lamentable émoi !
Ta petite personne , en vérité , me semble
Former la mer , le vent , un vaisseau tout ensemble :
La mer , ce sont tes yeux que , tout trempés , je vois
Du flux et du reflux reproduire les lois ;
Le vaisseau , c'est ton corps , pauvre coque affolée
Qui flotte à la dérive en cette onde salée ;
Et le vent , tes soupirs l'imitent à souhait ,
Vent qui , par ses efforts , doit avoir pour effet ,
Sauf un calme imprévu , de briser tout ton être.

Se tournant vers lady Capulet.

Ma femme , à Juliette avez-vous fait connaître
Ma résolution ?

LADY CAPULET.

Oui, seigneur ; croiriez-vous
Qu'elle nous remercie et ne veut point d'époux ?
Que n'est-elle , la sotte , au tombeau fiancée !

CAPULET.

Tout beau ! quelle parole avez-vous prononcée ?
Quoi ! femme , elle dit non , et ne nous bénit point ?
Elle n'est pas heureuse et fière au dernier point
Qu'un si grand gentilhomme ait pu la juger digne,
Humble comme elle l'est, de sa recherche insigne ?

JULIETTE.

Je suis reconnaissante , oui ; fière , vraiment non.
Quelqu'un fut-il jamais fier d'un odieux don ?
Mais ma reconnaissance envers vous reste entière.

CAPULET.

Nous raisonnons , je crois ? Ah ! ah ! tu n'es pas fière ,
Pourtant reconnaissante , ou tout au moins un peu ?
Garde ta gratitude et ta fierté , parbleu !
Je n'ai que faire , moi , d'un pareil verbiage ,
Et ne m'occupe ici que de ton mariage :
Aussi , je t'en préviens , tu vas d'un pied léger ,
Pour épouser Pâris , jeudi te diriger
Vers l'église Saint-Pierre , ou bien sur une claie
Je t'y conduirai , moi , tu m'entends , triste plaie ,
Démon , face de crème !...

LADY CAPULET.

Es-tu folle , dis-nous ?

JULIETTE, se jetant aux pieds de son père.

Mon bon père, pardon ! Je suis à vos genoux :
Écoutez un instant votre fille affligée.

CAPULET.

Par tous les diables, non ! Ah ! tu fais l'insurgée !
Mais jendi, vois-tu bien, jendi tu te rendras
A l'église, ou jamais tu ne me reverras.
Pas un mot, je te dis : abstiens-toi de répondre ;

Faisant un geste de menace.

Vois, la main me démange et sur toi pourrait fondre...

A lady Capulet.

Femme, je crus jadis le ciel peu généreux
De ne nous point garder des enfants plus nombreux ;
Mais je vois à présent que cette fille unique
Était déjà de trop, et qu'un don satanique
Fut pour nous sa naissance...

Repoussant brutalement sa fille agenouillée.

Ah ! va-t'en loin d'ici,

Malheureuse !

LA NOURRICE, relevant Juliette et la serrant sur sa poitrine.

Peut-on la maltraiter ainsi ?
C'est bien mal, monseigneur.

Attirant Juliette.

Viens, que Dieu te bénisse !

CAPULET.

Et quel mal vois-tu là, docte dame Justice ?

Clos ta bouche, et retourne à tes pareilles, toi !

LA NOURRICE.

Ce que j'ai dit n'est pas si criminel, ma foi.

CAPULET, *exaspéré, et avec un geste de menace.*

Parbleu, veux-tu finir ?

LA NOURRICE, *grommelant.*

On n'a plus la parole

A présent.

CAPULET.

Paix ! Va-t'en de ton jargon frivole
Amuser ta commère en sablant quelques coups ;
Nous n'en avons ici que faire.

LADY CAPULET.

Calmez-vous,

De grâce.

CAPULET.

Par le Ciel ! j'en suis fou. Que je meure
Si, de jour ou de nuit, je puis dire à toute heure,
Oisif ou travaillant, dans le monde ou chez moi,
J'eus de plus cher souci, de plus constant emploi
Que de lui préparer une noble alliance ;
Et, quand un gentilhomme illustre de naissance,
Beau, jeune, riche, instruit, rempli de qualités,
Réunissant enfin tous les dons souhaités,
La recherche, voilà que, sotté enfant pleureuse,

Ingrate à qui l'on fait cette fortune heureuse,
Elle vient nous répondre et tout haut s'écrier :
« N'aimant pas, et si jeune, ô Dieu ! me marier ! »
Ma volonté pourtant,

Se tournant avec fureur vers sa fille.

sur l'heure il faut la suivre,
Ou je t'enverrai vite et sans mon pardon vivre
Partout où tu voudras, excepté sous mon toit.
Tu sais comme je suis ; songes-y de sang-froid :
Jeudi vient ; sois soumise au vœu de ta famille,
Prends Pâris pour époux, et tu restes ma fille.
Si tu désobéis, tu peux aller alors
Te pendre, ou mendier, mourir de faim dehors.
Je jure, quant à moi, de ne plus te connaître,
De te déshériter des biens dont je suis maître,
Et mes serments..., tu sais si j'en suis soucieux !

Il sort avec fracas.

JULIETTE, *atterrée et les yeux levés au ciel.*

La Pitié n'a donc plus son doux royaume aux cieux,
Que je sois sans secours en cette épreuve amère ?

Se tournant avec désespoir vers lady Capulet.

Ne me rejetez point de votre sein, ma mère :
Différez cet hymen d'un mois ou de huit jours ;
Ou si vous exigez, hélas ! qu'il ait son cours,
Que ce soit de Tybalt la tombe glaciale
Où l'on aille dresser ma couche nuptiale !

LADY CAPULET, *inflexible.*

Assez ; ne parle plus : je ne répondrais rien :

Vois si tu veux briser entre nous tout lien.

Elle sort.

JULIETTE, se jetant au cou de la nourrice.

Nourrice, qu'opposer à ce coup qui m'atterrit ?
J'ai ma foi dans le Ciel, mon mari sur la terre :
Est-ce que ma foi peut redescendre ici-bas,
Tant qu'au Ciel mon mari ne se trouvera pas
Pour me la renvoyer ? Console-moi, nourrice !
Comment un Dieu si bon peut-il d'un tel supplice
Accabler ma faiblesse ? Et toi, n'as-tu donc rien
A me dire qui puisse apporter quelque bien
A mon cœur désolé ?

LA NOURRICE.

Mais si ! Pour moi, je pense
Que, Roméo banni, c'est une extravagance
De supposer qu'il vienne ici vous réclamer.
Le fit-il, ce serait sans oser se nommer.
Puisque tel est le cas, épousez donc le comte ;
C'est le plus simple. Il n'est qu'une voix sur son compte :
Un exquis gentilhomme ! Auprès de celui-là,
Votre cher Roméo n'est qu'un rustre, et voilà !
L'aigle n'a pas un œil où plus de flamme brille
Qu'aux yeux fiers de Pâris. Je veux mourir, ma fille,
Si ce second hymen n'est pas beaucoup plus doux
Et bien plus fortuné que le premier pour vous.
L'époux d'hier, du reste, est défunt, ou tout comme :
A quoi vous est-il bon désormais, le pauvre homme ?

JULIETTE.

Est-ce du fond du cœur que tu dis tout ceci ?

LA NOURRICE.

Oui, certes, et, par Dieu! du fond de l'âme aussi,
Ou damnés soient les deux!

JULIETTE, *gravement.*

Amen!

LA NOURRICE.

Quoi?

JULIETTE, *se contenant.*

Ta parole

Est pleine de sagesse et vraiment me console.
Que ma mère par toi sache donc que mon cœur
En songeant à mon père est si gros de douleur,
Que je vais aux genoux du bon frère Laurence
Humblement confesser, réparer mon offense.

LA NOURRICE, *joyeuse.*

J'y cours : c'est bien parler; nul ne peut dire non.

Elle sort.

JULIETTE, *seule, suivant la nourrice d'un regard enflammé.*

Conseillère damnée! Insensible démon!
Je ne sais ce qu'en toi je dois le plus maudire :
De vouloir que, parjure à mes vœux, je déchire
Le plus saint des contrats, ou d'entendre éclater,
Contre celui qu'hier tu savais bien vanter
Comme le plus parfait gentilhomme du monde,
Ta venimeuse injure et ta critique immonde?

Va, créature indigne, entre mon cœur et toi,
Se dressent désormais le dégoût et l'effroi...
Ah ! courons du saint moine implorer l'assistance :
J'aurai, s'il ne peut rien, la mort pour délivrance.

Elle sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

La cellule de frère Laurence.

Entrent FRÈRE LAURENCE et PARIS.

FRÈRE LAURENCE.

Jeudi, seigneur? Le terme est court en vérité.

PARIS.

Du noble Capulet telle est la volonté :
Peut-il m'appartenir de m'y montrer contraire?

FRÈRE LAURENCE.

Cependant de sa fille, en cette grave affaire,
Vous ignorez encor quel est le sentiment :
Vous l'avouez vous-même, à mon étonnement.

PARIS.

La mort de son cousin la fait pleurer sans cesse :
A quel moment près d'elle eût plaidé ma tendresse?
Vénus ne sourit point dans la maison des pleurs.

En ce poignant chagrin son père a vu, d'ailleurs,
Plus d'un danger pour elle, et dès lors il désire,
Il veut que l'union à laquelle j'aspire
Le plus vite possible en arrête le cours.
L'isolement, dit-il, assombrirait ses jours
Et rendrait sa tristesse encore plus profonde,
Tandis que mes doux soins et les plaisirs du monde
Ne pourront qu'assurer sa chère guérison.
De notre hâte ainsi vous savez la raison.

FRÈRE LAURENCE, à part.

Ah ! je sais mieux encor qu'elle est intempestive.

Haut.

Observons-nous, seigneur, car Juliette arrive.

Entre Juliette.

PARIS, allant avec empressement au-devant d'elle et lui baisant avec respect la main.

Ma femme ! O mon amour ! Qu'il m'est doux de vous voir.

JULIETTE.

Votre femme, seigneur ? Attendez de savoir
Au moins si de quelqu'un je puis être la femme.

PARIS.

Ne devez-vous pas l'être après-demain, madame ?

JULIETTE.

Ce qui se doit sera.

FRÈRE LAURENCE, souriant.

C'est sagement penser.

PARIS.

Vous venez au bon père ici vous confesser?

JULIETTE.

Le dire, c'est à vous qu'alors je me confesse.

PARIS.

Confessez-lui qu'un jour j'aurai votre tendresse.

JULIETTE.

Je me confesse à vous qu'il la possède... lui!

PARIS.

Mais ne puis-je, à mon tour, y prétendre aujourd'hui?

JULIETTE.

Un tel aveu n'aurait de prix réel, je pense,
Que si je le faisais hors de votre présence.

PARIS, avec émotion.

Comme les pleurs, pauvre ange, ont altéré vos traits!

JULIETTE.

Ils ont attaqué là de si chétifs attraits,
Que bien petite, en somme, est pour eux la victoire.

PARIS.

A vos charmes ce mot est plus attentatoire
Que tous vos pleurs ensemble.

JULIETTE.

Il est la vérité,
Ce mot que j'ai moi-même à ma face jeté.

PARIS.

Non, vous calomniez cette beauté divine
Qui m'appartient.

JULIETTE, *dédaigneuse.*

A vous?... Que si je m'examine,
Je reconnais, au fait, qu'elle n'est plus à moi.

A frère Laurence.

Mon père, êtes-vous libre, ou dites si je doi
Après vêpres plutôt vous prier de m'entendre?

FRÈRE LAURENCE.

Que ce soit à présent, fille pensive et tendre :
J'en ai tout le loisir.

A Paris.

Vous comprenez, seigneur,
Qu'il nous faut être seuls.

PARIS, *s'inclinant.*

Oui, je me fais honneur
De ne point entraver votre saint ministère.

A Juliette.

Dès l'aube je serai, jeudi, chez votre père.
En partant, votre époux demande à déposer
D'abord sur ce beau front un chaste et doux baiser.

Il l'embrasse au front et sort accompagné jusqu'à la porte par frère Laurence.

JULIETTE, *éclatant en sanglots.*

Oh ! fermez cette porte et partagez mes larmes :
Plus d'espoir ! Je succombe aux plus sombres alarmes !

FRÈRE LAURENCE, lui prenant paternellement les mains.

Oui, Juliette, oh ! oui, je sens tout ton malheur,
Et mon âme prend part à ta juste douleur :
C'est jeudi, je le sais, que ta famille compte
Sans nul autre délai te marier au comte.

JULIETTE, avec passion.

Saint moine, ne dis pas que tu sais ce projet,
Sans m'enseigner comment en empêcher l'effet ;
Ou bien, si ta sagesse en vain cherche un remède,
Reconnais que j'ai droit d'appeler à mon aide
Ce poignard

Tirant un poignard de sa ceinture.

qui du Sort rendra les assauts vains.
Dieu joignit nos deux cœurs ; toi, tu joignis nos mains :
Avant qu'à Roméo mon cœur devenu traître,
Scelle un nouveau contrat, ou que ma main, ô prêtre !
A quelque autre se donne, avec ce fer sauveur
J'affranchirai, je jure, et ma main et mon cœur.
Ainsi, donne-moi vite, en ton expérience,
Un conseil décisif qui soit ma délivrance,
Sans quoi cette arme, dis-je, entre ma peine et moi
Devient l'unique arbitre et ma dernière loi,
Et trancherait d'un coup le litige suprême
Que ton affection, ni ta science même
N'aurait su dénouer. Parle : je veux mourir,
Si ton saint dévouement ne peut me secourir.

FRÈRE LAURENCE, lui prenant doucement l'arme.

Arrête ! Une espérance est encore possible,

Mais elle exige, hélas ! un acte aussi terrible ,
O ma fille, que l'est le malheur qui t'attend.
Toutefois, si ton cœur en sa vertu prétend
Souffrir la mort plutôt que cet hymen , je pense
Que tu ne craindras pas d'en braver l'apparence,
Pour sauver un honneur qui, je le vois, t'est cher
Au point de le vouloir

Montrant le poignard qu'il jette à terre.

défendre avec ce fer :
J'assure ton salut, au prix d'un tel courage.

JULIETTE, avec une surexcitation croissante.

Je l'ai. Pour m'épargner ce honteux mariage ,
D'une tour prescris-moi de me jeter en bas ;
Fais surgir des bandits tout armés sous mes pas ;
Ordonne-moi d'entrer où les serpents se glissent ;
Attache-moi vivante à des ours qui rugissent ;
La nuit, enferme-moi seule dans un charnier,
Quand on n'y verrait plus qu'un immonde fumier
De crânes, d'ossements et de débris putrides ;
Fais de quelque cercueil ouvrir les ais fétides
Et force-moi d'entrer dans le linceul du mort :
Toute chose où l'horreur plus horrible ressort,
Choisis-la, dicte-la : je la ferai sans crainte
Pour être à Roméo, pure de toute atteinte !

FRÈRE LAURENCE.

Eh bien ! rentre chez toi ; sois joyeuse, souris
Et dis que tu consens à t'unir à Pâris.
C'est demain mercredi : demain soir fais en sorte

A la nourrice, à tous de consigner ta porte ;
Puis une fois au lit,

Tirant une fiole de son sein.

— tu vois cette liqueur, —

Bois-la toute d'un trait, la confiance au cœur :
Soudain tu sentiras , sans pouvoir t'en défendre ,
Une froide torpeur dans tes veines descendre ;
Ton pouls ne battra plus ; en tes sens engourdis
Ni souffle, ni chaleur ne dira que tu vis ;
Les roses de ta joue et de ta lèvre éteintes
Auront cédé la place à de livides teintes ;
Les volets de tes yeux sembleront sans retour,
Comme dans le trépas, clos aux rayons du jour,
Et tout ton corps roidi, sans moiteur ni souplesse,
Sera tel qu'en la mort l'être humain qui s'affaisse.
Quarante-deux fois l'heure ainsi sur ton sommeil
Passera ; puis, tranquille, aura lieu ton réveil.
Quand jeudi, maintenant, on ouvrira ta porte
Pour hâter ton lever, Pâris te verra... morte.
Alors, comme l'usage ici l'a consacré,
On portera ton corps pompeusement paré
Dans une bière ouverte au tombeau de famille,
Où doit des Capulets reposer toute fille.
Mais avant ton réveil, Roméo, prévenu
Par mes lettres, déjà nous sera revenu.
Nous courrons épier ton retour à la vie :
Aussitôt de Mantoue, où l'amour vous convie,
Heureux et rassurés vous prendrez le chemin.
C'est ainsi que tu peux fuir un affreux destin,
Si nul émoi d'enfant, nulle frayeur de femme

Dans l'œuvre de salut ne vient troubler ton âme.

JULIETTE.

Donnez-moi ce flacon : ne parlez pas de peur.

FRÈRE LAURENCE, le lui remettant.

Prends-le, sois forte et pars : tu défends ton honneur.

Moi, je vais à l'instant expédier un frère

Qui coure à Roméo marquer ce qu'il doit faire.

JULIETTE, avec enthousiasme.

Amour ! à moi ta force, et sois ma sûreté !

Adieu, cher père, adieu ! Tout est bien arrêté.

Elle s'incline sur les mains de frère Laurence et sort. Laurence la suit à pas lents.

SCÈNE II

Un appartement chez Capulet.

Entrent CAPULET, LADY CAPULET, LA NOURRICE
et deux VALETS.

CAPULET, remettant un papier au premier valet.

Cours inviter tous ceux qui sont sur cette liste.

Le valet sort.

Au second valet.

Trouve vingt cuisiniers : il faut qu'on les dépiste.

LE SECOND VALET.

Vous n'aurez, monseigneur, que des hommes de choix,
Passés maîtres dans l'art de se lécher les doigts.

CAPULET.

Tu prétends en cela juger leur savoir-faire ?

LE SECOND VALET.

Assurément, seigneur : je crois très-nécessaire
Qu'on se lèche les doigts quand on soigne un ragoût ;
Qui ne le fait n'est point un cuisinier de goût,
Et je n'en veux pas, moi.

CAPULET.

C'est bon ; va-t'en.

Le valet sort.

Je tremble

Que tout ne soit pas prêt avant que l'on s'assemble.

A la nourrice.

Ma fille avec Laurence est donc en ce moment ?

LA NOURRICE.

Mais oui.

CAPULET.

Tant mieux. J'espère en son droit jugement
Pour me la ramener au bon sens. La friponne !
C'est qu'elle est volontaire aussi comme personne.

LA NOURRICE.

La voici ! mais, vraiment, c'est d'un air enchanté

Qu'on nous vient de confesse.

Entre Juliette, le pas vif, la figure animée.

CAPULET, moitié fâché, moitié souriant.

Eh ! démon entêté,
D'où venez-vous ainsi ?

JULIETTE, prenant les mains de son père.

De chez un ami rare
Par qui j'ai su comment il faut que je répare
Ma désobéissance, ô mon père, envers vous :
Laurence m'a prescrit d'implorer à genoux
Mon pardon...

Elle s'agenouille devant son père.

M'y voici. Grâce ! je vous conjure ;
Vous seul me guiderez désormais, je le jure.

CAPULET, ravi.

Qu'entends-je ? Que Pâris en soit vite informé,
Et que, demain matin, le saint nœud soit formé.

JULIETTE.

J'ai rencontré le comte, il était chez Laurence :
Son amour a de moi recueilli l'espérance
Que je pouvais donner, sans blesser la pudeur.

CAPULET.

J'en suis aise, et, par Dieu ! t'applaudis de tout cœur.
Relève-toi, ma fille.

Il relève Juliette et l'embrasse bruyamment.

Enfin je tiens mon compte ;
 Tout va comme à souhait. Mais je veux voir le comte :
 Qu'à l'instant même, dis-je, on me l'aille chercher...
 Par le Ciel, on a su comme il faut te prêcher,
 Et c'est bien un vrai saint que ce révérend père :
 Il a droit au respect de notre ville entière.

JULIETTE.

Dans ma chambre à présent, viens, nourrice, avec moi
 Décider la parure et l'habit que je doi
 Tenir prêts pour demain.

LADY CAPULET.

Pour jeudi, tu veux dire?

CAPULET.

Va, nourrice, suis-la.

Juliette sort avec la nourrice.

A lady Capulet et appuyant.

Demain, je le désire,
 Nous irons à l'église.

LADY CAPULET.

Eh ! rien ne sera prêt :
 Voici déjà la nuit.

CAPULET, *remuant et affairé.*

Travaillons sans arrêt,
 Et je répons qu'ici tout ira bien, ma femme.
 Va trouver Juliette et vois ce que réclame
 Le soin de ses atours. Moi, je serai debout

Cette nuit, et ferai la ménagère en tout.

Allant à la porte de l'appartement et appelant.

Ho ! quelqu'un !... Tous sortis ? C'est bien ; je cours moi-même

Dire à Pâris que c'est demain le jour suprême...

Ah ! ma foi, j'ai le cœur étonnamment léger

Depuis que notre fille a su se corriger.

Capulet et lady Capulet sortent.

SCÈNE III

La chambre à coucher de Juliette.

Entrent JULIETTE et LA NOURRICE.

JULIETTE, indiquant des vêtements étalés dans l'appartement.

Ce costume me plaît ; mais, nourrice chérie,
Ne reste point ce soir près de moi, je t'en prie ;
J'ai besoin d'être seule et d'implorer le Ciel,
Pour qu'il daigne sourire à mon cœur criminel
Et protéger mes jours qu'un si grand trouble obsède.

Entre lady Capulet.

LADY CAPULET.

Pour tes préparatifs réclames-tu mon aide ?

JULIETTE.

Non, ma mère, merci. Nous avons sous la main

Tout ce qui me sera nécessaire demain.

Je ne veux à présent qu'un peu de solitude :

Emmenez la nourrice ; on n'a point l'habitude
D'aussi pressants apprêts : elle y travaillera.

LADY CAPULET.

Bonne nuit, couche-toi : le lit te calmera.

Elle l'embrasse et sort avec la nourrice.

JULIETTE, seule, avec un sanglot.

Adieu ! pour ne jamais nous retrouver peut-être !...

Elle tombe dans une douloureuse rêverie, puis tressaillant.

Une horrible épouvante en mes veines pénètre
Et glace tout mon sang ! Ne restons pas ainsi :
Rappelons-les.

S'élançant vers la porte et appelant.

Nourrice !

Revenant, en hochant la tête, sur ses pas.

Eh ! que peut-elle ici ?

Seule je dois jouer l'épouvantable scène...

Elle tire de son sein la fiole de Laurence.

Viens, fiole !...

Elle la contemple, puis soudain.

Mais, ô ciel ! si la liqueur est vaine
Et n'agit point, demain va-t-on me marier ?

Saisissant au mur un poignard qu'elle dépose à côté de son lit.

Non, non ! je puis à toi, sûr ami, me fier ;
Reste là sous ma main... Mais si, dans ce breuvage,
Le moine, pour briser un second mariage
Qui le rend criminel d'avoir fait le premier,

M'a remis à dessein un poison meurtrier?
J'ai peur!... Oh! non, mon Dieu! ce n'est pas admissible :
La trahison n'est point chez un tel saint possible...
Mais quand on m'aura mise et laissée au tombeau,
Si j'allais m'éveiller dans ce morne caveau,
Avant que d'un époux la main libératrice
Fût là pour m'en tirer? Quel horrible supplice !
Ne dois-je pas, plongée en un pareil séjour,
Où, du seuil, ne descend jamais l'air, ni le jour,
Y périr étouffée, hélas! avant qu'arrive
Mon Roméo?... J'admets pourtant que je survive :
Ah! n'est-il pas certain qu'au sein de tant d'horreurs
Dont la nuit et la mort centuplent les terreurs....

Avec un geste d'épouvante.

En effet, ce caveau... c'est le sépulcre antique
Où des Capulets morts la funèbre relique
D'âge en âge s'entasse ; où Tybalt, tout en sang,
Tybalt qu'hier à peine on y mit à son rang,
Pourrit dans son linceul ; où, dit-on, à leurs heures,
S'assemblent les esprits, hôtes de ces demeures!...
Oui, n'est-il pas certain qu'en ce terrible lieu
M'éveillant en sursaut, seule, — seule au milieu
D'exhalaisons, de cris tels que la mandragore¹
Qu'on arrache en émet, cris que personne encore
N'entendit sans en être à l'instant fou de peur, —
Je dois tout aussitôt d'épouvante et d'horreur

¹ D'après une croyance populaire du moyen âge, tout pied de mandragore déraciné jetait des cris qu'aucune créature humaine ne pouvait entendre sans devenir folle ou sans mourir.

Me sentir envahie et tomber en démente ?
 Peut-être alors voudrai-je, en mon extravagance,
 De mes aïeux répandre autour de moi les os,
 Arracher le linceul de Tybalt par lambeaux
 Et, de quelque ossement me faisant une masse,
 Follement m'en briser la cervelle sur place !

Affolée, la chevelure tombante et le regard fixe.

O Dieu ! qui vois-je là ? Tybalt baigné de sang !
 Il poursuit Roméo qui lui perça le flanc !
 Assez ! Tybalt, assez !... Ah ! c'est l'instant suprême :
 Roméo ! Roméo ! je bois à toi ! je t'aime !

*Elle vide la fiole d'un trait et va chancelante tomber sur son lit
 dont les rideaux se referment.*

SCÈNE IV

Un vestibule chez Capulet. Le jour commence à poindre.

Entrent LADY CAPULET et LA NOURRICE.

LADY CAPULET.

Prends ces clefs : va chercher des épices là-haut.

LA NOURRICE.

Ce sont plutôt des coings et des dattes qu'il faut.

Entre bruyamment Capulet.

CAPULET.

Debout ! debout ! Du coq j'entends la voix sonore ;

Matines ont sonné : que vous dirai-je encore ?

Il est trois heures.

A la nourrice.

Vous, garnissez bien les fours,
Angélique : l'argent n'est rien en de tels jours.

LA NOURRICE, grondeuse et familière.

C'est bon, c'est bon ; mais vous, votre lit vous réclame :
Qui veille ainsi, tant pis s'il est malade, dame !

CAPULET, riant.

Allons donc ! j'ai passé tant de nuits, en mon temps,
Pour bien moins, et sans mal.

LADY CAPULET, piquée.

Oui, dans votre printemps
Vous aimiez à courir, dit-on, les souris folles :
Il n'est plus question de ces chasses frivoles.

Elle sort brusquement, suivie de la nourrice.

CAPULET, avec un gros rire.

Jalouse, oh ! oh ! jalouse !

Deux valets passent, portant l'un des paniers, l'autre des bûches.

Au porteur de paniers.

Ami, qu'as-tu là, toi ?

PREMIER VALET.

C'est pour les cuisiniers, seigneur, je ne sais quoi.

Il sort.

CAPULET, au porteur de bûches.

Veux-tu, maraud, porter de la bûche plus sèche :

Demandes-en à Pierre, et que l'on se dépêche !

DEUXIÈME VALET.

Sans Pierre je suis homme à m'en sortir fort bien :
Ma tête, en fait de bûche, à nul ne cède en rien.

Le valet sort.

CAPULET, riant, pendant que le valet s'éloigne.

Il a bien répondu, le divertissant drôle !
Roi des bûches ! pardieu ! c'est justement son rôle !..
Allons, il fait grand jour : le comte n'est pas loin ;
D'une bonne musique il devait avoir soin
De se...

Bruit d'instruments qui se rapprochent.

Joyeusement.

Mais justement la voici qui s'avance...

Appelant à la porte.

Holà ! femme, nourrice, accourez à la danse.

Entre la nourrice.

Allant vivement à elle.

Va bien vite éveiller Juliette : en deux tems
Qu'on l'habille ! Pour moi, je vais quelques instans
Jaser avec Pâris.

La musique se rapproche.

C'est l'époux ! Il arrive...

Poussant la nourrice par les épaules.

Allons, nourrice, allons, soyons un peu plus vive.

Ils sortent.

SCÈNE V

La chambre à coucher de Juliette. Les rideaux du lit sont fermés et cachent Juliette à la vue du spectateur.

Entre LA NOURRICE sur la pointe des pieds.

LA NOURRICE, parlant de la porte, à voix basse d'abord, puis élevant le ton à mesure qu'elle s'approchera du lit.

Ma fille!... Juliette!... Oh! Dieu! comme elle dort!
Allons, agneau; voyons, maîtresse!... Oh! c'est trop fort.
Fi, paresseuse!... Amour! Mon cher cœur! Fiancée!...
Quoi! pas un mot? Au fait, elle en prend sa brassée
Et dort bien pour huit jours... Mais attends, tu vas voir
Si l'on te laissera dormir ainsi ce soir :
Le comte... Doux Jésus! Ah! comme elle sommeille!
Il faut bien malgré tout à la fin qu'on l'éveille...
Debout, debout, ma fille!... Ah! si Pâris ici
La tenait dans ses bras, dormirait-elle ainsi?...

Elle écarte avec impatience les rideaux du lit et découvre Juliette étendue, tout habillée, dans la plus rigide immobilité.

Comment? toute vêtue et sur ton lit, petite!

Se penchant sur elle et la secouant.

Mais réveille-toi donc : il le faut, debout vite!

Se redressant soudain avec un cri d'épouvante.

Ah! Dieu! mais elle est morte! Au secours! Quel malheur!

Elle se dirige en trébuchant vers la porte, et faisant le geste d'une personne qui suffoque.

Un peu d'*aqua vitæ*!

Appelant d'une voix étranglée.

Madame ! monseigneur !...

Ah ! que fais-je en ce monde ?

Entre lady Capulet, alarmée.

LADY CAPULET.

Eh ! quel est ce tapage ?

LA NOURRICE.

O lamentable jour !

LADY CAPULET.

Un singulier langage.

LA NOURRICE, montrant le lit.

Voyez ! O jour fatal !

LADY CAPULET, s'élançant vers le lit, puis se jetant sur le corps de Juliette.

O mon unique amour !

Ma vie ! O mon enfant ! rouvre les yeux au jour,

Ou je meurs avec toi...

Se redressant folle de douleur.

Portez-nous assistance !

Au secours ! Accourez !

La porte s'ouvre. Entre Capulet, sans se douter de rien, et avec sa vivacité habituelle.

CAPULET.

En bonne conscience

Conduisez donc ma fille à son mari, pardieu !

LA NOURRICE, hors d'elle-même.

Elle est morte ! elle est morte ! elle est morte ! O mon Dieu !

LADY CAPULET.

Oui, notre enfant n'est plus !

Elle tombe en sanglotant au pied du lit.

CAPULET, se précipitant vers le lit de sa fille.

O Ciel ! que je la voie !

Il se penche sur elle, la touche, puis se redressant pâle et tout tremblant.

C'en est fait ! Elle est froide... Oui, la mort tient sa proie !
Ses membres sont roidis, son sang n'a plus de cours,
Le souffle est de sa lèvre envolé pour toujours :
Elle est tombée, ainsi que tombe en la vallée
La fleur qu'une jalouse et précoce gelée
Détruit en son éclat !

LA NOURRICE.

O jour, jour désastreux !

LADY CAPULET.

Désespoir sans issue !

CAPULET.

O destin douloureux
Qui devrait m'arracher une plainte incessante,
Et qui laisse ma langue enchaînée, impuissante !

Entrent frère Laurence et Paris, suivis de quelques musiciens, qui s'arrêtent
à l'entrée de la chambre.

FRÈRE LAURENCE, affectant l'enjouement.

L'église attend l'épouse : est-elle prête enfin ?

CAPULET.

Hélas ! elle en pourra prendre encor le chemin,

Mais revenir, jamais !

A Paris.

Vois, le Trépas féroce,
O mon fils, est entré la veille de la noce
Au lit de ta promise ; et la céleste fleur,
Étouffée en ses bras, gît là dans sa pâleur :
Il devient aujourd'hui mon héritier, mon gendre ;
Ma fille à lui, je n'ai qu'au sépulcre à descendre
Et qu'à lui tout laisser. Lorsque la mort nous tient,
Ce qui semblait à nous nous quitte et lui revient.

PARIS, avec désespoir.

Ah ! ce jour, dont mes vœux pressaient tant la venue,
Ne devait-il m'offrir qu'une pareille vue !

LADY CAPULET.

Jour affreux ! jour maudit, à jamais odieux !
Heure la plus néfaste encor que de ses yeux
Le Temps ait contemplée en sa marche éternelle !
Oh ! n'avoir qu'une enfant, que cette enfant, rien qu'elle,
Pour orner mes vieux jours, pour alléger mes pas,
Et la voir par la mort arrachée à mes bras !

LA NOURRICE, éclatant.

O douleur ! Jour terrible ! ô jour épouvantable !
Jour le plus désolé, jour le plus lamentable
Qu'aura connu ma vie ! ô jour empli d'horreur !
Aucun jour n'eut jamais une telle noirceur !

PARIS.

Elle est là, quand l'hymen l'eût ce jour couronnée,
Cruelle Mort ! par toi dans l'ombre assassinée !

O mon trésor ! mon bien !... Ah ! sois maudit, ô jour
Qui prends plus que ma vie en prenant mon amour !

CAPULET.

O victime ! ô martyr ! ô ma fille ! Eh quoi ! morte !
Qu'avons-nous fait à Dieu, qu'il brise de la sorte
Notre félicité?... Mon enfant ! mon enfant !
Rien qu'à te contempler je vivais triomphant !
Et morte à présent, morte ! et plus, plus d'espérance !
Ma joie est au tombeau : j'ai tout perdu !

FRÈRE LAURENCE, avec autorité.

Silence !

Ne rougissez-vous pas ? Les désespoirs outrés
Jamais n'ont su guérir les maux désespérés.
Le ciel et vous aviez cette enfant en partage :
Le ciel l'a toute prise ; oh ! divin avantage !
Votre part d'elle était pure fragilité :
Le ciel donne à sa part, lui, l'immortalité !
Pour elle vous vouliez, — c'étaient vos vœux suprêmes, —
La fortune ici-bas et ses faveurs extrêmes ;
Et vous vous lamentez, quand sa fortune au ciel
L'élève et lui fait don du bonheur éternel !
Ah ! c'est bien mal aimer un enfant que l'on aime
Que de pleurer ainsi sa félicité même.
Un long hymen n'est pas toujours le meilleur sort :
L'épouse qui meurt jeune a la plus belle mort.
Cessez donc de gémir ainsi sur votre fille :
Couvrez de romarin son beau corps ; qu'on l'habille
Et, comme le prescrit un usage sacré,
Qu'à l'église on le porte avec éclat paré.

Si la faiblesse humaine à nos pleurs sert d'excuse,
L'immuable raison les blâme et les récuse.

CAPULET.

Ainsi ce coup fatal, terrassant notre orgueil,
A brusquement changé le jour de fête en deuil,
Les concerts d'allégresse en clameur funéraire,
Le banquet nuptial en repas mortuaire,
Les actions de grâce en funèbres accords,
Et les fleurs d'épousée en bouquets pour les morts !
Oh ! changements affreux, fruits amers de ce drame !

FRÈRE LAURENCE, lui montrant doucement la porte.

Il faut vous retirer, seigneur, et vous, madame ;
Sortez aussi, Pâris. Ne songez qu'au devoir
D'escorter au tombeau la douce enfant, ce soir.
Le ciel venge sur vous je ne sais quelle offense :
Acceptez ses décrets sans plus de résistance.

Sortent Capulet, lady Capulet, Pâris et frère Laurence. La nourrice ferme les rideaux du lit. Comme elle va, pouvant à peine se soutenir, pour sortir, elle se trouve face à face avec les musiciens qui, après s'être écartés pour laisser passer les quatre personnages ci-dessus, viennent à pas comptés de pénétrer dans la chambre.

PREMIER MUSICIEN, à la nourrice.

Nous pouvons bien serrer nos flûtes et partir ?

LA NOURRICE.

Oui, oui, mes bons amis, hâtez-vous de sortir :
Comme vous le voyez, la chose est lamentable.

PREMIER MUSICIEN.

Hélas ! bien pire encore, elle est irréparable.

La nourrice s'éloigne en hochant douloureusement la tête. Comme les musiciens se disposent à la suivre, entre Pierre, qui les arrête.

PIERRE, avec un désespoir comique.

O bons musiciens ! jouez *Gaité de cœur* :
Il me faut à l'instant cet air consolateur,
On mes jours sont finis.

PREMIER MUSICIEN.

Joli choix de musique !
Pourquoi donc cet air-là ?

PIERRE.

Je suis mélancolique :
L'air de *Mon cœur est triste* ! en moi chante tout haut ;
C'est donc, vous le voyez, un air gai qu'il me faut.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Par exemple, un air gai ! vous choisissez bien l'heure.

PIERRE.

Vous ne voulez pas ?

LES MUSICIENS.

Non !

PIERRE, d'un ton de colère.

Ah ! parbleu, que je meure,
Si je ne vous le paye...

PREMIER MUSICIEN.

En quoi ?

PIERRE.

Pas en argent,
Méchants racleurs, en coups ! C'est par trop enrageant.

PREMIER MUSICIEN.

Vous êtes fou.

PIERRE, tirant son poignard.

Pour toi, je te plante ma dague
En plein dans la perruque. Ah ! coquin, j'extravague ?
Prends garde qu'en retour de ton piteux propos,
Ce burin ne te grave un fa dièze au dos.

PREMIER MUSICIEN, raillant.

Monsieur connaît le fa : serait-il donc des nôtres ?

DEUXIÈME MUSICIEN, s'interposant.

Voyons, messieurs, laissons les coups de dague aux autres :
Notre seule arme, à nous, vive Dieu ! c'est l'esprit.

PIERRE, se radoucissant.

Ma foi, le mot est juste, opportun et bien dit.
Je rengaine mon arme et j'adopte la tienne :
Que chacun maintenant sur ses gardes se tienne.

Il chante.

Lorsque le cœur froissé, chagrin,
Gémit sous le poids qui l'obsède,
La musique au son argentin...

Parlant, au premier musicien.

Pourquoi « son argentin » ? Hé ! Simon, dis-le-nous.

PREMIER MUSICIEN.

C'est parce que l'argent a le son le plus doux.

PIERRE.

Joli !

Au deuxième musicien.

Hugues Rebeck, eh ! tu viens de l'entendre :
Par ces mots, dis-nous, toi, ce que tu crois comprendre.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Je dis que la musique a le son argent,
Parce que l'argent seul fait parler mon crin-crin.

PIERRE.

Pas mal.

Au troisième musicien.

Jacques, à toi.

TROISIÈME MUSICIEN.

Moi, je ne sais que dire.

PIERRE.

Quoi, rien ? Pour un chanteur, tu n'es qu'un pauvre sire :
Je répondrai pour toi. La musique a le son
De l'argent, non de l'or, attendu qu'un filon
D'or, si léger qu'il soit, n'est pas pour vos semblables.

Il sort en courant.

PREMIER MUSICIEN, furieux.

Ces coquins de valets ! les gueux ! les misérables !

DEUXIÈME MUSICIEN.

Bon ! qu'il s'en aille au diable !... Attendons le convoi,
Et nous aurons toujours un bon dîner, ma foi.

Ils sortent.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une rue de Mantoue.

Entre ROMÉO.

ROMÉO, seul.

Si j'ai dans mon sommeil fait un rêve fidèle,
Il doit me présager une heureuse nouvelle :
Mon cœur bondit, léger, de joie et de fierté,
Et depuis ce matin une félicité
Ineffable m'élève au-dessus de ce monde.
J'ai rêvé que ma dame, en une horreur profonde,
M'avait vu mort, — mystère étrange en vérité
Que, de penser, un mort garde la faculté ! —
Mais que, reconquérant sous ses baisers la vie
Qui semblait pour toujours à mes lèvres ravie,
J'étais ressuscité dans ses bras... empereur !
L'amour réel, vivant, qu'est-il donc pour le cœur,
Si tels sont les transports que sa seule ombre donne ?

Entre Balhazar.

Avec un cri de joie.

Balthazar !... Oh ! tu viens, n'est-ce pas, de Vérone ?
Tu dois avoir du moins une lettre pour moi ?
Ma dame est-elle bien ? mon père aussi ? Dis, toi
Qui la vis, comment va ma lady Juliette ?
C'est une question qu'à dessein je répète :
Rien ne peut aller mal si Juliette est bien.

BALTHAZAR, hésitant et troublé.

Elle est bien, car du mal elle ne craint plus rien...
Morte, elle dort en paix au caveau de ses pères,
Et son âme est au Ciel, dans les bras tutélaires
Des anges. Je l'ai vu placer dans son cercueil :
Aussitôt j'ai volé vous annoncer ce deuil.
Pardon si je vous fais une peine si grande :
J'obéis au devoir que ma charge commande

ROMÉO, avec un cri terrible.

Dieu du Ciel ! Morte ! morte !

Moment de stupeur ; puis avec un geste de menace vers le ciel.

Astres ! en est-ce ainsi ?

Ah ! je vous brave encor ! frappez-moi sans merci !

A Balthazar, fiévreusement.

Cours chez moi préparer, — tu connais ma demeure, —
Ce qu'il faut pour écrire, et va louer sur l'heure
De rapides chevaux : nous partons dès ce soir.

BALTHAZAR.

Oh ! ne succombez point, cher maître, au désespoir :
Votre pâleur, votre air sont d'un cruel présage.

ROMÉO.

Tu te trompes. Va donc et remplis mon message.
Mais es-tu sûr au moins de n'avoir pas d'écrit
De Laurence pour moi?

BALTHAZAR.

Je croyais l'avoir dit,
Je n'en ai point, seigneur.

ROMÉO.

N'importe. Va-t'en vite
Commander les chevaux : je te joins tout de suite.

Balthazar sort.

Avec un sanglot.

Juliette! avec toi je serai cette nuit.
J'en sais le sûr moyen : quand tout espoir le fuit,
L'homme, ô Destruction! en ta seule aide espère...
Ici, je m'en souviens, est un apothicaire :
Dernièrement encor je le voyais drapé
D'une immonde guenille, et tout seul occupé,
Le front bas, l'œil hagard, à trier quelques plantes.
Son long corps décharné, ses pommettes saillantes
Dévoilaient sa misère : il n'avait que les os.
Dans sa sordide échoppe on voyait dos à dos
Pendre un alligator avec une tortue,
Et toute une famille empaillée et tortue
De poissons innomés grimaçait au plafond.
Une étagère ou deux sur la cloison du fond
Branlantes supportaient le plus triste assemblage
De grotesques objets mis là pour étalage :

Des cartons éventrés, quelques pots à tons verts,
Une vessie ou deux, des fruits secs entr'ouverts,
Des fragments de ficelle et de vieux pains de roses.
En notant cet amas de misérables choses,
Je me disais : « Quelqu'un voudrait-il du poison,
« Encor que le débit en soit, avec raison,
« Ici puni de mort, j'ai la ferme assurance
« Que ce gueux en vendrait sans nulle résistance. »
Je pressentais ainsi mon besoin actuel.
Cet homme, il le faut donc, m'en vendra, par le Ciel !

Montrant une maison basse et de pauvre apparence.

Si j'ai bon souvenir, c'est ici qu'il demeure ;
La fête d'aujourd'hui dit pourquoi de bonne heure
Sa boutique est fermée ; appelons-le.

Il frappe à la porte.

Holà !

L'apothicaire, à moi !

La porte s'ouvre. L'apothicaire paraît.

L'APOTHICAIRE, vieux, voûté et sordide.

Qui me demande là ?

ROMÉO, lui montrant une bourse.

Approche-toi, l'ami. Le besoin te harcèle :
Ces quarante ducats vont dans ton escarcelle,
Si tu veux me fournir quelque poison parfait,
Une drogue énergique et d'un si sûr effet,
Qu'aussitôt introduite et coulant dans les veines,
Elle frappe de mort l'homme las de ses peines
Et rejette le souffle aussi violemment

De son corps, que la poudre expulse en s'enflammant
Le boulet du canon.

L'APOTHICAIRE, avec un sourire mauvais.

Ce poison qui dénoue
La vie en un moment, je l'ai bien ; mais Mantoue
Punit de mort quiconque en ose trafiquer.

ROMÉO.

Quoi ! quand le dénûment s'acharne à te traquer,
Tu crains la mort ! Ta joue accuse la famine ;
Écrite en ton regard, la souffrance te mine ;
La misère sur toi met son poids le plus lourd ;
Le monde qui te raille à tes besoins est sourd
Et ne fera jamais de loi qui t'enrichisse :

Lui tendant de nouveau la bourse.

Prends donc, ne sois plus pauvre, et que la Loi fléchisse.

L'APOTHICAIRE, jetant un long regard de convoitise sur la bourse.

Ma pauvreté consent, mais non ma volonté.

ROMÉO.

Ce que je paie aussi, c'est bien ta pauvreté.

L'apothicaire entre chez lui, et au bout d'un instant en sort, une fiole à la main.

L'APOTHICAIRE.

Versez cette liqueur dans tout autre liquide
Et buvez-la d'un trait : contre elle, pour égide,
De vingt hommes ensemble eussiez-vous la vigueur,
Elle tûra soudain la vie en votre cœur.

ROMÉO, lui jetant la bourse et saisissant la fiole.

Voici ton or, venin bien plus fatal pour l'âme,
Arme plus meurtrière aux mains d'un monde infâme,
Que ces sucs que la loi t'interdit de placer :
Je te vends un poison, l'aurais-tu pu penser ?
Toi, tu ne m'en vends point. Adieu ; va faire emplette
De quoi montrer au moins ta panse plus replète.

S'éloignant de l'apothicaire et serrant la fiole contre son cœur.

Ceci, du poison ? Non ! viens, cordial, suis-moi :
Où Juliette dort j'aurai besoin de toi.

Il sort.

L'apothicaire empoche la bourse et rentre dans sa maison, en secouant la tête.

SCÈNE II

La cellule de frère Laurence.

Entre FRÈRE JEAN.

FRÈRE JEAN, allant frapper à la porte du laboratoire de frère Laurence.

Mon père, êtes-vous là ?

Entre avec empressement frère Laurence.

FRÈRE LAURENCE.

Cette voix m'est connue...

Ah ! c'est toi, frère Jean ! Reçois la bienvenue.
Roméo par tes soins m'a sans nul doute écrit ?
Remets-moi sa missive : oh ! voyons ce qu'il dit.

FRÈRE JEAN.

Vers l'heure où je devais partir d'ici, mon père,
Je me mis à chercher un vénérable frère
Par qui je désirais me faire accompagner.
Enfin je pus l'atteindre : il était à soigner
Un pauvre en sa demeure. Au même instant parurent
Deux agents de Santé, lesquels, par malheur, crurent
Que la peste régnante était dans la maison.
Aussitôt sans enquête et sans nulle raison
Ils fermèrent sur nous et scellèrent la porte.
Prisonniers tous les deux et gardés de la sorte,
Nous fûmes très-longtemps empêchés de sortir,
Et pour Mantoue ainsi nous n'avons pu partir.

FRÈRE LAURENCE, avec inquiétude.

A Roméo qui donc aura porté ma lettre?

FRÈRE JEAN.

Je n'ai pu l'envoyer, ni même la remettre
A quelqu'un consentant à vous la rapporter,
Tant la contagion se faisait redouter.

Il tend la lettre à frère Laurence.

FRÈRE LAURENCE, la prenant.

Désastreux contre-temps ! Par notre confrérie,

Frappant sur la lettre.

Il ne s'agit point là de quelque causerie,
Mais bien d'un intérêt pressant et capital :
Ce retard peut avoir un résultat fatal...
Frère Jean, j'ai besoin d'un levier : je demeure
Ici même à t'attendre : apporte-le sur l'heure.

FRÈRE JEAN.

Vous l'aurez à l'instant.

Il sort.

FRÈRE LAURENCE, seul.

Je ne puis différer
De me rendre au tombeau, mais seul j'y vais entrer.
Dans trois heures au plus je verrai Juliette
Secouer son sommeil et, pleurante, inquiète,
Me demander pourquoi son époux est absent.
A Roméo j'adresse un autre écrit pressant :
Il trouvera chez moi sa femme bien-aimée
Que, vivante, la tombe a, pour lui, renfermée.

Il rentre dans son laboratoire.

SCÈNE III

Le cimetière de Vérone. Au centre, et faisant face au spectateur, s'élève le tombeau des Capulets, vaste monument funéraire fermé par de larges portes. Il fait nuit.

Entre PARIS, suivi de son PAGE qui porte une torche et des fleurs.

PARIS.

Donne ta torche, page, et va-t'en à l'écart;
Ou plutôt éteins-la, pour tromper tout regard.

Le page éteint la torche sous son pied.

Lui désignant un groupe d'arbres dans le lointain.

Couche-toi sous ces ifs, mais en veillant encore :
 Attentive aux échos que rend la nuit sonore,
 Tout pas qui foulerait ces mobiles terrains
 Que tant de fossoyeurs ont creusés de leurs mains,
 Ton oreille aussitôt en sera prévenue :
 Si quelqu'un vient, annonce en sifflant sa venue.
 Donne à présent ces fleurs, et fais ce que j'ai dit.

LE PAGE, en s'éloignant.

Je ne suis pas tranquille en ce séjour maudit :
 Obéissons pourtant.

Il disparaît derrière les tombes.

PARIS, s'agenouillant au seuil du tombeau des Capulets.

O fleur suave et pure !
 J'apporte ces bouquets, fraternelle parure ,
 A ton lit nuptial dont le ciel est, hélas !
 Une pierre poudreuse ; et ces fleurs du trépas
 Je viendrai, chaque nuit, office rempli de charmes,
 Les arroser d'eau douce, ou plutôt de mes larmes,
 Au seuil de ce tombeau que je veux honorer
 En l'ornant sans relâche, en y venant pleurer !

Il courbe douloureusement la tête en laissant échapper ses fleurs.

A ce moment, on entend siffler le page.

Se relevant.

Le signal de mon page ! On vient ; mais qui donc ose
 Troubler le saint devoir que mon amour m'impose,
 Et d'un pas sacrilège ici, la nuit, errer ?

On aperçoit la lueur d'une torche.

Une torche ! Un moment il faut me retirer :
Ténèbres, couvrez-moi.

Il se dérobe derrière le monument des Capulets. Entre Roméo, suivi de Balthazar qui porte une torche, une bêche et un levier. Ils s'arrêtent au tombeau des Capulets.

ROMÉO.

Passe-moi cette bêche
Ainsi que ce levier.

Il les lui prend des mains et les dépose à terre. Puis lui tendant un pli cacheté.

Tiens ! Que rien ne t'empêche
De remettre à mon père, et de ta propre main ,
Dès le lever du jour, cette lettre demain.

Balthazar prend la lettre.

Ton flambeau, mets-le là.

Il lui désigne un anneau scellé dans le tombeau. Balthazar y fiche le flambeau.

Maintenant, sur ta vie,
Va plus loin, et surtout garde-toi de l'envie,
Quoi qu'il puisse arriver, quoi que tu puisses voir,
De te mêler en rien de mes actes ce soir.

Montrant le monument.

Si j'entre chez la Mort, l'objet qui m'y réclame,
C'est de revoir les traits, les doux traits de ma femme,
Puis d'ôter de son doigt un anneau précieux
Que je veux à jamais conserver sous mes yeux.
Demeure donc tranquille ; ou si, fou téméraire,
Tu t'en viens épier ce que je compte faire,
Par le Ciel, je mettrai tes membres en lambeaux
Pour en rassasier ces voraces tombeaux.

Ma résolution, comme l'heure, implacable,
Est, sur ce point, farouche et plus impitoyable
Que n'est le tigre à jeun ou la mer en fureur.

BALTHAZAR.

Je ne vous troublerai nullement, monseigneur.

ROMÉO.

Ce sera me prouver que sans borne est ton zèle.

Lui donnant une bourse.

Prends ceci ; vis heureux , ami sûr et fidèle.
Adieu !

BALTHAZAR, à part, en s'éloignant.

Non, non : je vais rester aux alentours ;
Son regard me fait peur : je tremble pour ses jours.

Il va s'étendre au loin, mais en vue du tombeau.

ROMÉO. Saisissant le levier, il l'introduit avec force sous la porte du tombeau
et cherche à la soulever ; puis s'arrêtant et l'apostrophant.

Gueule affamée, à qui la Mort a pour pâture
Jeté tout ce que fit de plus beau la Nature ,
Je saurai bien encor te forcer à t'ouvrir :
J'ai de nouveau, maudite ! une proie à t'offrir !

*Il redouble d'efforts avec son levier : la porte crie, cède, et les deux battants
s'entr'ouvrent. Depuis un moment, Paris s'est avancé sans être vu, observant
Roméo.*

PARIS, à part.

Eh ! quoi, c'est Roméo le banni, cet infâme
Qui fut cause, en tuant le cousin de ma dame,
Que son cœur, pauvre enfant, s'est brisé de chagrin !

Il vient pour profaner leurs restes, l'assassin !
Je saurai l'empêcher...

Il se montre menaçant à Roméo.

Suspends ton œuvre impie,
Vil Montagu ! Qui donc au delà de la vie
Poursuit une vengeance ? Insolent condamné
Que d'indignes desseins ont ici ramené,
Je t'arrête : suis-moi, car il faut que tu meures.

ROMÉO.

Il le faut, en effet : dans ces sombres demeures
C'est le sort qui m'attend. Mais, imprudent, pour toi,
Ne tente pas un homme au désespoir, crois-moi.
Songe à ces morts plutôt et, saisi d'épouvante,
Prends la fuite : averti par ma voix suppliante,
Ne mets point à ma charge un nouveau meurtre encor ;
Évite ma fureur prête à prendre l'essor
Et va-t'en ! Par le Ciel, j'affirme que je t'aime
Plus que moi, puisque c'est armé contre moi-même
Que tu me vois ici ; pars donc, n'hésite pas :
Que la pitié d'un fou te sauve du trépas !

PARIS, l'épée à la main, marchant sur Roméo.

Je raille ta pitié, felon, et je t'arrête.

ROMÉO, qui, à son tour, a dégainé.

Insensé, tu le veux : la mort est sur ta tête.

Ils s'attaquent avec impétuosité.

LE PAGE, accourant.

Ils se battent ! Volons réclamer du secours.

Il sort en courant.

PARIS, tombant après un court engagement.

Je meurs!... Par ta pitié, s'il t'en reste toujours,
Fais ouvrir cette tombe..., ordonne qu'on m'y mette...
Oh! que mon corps repose auprès de Juliette!

Il expire.

ROMÉO, jetant son épée.

Sur l'honneur, je le jure, oui, je ferai cela.
Voyons d'abord les traits de l'homme que voilà.

Il se penche sur le cadavre, et, se relevant aussitôt avec surprise.

Quoi! le parent du prince? Eh! oui, ce noble comte,
Le beau Pâris lui-même! A ce propos quel conte
Me faisait mon valet, en venant à cheval,
— Conte que, l'âme en deuil, j'écoutais assez mal, —
Que Juliette était promise en mariage
A ce Pâris? Tint-il, en effet, ce langage,
Ou le rêvai-je, et suis-je un fou de le penser?...

Il enfonce la porte du tombeau, qui s'ouvre à deux battants, et le regard embrasse tout l'intérieur du vaste monument.

Au fond, Juliette est étendue dans son cercueil ouvert, parée d'habits pompeux : son visage reflète les couleurs de la vie et respire la tranquillité du sommeil : des cierges brûlent aux deux côtés de sa bière.

A droite et à gauche du monument, une longue perspective de cercueils superposés : sur l'un d'eux se lit le nom de Tybalt.

Revenant sur ses pas, Roméo soulève le cadavre de Pâris, et le contemplant.

Mets ta main dans la mienne. Oh! tu peux l'y laisser :
Une infortune égale à nos deux sorts préside.
Je vais t'ensevelir dans un tombeau splendide.
Mais que dis-je, un tombeau? Non, victime, un palais!
Juliette y repose et fait aux Capulets
Du lugubre caveau, leur demeure dernière,

Une salle de fête où tout n'est que lumière,
Tant sa beauté l'emplit de rayons !...

Il traîne le corps de Pâris dans l'intérieur du monument et l'y dépose.

Jeune mort,
Par un mort inhumé, subis en paix ton sort !

Il demeure rêveur, puis :

Les hommes ont parfois, à l'heure où l'agonie
A commencé pour eux, une lueur bénie
Dans le regard : l'éclair avant la mort, dit-on ;
Mais en mes yeux, hélas ! à quoi donner ce nom ?

Il s'est approché du tombeau de Juliette et, tombant à genoux,
le regard éperdument attaché sur elle.

Ma femme ! ô mon amour ! Dans sa jalouse haine,
Si la Mort a tari le miel de ton haleine,
Elle n'a pu ternir ta divine beauté.
Non ! tu n'es point conquise : étendard indompté,
La pourpre est sur ta lèvre, et l'éclat de ta joue
Des pâleurs du trépas, ô miracle ! se joue...

Se levant et d'un pas chancelant allant au cercueil de Tybalt.

Te voilà donc, Tybalt, dans ton linceul sanglant !
Tu ne me diras point à te venger trop lent :
De la main par qui fut ta jeunesse fauchée
Ton ennemi va voir la sienne aussi tranchée :
Pardonne-lui, cousin.

Revenant au cercueil de Juliette, et après l'avoir longtemps contemplée
dans une muette extase.

Juliette ! Ah ! pourquoi
Es-tu si belle encor ? Serait-ce que de toi
Le spectre de la mort s'est épris, et qu'il garde,

— Ce monstre décharné dont l'œil creux te regarde , —
 Ta beauté pour servir à son hideux amour ?
 Dans cette crainte, ici j'établis mon séjour
 Pour ne plus en sortir, ni revoir la lumière :
 La vermine aujourd'hui devient ta chambrière ;
 Avec elle je veux auprès de toi rester.
 Mon éternel repos, là je vais le goûter,
 En déroband au joug d'une étoile ennemie
 Ma chair, lasse du monde, en la mort endormie !

Tenant le corps de Juliette étroitement embrassé.

Pour la dernière fois contemplez-la, mes yeux !
 Étreignez, ô mes bras ! ce corps harmonieux ;
 Et mes lèvres ! ô vous, les portes de l'haleine,
 Scellez par ce baiser où mon âme s'enchaîne ;
 Par ce baiser d'époux, mon dernier ici-bas,
 Le pacte indéfini qui me livre au trépas !

Il embrasse Juliette avec passion, se relève pâle et frémissant, et tirant
 de son sein la fiole de poison.

Viens, agent destructeur, viens, guide redoutable !
 Accomplis mes destins, pilote impitoyable,
 Et jette mon esquif battu par tant d'assauts
 Sur le roc qui le doit engloutir dans les flots !...

Se tournant vers Juliette.

A toi, ma bien-aimée !...

Il vide la fiole d'un trait. Tombant presque à l'instant.

Il eut raison de dire
 Son poison foudroyant... Sur mon baiser j'expire !

Il meurt en embrassant Juliette.

Frère Laurence paraît, à ce moment, à l'autre extrémité du cimetière
 avec une lanterne, un levier et une bêche.

FRÈRE LAURENCE.

Que saint François m'assiste ! En cette obscurité
Que de tombeaux auxquels mon vieux pas s'est heurté !

Il trébuche contre Balthazar étendu par terre.

Qui donc est là ?

BALTHAZAR, se relevant.

Quelqu'un qui croit vous reconnaître.

FRÈRE LAURENCE.

Je te bénis, mon fils !... Mais, dis-moi, quel peut être
Ce flambeau, projetant ses inutiles feux
Sur les vers étonnés, sur les crânes sans yeux ?
Il brûle, ce me semble, au seuil du tombeau même
Des Capulets ?

BALTHAZAR.

Saint prêtre, un seigneur qui vous aime,
Mon maître est, en effet, entré dans ce tombeau.

FRÈRE LAURENCE, surpris.

Ton maître, quel est-il ?

BALTHAZAR.

Le seigneur Roméo.

FRÈRE LAURENCE.

Roméo ! Depuis quand ?

BALTHAZAR.

Depuis bientôt une heure.

FRÈRE LAURENCE.

Viens : à sa suite entrons dans la triste demeure.

BALTHAZAR, l'arrêtant.

Moi, je ne le dois point, n'ayant que faire ici.
Mon maître, en sa fureur, me tûrait sans merci,
Comme il me l'a juré, si j'osais, téméraire,
Revenir épier ce qu'il peut être à faire.

FRÈRE LAURENCE.

Reste donc, j'irai seul...

A part.

Pourvu qu'en sa douleur
Il n'ait point provoqué quelque horrible malheur !

BALTHAZAR.

Comme je sommeillais sous ce grand cyprès sombre,
Tout à coup j'ai cru voir, comme en rêve et dans l'ombre,
Qu'avec un inconnu mon maître se battait
Et d'un rapide coup par terre le jetait.

Frère Laurence ne répondant rien, Balthazar retourne se coucher sous les arbres.

FRÈRE LAURENCE, se dirigeant vers le mausolée, douloureusement.

O Roméo !

S'arrêtant saisi d'horreur à la vue des épées de Roméo et de Paris.

Grand Dieu ! Quel est le sang qui mouille
Le seuil de ce sépulcre et dont mon pied se souille ?
D'où viennent ces deux fers sanglants, abandonnés,
Par qui je vois, hélas ! ces saints lieux profanés ?

Il pénètre dans le monument. Reculant d'épouvante.

Roméo ! La pâleur d'un mort sur son visage !...
 Et cet autre ?... Pâris ! Ciel ! dans son sang il nage !...
 Redoutable est ta main, ô Seigneur ! en ses coups.

Tressaillant en voyant s'agiter Juliette.

Juliette s'éveille !

Juliette, en effet, sortie de sa léthargie, s'est avec effort soulevée et mise sur son séant. Elle jette un regard d'effroi autour d'elle ; puis tendant avec angoisse les bras vers frère Laurence qu'elle vient de voir.

JULIETTE.

O mon père, est-ce vous ?
 Que fait mon Roméo ?... Je sens où je dois être...
 Mais pourquoi tarde-t-il ?

Une rumeur lointaine se fait entendre.

FRÈRE LAURENCE, alarmé.

Ce bruit ? L'on vient peut-être ?...
 O ma fille, quittons ces lugubres caveaux,
 Foyer d'infection, de mort, de sommeil faux !
 Un Pouvoir dominant l'humaine prévoyance
 A trompé nos desseins, brisé notre espérance !
 Viens, viens vite, partons ! Ton époux est ici,
 Mais sans vie à tes pieds ; Pâris est mort aussi !
 Viens, je te conduirai dans quelque saint asile...
 Point de questions ! L'heure en dangers est fertile...

Le bruit extérieur se rapproche. Écoutant.

C'est le guet ! Oh ! fuyons, ma fille !

Voyant Juliette qui est descendue de sa couche funéraire, rigide, immobile et comme changée en statue.

Hélas ! hélas !

Demeurer plus longtemps, oh ! je ne le puis pas.

Il sort précipitamment du tombeau et disparaît.

JULIETTE, seule.

Tu peux partir : je reste.

A genoux, penchée sur Roméo, elle le contemple longtemps dans une muette
désolation ; puis tout à coup avec un cri déchirant.

Ah !... dans sa main livide

Que tient mon bien-aimé ?...

S'emparant de la fiole demeurée aux doigts roidis de Roméo et l'examinant ;
avec désespoir.

Dieu ! cette fiole est vide !...

Ainsi par le poison ta jeunesse a péri,

Et ce philtre suprême, ingrat ! tu l'as tari,

Sans m'en avoir gardé, pour te suivre, une goutte !

Je veux baiser ta lèvre : oh ! j'aurai là sans doute

Ce reste qu'il me faut pour cesser de souffrir...

Elle baise ses lèvres avec passion.

Ta bouche est tiède encor...

LE PREMIER GARDE, derrière le théâtre.

Tu nous as fait quérir :

Montre-nous l'endroit, page.

JULIETTE, se redressant pour écouter.

On vient ! le moment presse...

Saisissant le poignard de Roméo.

Poignard béni qui vas terminer ma détresse ,

Trouve là ton fourreau !

Elle le plonge dans son sein. Portant la main sur l'arme demeurée dans la plaie.

Tu m'as su secourir :

Rouille-toi dans ce sein, et laisse-moi mourir !

Elle tombe sur le corps de Roméo et meurt. Entre par le fond du cimetière le guet,
conduit par le page de Paris.

LE PAGE, s'arrêtant et désignant le tombeau des Capulets.

C'est la tombe où l'on voit cette torche.

PREMIER GARDE, s'approchant du tombeau.

La terre

Est humide de sang.

Aux gardes qui l'accompagnent.

Fouillez le cimetière,

Et quiconque y serait à pareille heure errant,
Qu'aussitôt on l'arrête.

Deux ou trois gardes sortent.

Entrant seul dans le tombeau.

Oh ! spectacle navrant !...

Examinant les corps qu'il a sous les yeux.

Là, le comte Pâris qu'une main meurtrière
A frappé !

Allant à Juliette et la reconnaissant.

Juliette, ici, hors de sa bière,
Tout en sang, chaude encore et qui vient d'expirer,
Quand depuis deux longs jours on l'a fait enterrer !...

Sortant précipitamment du tombeau.

Aux gardes qui sont demeurés.

Avertissez le prince ! A l'instant qu'on assemble
Capulets, Montagus ! Qu'ils accourent ensemble !

Les gardes sortent.

Secouant la tête.

Si voilà bien le lieu témoin de ces forfaits,
Quelle cause a produit de si sanglants effets ?

Une enquête peut seule éclaircir ce mystère.

Rentrent deux gardes conduisant Balthazar.

DEUXIÈME GARDE.

Cet homme est le valet de Roméo : par terre
Il fut trouvé couché.

PREMIER GARDE.

Qu'on le retienne ici :
Le prince va venir et l'entendra.

Rentrent d'autres gardes ramenant frère Laurence.

TROISIÈME GARDE.

Voici

Un moine tout tremblant qui soupire et qui pleure ;
Quand nous l'avons là-bas arrêté tout à l'heure,

Montrant les instruments aux mains de ses camarades.

Il avait ce levier, cette bêche à la main.

PREMIER GARDE.

Graves présomptions d'un coupable dessein.

Le jour commence à poindre. Entre le prince avec sa suite.

LE PRINCE.

Que se passe-t-il donc ? Quelle cause brutale
Nous arrache au repos à cette heure anormale ?

Entrent Capulet, lady Capulet et leur suite.

CAPULET.

Que veulent ces clameurs partant de tous côtés ?

LADY CAPULET.

Dans la foule on n'entend que ces noms répétés :
Juliette! Pâris! Roméo! Puis en masse
Autour du cimetière un peuple ardent s'entasse.

LE PRINCE.

Ce populaire émoi, de quoi donc est-il né?

PREMIER GARDE, désignant au prince l'intérieur du tombeau, bas et sans être entendu de Capulet.

Voyez, prince : c'est, là, Pâris assassiné ;
Ici, Roméo mort et sur lui Juliette,
La morte que Vérone encor pleure et regrette,
Presque chaude et tuée, il est clair, à l'instant!

LE PRINCE, saisi d'horreur et avec force.

Grand Dieu!... Cherchez partout! Ce crime exorbitant,
Sachons qui l'a commis.

PREMIER GARDE, désignant Balthazar et frère Laurence.

Nous avons trouvé, prince,
Ce valet, puis ce moine emportant une pince,
Ou plutôt le levier, propre à l'effraction,
Que voici.

CAPULET, qui s'est approché et a vu l'intérieur du monument.

Ma femme! Oh! l'horrible vision!
Notre fille sanglante! Un poignard, — dont la gaine
Au flanc du Montagu, vide et pendante, traîne, —
Est plongé dans son sein qu'il a pris pour fourreau!

LADY CAPULET, tombant à genoux.

Le spectacle étalé dans ce morne caveau,
C'est le glas appelant au tombeau ma vieillesse !

Entrent Montagu et sa suite. Des flots de peuple suivent à distance.

LE PRINCE, avec émotion.

Approche, Montagu, toi dont le pas se presse
Pour voir un malheureux avant l'heure tombé.

MONTAGU, avec douleur.

O prince, cette nuit ma femme a succombé :
A l'exil de son fils elle n'a pu survivre.
Hélas ! quel autre deuil ici pour moi doit suivre ?

LE PRINCE.

Regarde, et tu verras.

MONTAGU, reconnaissant Roméo.

O mon fils, est-il bien
D'abandonner un père à qui ne reste rien ?

LE PRINCE, avec autorité.

Fermez vos lèvres, tous, aux propos téméraires,
Jusqu'à ce que le jour soit fait sur ces mystères
En leur cause réelle, en leur enchaînement :
Votre douleur, après, dans son épanchement,
Par moi sera suivie à ses bornes extrêmes.
En attendant, trouvez quelque force en vous-mêmes :
A votre désespoir opposez la raison.

Au premier garde.

Qu'on m'amène tous ceux sur qui plane un soupçon.

Les gardes font avancer Balthazar et frère Laurence.

FRÈRE LAURENCE, avec dignité, au prince.

Bien que j'atteste ici mon innocence entière,
Je comprends que me voir, la nuit, au cimetière
Ait pu faire peser certains doutes sur moi.
Je suis prêt à tout dire et je saurai, je croi,
S'il est dans ma conduite un fait dont je m'accuse,
En produire aisément par-devant vous l'excuse.

LE PRINCE.

Parle donc vite alors.

FRÈRE LAURENCE.

Je serai bref; ainsi
Ma fatigue le veut. Roméo que voici
De Juliette était l'époux, de même qu'elle
Était de Roméo la compagne fidèle :
Je les avais unis. Mais par un triste sort,
Le jour de leur hymen, Tybalt trouva la mort;
L'époux nouveau, l'exil. Dans sa peine secrète,
C'est l'époux, non Tybalt, que pleurait Juliette.

A Capulet.

Vous, qui pensiez ainsi consoler ses douleurs,
Vous l'aviez fiancée, en dépit de ses pleurs,
A Pâris, et vouliez hâter ce mariage.
Éperdue, elle vint consulter mon vieil âge,
M'adjuvant d'empêcher cet hymen odieux,

Sans quoi j'allais la voir se tuer sous mes yeux.
Pour de graves raisons, je mis un narcotique
En ses mains, et bientôt son sommeil léthargique,
Comme j'en étais sûr, fit croire à son décès.
Je prévins Roméo d'accourir tout exprès,
D'être ici cette nuit, — nuit, hélas ! d'épouvante, —
Pour aider Juliette à se lever vivante
De sa tombe factice, à cet heureux moment
Où devait prendre fin son assoupissement.
Par malheur frère Jean, le porteur de ma lettre,
Non-seulement ne put partir pour la remettre,
Mais ne me la rendit qu'hier au soir très-tard.
Je dus donc courir seul et sans autre retard
A ce fatal caveau, sachant l'heure imminente
Où Juliette allait se réveiller tremblante.
Je comptais la conduire au couvent, la cacher
Jusqu'à ce que l'époux y vînt pour la chercher ;
Mais dans ce monument quel affreux tableau vis-je ?
Pâris et Roméo, comme par un prodige,
Côte à côte étendus, morts, hélas ! tous les deux !...
Juliette s'éveille. A ce séjour hideux
Je cherche à l'arracher, et ma voix la supplie
De se soumettre au coup dont Dieu frappe sa vie.
Mais un grand bruit se fait : il me force à partir ;
J'invite vainement Juliette à sortir ;
Je fuis, et c'est sans doute à cet instant suprême
Que cette noble enfant s'est frappée elle-même !...
Voilà ce que je sais : la nourrice avec nous
Seule avait le secret des malheureux époux.
S'il est en tout ceci quelque fait lamentable

Dont je doive à vos yeux passer pour responsable,
Que la rigueur des lois s'applique à me punir :
Prenez, prince, une vie au moment de finir.

LE PRINCE.

Tu fus toujours un saint : c'est l'hommage à te rendre.
Ce valet, maintenant, qu'a-t-il à nous apprendre ?

BALTHAZAR.

A mon maître c'est moi qui courus annoncer
Son malheur : je le vis aussitôt se presser
D'abandonner Mantoue, et puis il n'eut de cesse
Qu'il ne fût au tombeau de ma chère maîtresse.
En arrivant au seuil, il me dit de porter

Montrant un papier.

Cette lettre à son père, et je dus le quitter,
Menacé de la mort, si ma vue indiscrete
Venait à s'arrêter sur son œuvre secrète.

LE PRINCE, prenant la lettre.

Remets-moi cet écrit que je veux parcourir.

Au premier garde.

Le page à qui l'on doit d'avoir été quérir
Les gardiens de nuit, qu'on le fasse paraître.

Au page qu'on lui amène.

En pareil lieu dis-nous ce que faisait ton maître ?

LE PAGE.

Il venait apporter à ce tombeau des fleurs
Et sur sa fiancée épancher tous ses pleurs.

Je devais, quant à moi, me tenir en arrière.
Un homme est tout à coup avec une lumière
Arrivé pour forcer cette tombe : à l'instant
J'ai vu de loin mon maître avec lui combattant,
Et vite j'ai couru pour chercher assistance.

LE PRINCE, ouvrant et parcourant la lettre.

Cette lettre est conforme au récit de Laurence :
L'histoire est toute là de leur touchant amour,
De leur fidélité, de leur bonheur d'un jour :
« Il apprend qu'elle est morte », écrit-il à son père ;
« Il achète aussitôt d'un pauvre apothicaire
« Du poison ; il s'empresse au tombeau d'accourir ;
« Au près de Juliette il y vient pour mourir ! »

Se retournant avec véhémence.

Montagu ! Capulet ! ennemis implacables,
Le Ciel même punit vos haines détestables :
Pour ravir vos enfants son agent fut l'amour,
Et, moi, vous m'avez pris deux parents sans retour :
Nous sommes tous frappés !

CAPULET, en larmes, s'avançant les deux mains étendues vers Montagu.

O Montagu, mon frère !

Je veux presser ta main.

Ils s'embrassent.

Ce sera le douaire
De ma fille : je n'ai rien autre à demander.

MONTAGU.

Mais mon cœur, ô mon frère, entend plus accorder :

Je veux qu'une statue, en or pur, de ta fille
A mes frais soit dressée et sur sa tombe brille.
Tant qu'ici-bas ton nom, Vérone ! existera,
Juliette l'aimante et la fidèle aura
Son doux nom adoré.

CAPULET.

Bien ; mais près de sa femme
Dans la même splendeur revivront, sur mon âme,
Les traits de Roméo.

Levant les yeux au ciel avec ferveur.

Du paternel orgueil
O victimes, pardon !

LE PRINCE.

Jour de paix ! Jour de deuil !
De douleur le soleil s'est voilé le visage...
Partons. Sur ces malheurs j'en saurai davantage ;
Puis à chacun son dû : s'il est des graciés,
Les coupables seront sans merci châtiés...
Roméo ! Juliette ! Inscrite en sa mémoire,
L'Univers pleurera votre touchante histoire !

Tous sortent.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE

	Pages.
OTHELLO.	1
ROMÉO ET JULIETTE.	153

ERRATA

OTHELLO

Lire :

Page 36, note. de cette tradition fantasque.

« 114, vers 23. A son âme loyale.

« 245, vers 1. Aucun soldat jamais.

ROMÉO ET JULIETTE

Lire :

Page 275, vers 15. A qui donc ta tendresse ?

« 295, vers 9. l'emportant dans l'espace,

« 297, vers 10. Nous serons en retard ;

« 332, vers 15 et 16. à peu près, je crois, telle
Que voici...

« 335, dernier vers de la page. Si la lutte entre nous...

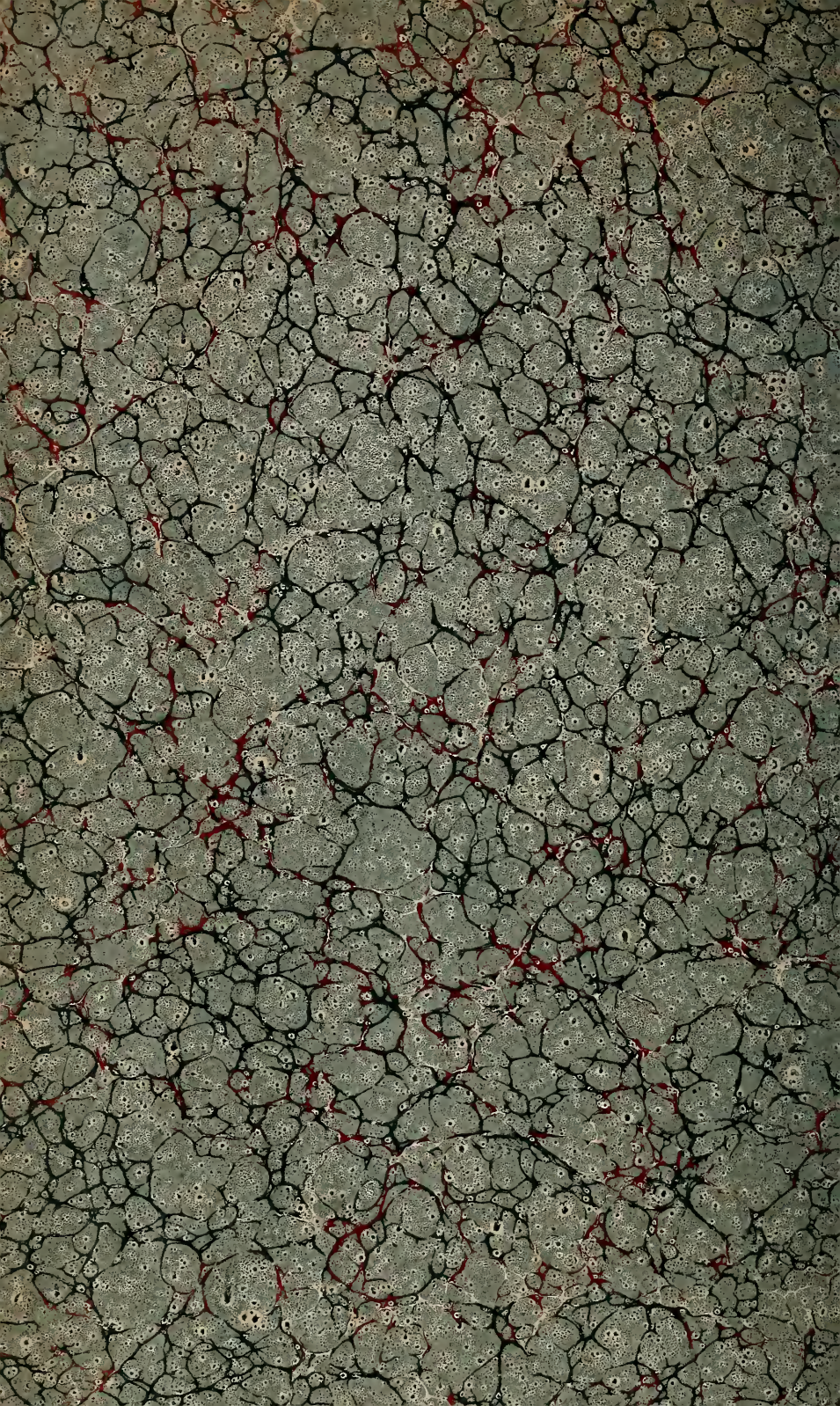
« 351, vers 15. D'un jour d'été les pousse :

« 363, vers 6. Hélas ! je puis nommer...

« 363, vers 8. L'infortuné
montrant le corps de Tybalt.

de qui...

« 369, vers 3. qu'en Enfer on endure ?



SHELF No.

BOSTON PUBLIC LIBRARY.

Central Department, Boylston Street.

One volume allowed at a time, and obtained only by card; to be kept 14 days without fine; to be renewed only before incurring the fine; to be reclaimed by messenger after 21 days, who will collect 20 cents, beside fine of 2 cents a day, including Sundays and holidays; not to be lent out of the borrower's household, and not to be kept by transfers more than one month; to be returned at this Hall.

Borrowers finding this book mutilated or unwarrantably defaced, are expected to report it; and also any undue delay in the delivery of books.

* * No claim can be established because of the failure of any notice, to or from the Library, through the mail.

The record below must not be made or altered by borrower.

[illegible]

